

LA

REVUE NATIONALE

	PAGES
La fête des arbres, par l'honorable M. H.-G. Joly de Lotbinière.....	221
Mon meilleur ami, nouvelle inédite, par M. Gustave A. Drolet.....	227
Banques et banquiers, par M. John Hague.....	252
Chronique de l'étranger, par M. J.-D. Chartrand.....	261
A travers la vie (suite), roman de mœurs canadiennes, par M. Joseph Marmette.....	271
Venise et la Province de Québec, en 1881, par M. Faucher de Saint-Maurice.....	291
Nos écoles primaires, par M. C.-J. Magnan.....	306
Fages oubliées, la journée de l'officier, par M. Ch. des Ecorres.....	312
Causerie Scientifique, par Sanitas.....	317
Modes et Monde, par Françoise.....	321
Les disparus, par X**.....	327
Cinères, chanson, avec musique inédite de M. Ernest Lavigne.....	330
Livres et Revues.....	332

Illustrations : Portraits et dessins dans le texte.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur :

1° Analyse du sommaire du présent numéro de la Revue Nationale.....	III
2° Note au public.....	III

J.-D. CHARTRAND, *directeur*
 7, Place d'Armes, MONTRÉAL.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Bureau Principal—MONTREAL

Capital payé \$500,000
Fonds de Réserve 225,000

DIRECTEURS :

L'honorable M. Alph. Desjardins, président	M. A.-L. de Martigny, directeur-gérant
M. A.-S. Hazelle, vice-président	Tancrède Heuvenn, assistant-gérant
Dumont Laviolette	E.-G. Saint-Jean, inspecteur
Joel Leduc	J.-E.-A. Lefebvre, asst.-inspecteur

SUCCURSALES :

Saint-Hyacinthe,	A. Olifant, gérant	Fraserville,	J.-O. Leblanc, gérant
Drummondville,	J.-E. Girouard, "	Valleyfield,	La de Martigny, "
Beauharnois,	L. Leduc, "	Victoriaville,	A. Marchand, "
Laurentides, P. Q.,	H.-H. Ehbler, "	Plessisville,	E.-O.-P. Chénouffe, "
Hull, P. Q.,	J.-P. de Martigny, "	Ste-Anne de la Pêrade,	J.-A. Rousseau, "
Saint-Simon,	D. Denis, "	Paspébiac, P. Q.,	H. Bourbeau, "
Saint-Sauveur, Québec,	N. Dion, "	Edmonton, N. O.,	S.-B. Benoit, "
Québec, rue St-Jean,	O.-S. Powell, "		

BRANCHES A MONTREAL :

Saint-Jean-Baptiste,	M. Bourrot, gérant	Saint-Henri,	H. Dorion, gérant
Sainte-Catherine,	G.-N. Ducharme, "	Rue Ontario,	A. Boyer, "

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNES—Au Bureau principal et aux Succursales

CORRESPONDANTS :

Londres, Angleterre,	Le Crédit Lyonnais
" "	Glyn, Mills, Currie & Co
Paris, France,	Le Crédit Lyonnais
New York,	National Bank of the Republic
" "	The Bank of America
Boston,	The Merchants National Bank
Chicago,	Bank of Montreal
Canada,	The Merchants Bank of Canada
" "	Bank of British North America

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires, payables dans toutes les parties du monde

LA BANQUE DU PEUPLE

BUREAU PRINCIPAL : MONTREAL

ETABLIE EN 1884

Capital payé \$1,200,000
Fonds de Réserve 600,000

BUREAU DE DIRECTION :

Jacques Guinier, Ecr, président	Alph. Leclair, Ecr.
George Braub, Ecr, vice-président	A. Fuvost, Ecr.
M. Branchaud, Ecr.	J.-S. Bousquet, caissier.
Wm. François, Ecr.	Wm. Richer, asst.-caissier.
Chs. Lacaille, Ecr.	Mr. Arthur Gagnon, inspecteur.

SUCCURSALES :

Québec, basse-ville : P.-B. DaMoulin, gérant.	Montréal, rue Ste-Catherine Est, A. Fournier, gérant.
Québec, St-Roch : Nap. Lavé, gérant.	Montréal, rue Notre-Dame Ouest, J.-A. Blean, gérant.
Trois-Rivières : P.-E. Fanneton, gérant.	St-Hyacinthe : J. Laframboise, gérant.
St-Jean, Qué. : H. St. Marc, gérant.	
St-Basile, Qué. : O. Bédard, gérant.	
St-Jérôme, Qué. : J.-A. Thérberge, gérant.	

AGENTS EN CANADA :

Ontario : Moleson's Bank et ses succursales.	Nouvelle-Ecosse : Bank of Nova Scotia.
Nouveau-Brunswick : Banque de Montréal.	Île du Prince Edouard : Merchant's Bk of Halifax

AGENTS AUX ETATS-UNIS :

New-York : The National Bank of the Republic.	Boston : National Savers Bank.
New-York : Hanover National Bank.	

Correspondants en Europe :

Angleterre : The Alliance Bank Ltd, Londres.	France : Le Crédit Lyonnais, Paris.
--	-------------------------------------

LA
REVUE NATIONALE

Recueil Mensuel
 DE LECTURES CANADIENNES-FRANCAISES

Paraissant le 1er de chaque mois.

RELIGION, PATRIE, LITTÉRATURE, HISTOIRE, VOYAGES, ARTS,
 SCIENCES, FINANCES, INDUSTRIE, COMMERCE,
 AGRICULTURE, &c.

ABONNEMENTS

Bell Téléphone 2883

CANADA ET ETATS-UNIS	{	1 an \$3.00
	{	6 mois 2.00
FRANCE	{	1 an 20 francs
	{	6 mois 12 "
ANGLETERRE	{	1 an 15 shellings
	{	6 mois 8 "
AUTRES PAYS	{	1 an \$5.00
	{	6 mois 3.00

Le numéro 25c.

Strictement payable d'avance

La direction ne se rend pas responsable des manuscrits refusés.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Pour les abonnements et les annonces, s'adresser aux bureaux de la *Revue Nationale*, 7 Place d'Armes, Montréal, ou à nos agents attitrés.

Toute correspondance devra être adressée à M. J.-D. Chartrand, directeur, 7 Place d'Armes, Montréal.

Un compte rendu bibliographique sera fait pour tout ouvrage dont deux exemplaires seront adressés à la Direction.

La date indiquant, sur l'adresse, la fin de l'abonnement sert de reçu à l'abonné.

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-EDITEURS

20 Rue Saint-Vincent, Montréal

QUELQUE CHOSE D'EXTRAORDINAIRE !!!

Un ameublement de Chambre à Coucher, dessus en marbre, 7 morceaux

Un ameublement complet de Salle à Manger, 8 morceaux

Un ameublement de Salon, en Noyer Noir solide, 6 morceaux

Un ameublement de Cuisine, en Bois franc, 4 morceaux

—LE TOUT—

“25 *Morceaux*” pour \$65.00

CHEZ

N.-G. VALIQUETTE

Manufacturier et Marchand de Meubles

1575, RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

Bell Téléphone 6710

Porte voisine de MM. Dupuis Frères

Grande Spécialité de Bourrure.

ANALYSE DU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

L'honorable M. G.-H. Joly de Lotbinière nous donne quelques pages sur un sujet d'une importance primordiale : la plantation et la culture des arbres. C'est une belle idée à laquelle notre éminent compatriote semble avoir voué tous ses instants et pour le succès de laquelle il a déjà fait de grands sacrifices.

La nouvelle du mois est due à la plume rapide de M. Gustave A. Drolet. Le sujet est très curieux et le dénouement, absolument dramatique et inattendu.

M. John Hague, dans ce numéro, s'adresse plus particulièrement au public en général, en lui exposant le fonctionnement de notre système de banque, dont il nous donne un historique concis et clair. Dans un prochain numéro, M. John Hague suspendra ses causeries financières pour nous donner une très intéressante étude de mœurs et de caractère, intitulée : comparaison entre Montréal et Toronto.

M. Marmette termine la première partie de son roman par une idylle gracieuse, et M. Faucher de Saint-Maurice continue son travail en semant à chaque page de l'esprit à pleines mains.

Nos écoles primaires! Voici le travail d'un jeune, M. C.-J. Maguan, qui a le jugement solide, l'esprit réservé et une grande expérience de la question qu'il traite. Cette étude sera particulièrement intéressante pour tous ceux qui touchent de près ou de loin aux importantes questions de l'enseignement.

Sanitas aborde un problème très délicat : *la femme est une malade*. C'est un sujet controversé et tout-à-fait à l'ordre du jour. Notre distingué collaborateur s'arrête à une conclusion très audacieuse.

La chronique de *Françoise* sera goûtée comme toujours et pas une de nos lectrices ne voudra se priver de pareille lecture.

Deux disparus pendant le mois écoulé, les révérends MM. Deguire et Marois.

Cinères, encore une chanson nouvelle de M. Ernest Lavigne ; nous sommes convaincus qu'elle aura plus de succès que celle publiée en mars dernier.

La *Chronique de l'Etranger*, des *pages oubliées*, etc. etc., des dessins et des portraits, dans le texte, complètent ce numéro, qui a encore plus de cent pages de lecture.

NOTE AU PUBLIC

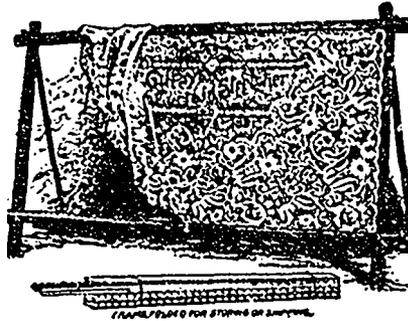
Nous donnons encore ici un tarif détaillé des remises que nous faisons aux personnes qui nous adressent une liste de plusieurs abonnés :

2 abonnements pour une année, à \$2.75 = \$5.50
3 do do 2.50 = 7.50
4 do do 2.25 = 9.00

Un abonnement étant de \$3.00, il y a donc intérêt à se réunir en club pour s'abonner.

Remarque importante : l'abonnement est payable d'avance et nous ne faisons aucune exception à cette règle absolue.

Nos abonnés sont priés de nous faire parvenir les sommes, qui nous sont dues, par mandats-poste ou par lettres chargées avec billets de banque ou timbres, et non par chèques, pour éviter les frais d'encaissement dans les banques.



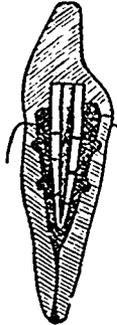
Séchoirs à Rideaux, se ployant, nouvelle patente, prix, \$3.50 et 4.00.

Balais Roulants, à Tapis, \$2.00, 2.50, 3.00.
 " " Grands, \$5.50.

Rotissoire Royale, évitant d'arroser les rôtis et épargnant 25 o/o du poids de la viande, \$1.00 à 2.25 chaque.

Ustensiles de cuisine, l'assortiment le plus complet.

Chez **L.-J.-A. SURVEYER**, 6 Rue St-Laurent.



NOUVEAUX procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.

Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. Brosseau, L.D.S.
 No 7, rue St-Laurent
MONTREAL

Restaurant Princesse Louise

GEO. CHARTRAND

PROPRIETAIRE

1636 RUE NOTRE-DAME

Bell Téléphone 2201 **MONTREAL**

Liqueurs de premier choix

Repas à toute heure

Prix Modérés.

Under
 The Patronage of
 H. R. H.
 the
 Prince of Wales.



Under
 Patronage
 of
 His Excellency.
 Lord Aberdeen.

LAZENBY'S



PREPARED FROM
 THE ORIGINAL RECIPE
 BEARS THE WELL KNOWN LABEL

Signed
Elizabeth Lazenby

LAZENBY'S PICKLES

LAZENBY'S SOUP SQUARES

LAZENBY'S TABLE JELLIES

LAZENBY'S POTTED MEATS

LAZENBY'S SOUPS

FOR SALE BY ALL LEADING GROCERS.



LA FETE DES ARBRES

(ARBOR DAY)

Quel bien en résulte-t-il pour le pays ?

Peu, probablement, si l'on en juge seulement par le nombre d'arbres plantés ; beaucoup, si l'on considère que, pendant deux siècles, au Canada, l'on n'a pensé qu'à se débarrasser des arbres forestiers, à tout prix, comme d'ennemis qui encombraient inutilement la terre ; c'est un grand point de gagné que la célébration d'une fête annuelle en leur honneur.

Ceux même qui réfléchissent le moins doivent être frappés, en voyant ce jour là le représentant de la Reine et nos hommes les plus éminents plantant des arbres de leurs mains ; le Jour des Arbres est attendu avec impatience par les enfants de nos écoles, c'est un congé pour eux ; mais ce qui est encore plus important, plus d'un enfant auquel on a montré à planter un arbre ce jour là, s'y attache, le cultive

d'année en année et apprend ainsi, insensiblement, le secret du succès dans la vie : *planter avec soin, cultiver avec persévérance.*

Je ne crois pas exagérer en disant qu'aujourd'hui la majorité des habitants de la Province souffre, plus ou moins, de la rareté du bois de construction et même du bois de chauffage. Le Jour des Arbres vient à propos pour leur rappeler qu'il n'est pas impossible de réparer le mal et en même temps, il sert d'avertissement à ceux qui ont encore du bois sur leurs propriétés, leur en fait comprendre la valeur et la nécessité d'en user avec jugement et économie.

Je m'adresse plus particulièrement aujourd'hui, non à ceux qui désirent planter des arbres d'ornement—quoique je sympathise de tout cœur avec eux, ils trouveront facilement le petit nombre d'arbres qu'il leur faut,—je m'adresse, dis-je, à ceux qui souffrent sérieusement de la disette du bois, et qui ne peuvent obtenir de soulagement qu'en plantant plusieurs arpents, c'est-à-dire *plusieurs milliers d'arbres.*

A première vue la tâche paraît audessus des forces de la grande majorité des cultivateurs. Où iront-ils chercher cette immense quantité d'arbres ? Où trouveront-ils jamais le temps de les choisir, un par un, dans la forêt, de les arracher avec tout le soin nécessaire et de les transporter chez eux ?

L'on va généralement chercher les arbres dans la forêt, quelquefois à plusieurs lieues de distance. Tous ceux qui ont essayé savent combien il est difficile de les trouver comme on les veut, que de temps et de peine pour les arracher, combien les racines sont endommagées malgré toutes les précautions. Ils savent aussi combien de fois tout ce travail est en pure perte. Les arbres arrachés dans le bois et transplantés périssent si souvent que ceux qui les plantent se découragent et considèrent l'opération trop difficile pour recommencer.

Cependant, quand la saison est propice et que le terrain est favorable à l'espèce d'arbre que vous voulez planter, si l'arbre *est en bon état*, vous réussirez avec beaucoup de soins.



L'honorable M. G.-H. JOLY de LOTBINIERE

Les arbres que vous allez chercher dans les bois ne sont presque jamais en bon état ; ils vous coûtent trop cher en perte de temps, sinon en argent. Si vous voulez avoir de bons arbres, *en grande quantité*, qui reprendront facilement, sans tracas et sans dépense, prenez-les dans une pépinière mais que *cette pépinière soit la vôtre*.

Chaque cultivateur peut établir, dans un coin de son jardin, une pépinière d'arbres forestiers, en semant les graines des arbres qu'il désire planter. Avec un peu d'attention, il est facile de découvrir quand ces graines sont mûres. Ainsi vers la fin de juin et de bonne heure en juillet, la graine de l'*orme* et celle de la *plaine* sont mûres ; si vous les semez de suite, elle pousseront de *près d'un pied cet été même*.

L'érable, le chêne, le frêne, le merisier, le noyer, etc., arrivent à la maturité de leur graine en automne ; il vaut mieux semer la graine de suite que de la garder dans la maison pendant l'hiver.

Semez vos graines en lignes bien droites, au cordeau, laissant un petit piquet à l'extrémité de chaque ligne pour vous reconnaître quand il faudra sarcler les mauvaises herbes. Semez, disons un demi pouce de profondeur, pour l'érable, et pour les autres arbres en proportion de la grosseur de la graine, deux à trois pouces pour les noix. Semez dru, vous éclaircirez après la première année s'il le faut, en transplantant, plus loin, les petits arbres que vous aurez arrachés. Au bout de quatre ou cinq années (plus ou moins, parce que il y a des espèces d'arbres qui poussent beaucoup plus rapidement que d'autres) vous pourrez planter vos jeunes pousses là où elles doivent rester. Vous choisirez un temps couvert ou pluvieux, au printemps, et, *sans vous éloigner de chez vous, sans difficulté, sans briser les racines*, vous arracherez et replanterez de suite, sans leur donner le temps de sécher, *cent* jeunes arbres, qui reprendront certainement en moins de temps qu'il ne vous en faudrait pour aller chercher cinq arbres dans les bois, avec l'incertitude de les voir revivre.

Les arbres ne vous coûteront rien, vos enfants apprendront

bientôt à les sarcler et à en prendre soin avec plaisir, si vous les encouragez un peu par votre exemple. Chez nous, les enfants, tout jeunes, s'amusaient, d'eux-mêmes, à semer des glands et à voir pousser leurs petits chênes. Au moyen de graines, vous pouvez vous procurer sans frais, une quantité illimitée d'arbres et semer peu à peu toutes les parties de vos terres qui ne sont pas propres à la culture et qui auraient toujours dû être laissées en bois.

Mais n'oubliez pas de *protéger* votre pépinière et vos jeunes arbres, une fois plantés, contre les ravages du bétail, au moyen de *bonnes clôtures*. *Ne plantez pas sans clôturer*. Il y a assez de causes d'ennuis dans la vie, sans s'en créer de nouvelles, et rien n'est plus vexant que de voir un troupeau de vaches en train de démolir une belle plantation de jeunes arbres.

Dans bien des cas, vous pouvez même vous épargner la peine de semer. Là où le terrain est favorable, en juillet et août, le long des fossés, des chemins, des *clôtures*, sur la mousse, dans les endroits humides, dans le voisinage des *ormes* et des *plaines*, vous trouverez des centaines de petits ormes et de petites plaines, levés des graines qui viennent de tomber de ces arbres; plantez-les dans votre pépinière. *Essayez dès cet été*. La graine d'*orme* est tellement petite et délicate qu'il vaut mieux employer ce moyen que d'essayer de la semer vous-même.

Dans les *érablières*, le sol est couvert de jeunes érables, comme d'un épais tapis. L'on peut les arracher facilement, à la main, en automne ou de bonne heure, au printemps, quand la terre est encore mouillée, sans briser aucune des petites racines. Plantez-les de suite dans votre pépinière.

La graine de pin ou d'épinette est très difficile à cueillir. De bonne heure, au printemps, quand le sol est encore mou, dans les pacages, dans le voisinage des pins et des épinettes, vous pouvez arracher à la main, autant de petits arbres que vous désirez en planter; pour ces espèces, il faudra prendre

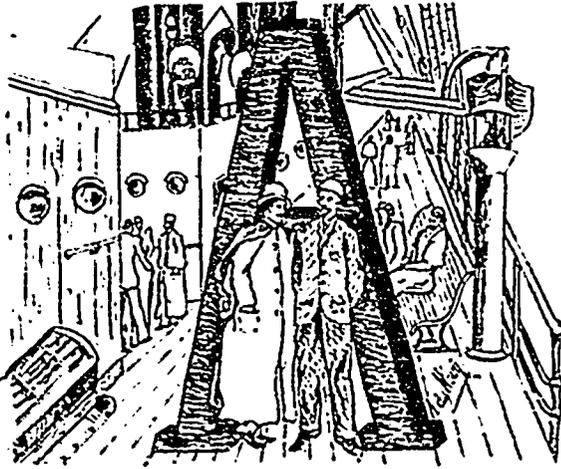
la précaution de les abriter du soleil jusqu'à ce qu'ils aient repris racine.

Tous ceux qui ont des jardins ont dû remarquer que s'il y a des érables ou des frênes dans le voisinage, la terre de leur jardin, quand elle a été bêchée en automne, se couvre plus ou moins, au printemps, de petits plants d'érable et de frêne, sortis des graines tombées de ces arbres. Il faut bien peu de temps pour en arracher et en replanter des centaines, et ils reprennent tous, sans faute ; comme de raison, il faut les arracher tout doucement, pour ne pas briser la petite racine ; si la terre est trop dure, employez une truelle. Il faut, autant que possible, les arracher quand ils n'ont encore que les deux premières feuilles, que l'on reconnaît facilement ; elles sont longues et étroites, un pouce et demi à deux pouces de longueur et à peu près un quart de pouce de largeur.

Depuis plusieurs années, je cherche le moyen le moins coûteux et en même temps le plus sûr de renouveler les bois, là où ils ont été détruits, et ce que je recommande maintenant est le résultat de mon expérience personnelle. Je fais appel à ceux qui souffrent du manque de bois et qui ont le courage et la patience d'essayer de remédier au mal. L'essai ne leur coûtera rien, et je me ferai un plaisir de répondre à tous ceux qui auront besoin de conseils et d'avis ; mais qu'ils essaient, dès l'été prochain, qu'ils sacrifient une demie journée ou un quart de jour, ce sera du temps bien employé.

H.-G. JOUY DE LOTBINIÈRE.

MON MEILLEUR AMI !!



PRENEZ-VOUS les voyages ? Moi, j'en raffole.

J'aimerais à courir le monde, en flâneur, sans guide, sans idées préconçues, sans plans arrêtés, cherchant l'imprévu et l'inconnu, me laissant

aller aux jouissances spontanées et inéluctables causées par une découverte importante, une impression physiologique, une sensation agréable, une rencontre inespérée, ou par une profonde émotion, remuant l'âme, le cœur et l'esprit.

Cependant, en m'interrogeant intimement, je suis prêt à admettre que les plus heureux moments de mes voyages, ont toujours été ceux du retour dans mes foyers.

Dans ma jeunesse, j'avais l'esprit assez aventureux pour ne pas bouder devant une audacieuse expédition. Avec fort peu d'encouragement, j'aurais fait un *Globe trotter* de premier ordre, tout comme ce Paul Jones qui paria, il y a six mois, de faire le tour du monde, en partant de Boston, nu, enveloppé

dans de vieilles gazettes, et de revenir en moins d'un an, avec cinq mille dollars en poche.

Me trouvant à Smyrne, en 1867, j'avais retenu une place dans la caravane d'un grand diable de chamelier Turc, allant à Téhéran, en Perse. Le trajet, espérait-on, devait se faire en quatre-vingts jours, en ne marchant que douze heures d'affilée.

J'avais payé le droit de suivre cette caravane, quatre-vingts francs, tout mon avoir ; à Téhéran, je devenais Paul Jones pour de bon.—Pour l'énorme somme d'un franc par jour, on s'engageait à me nourrir de dattes, de figues sèches, d'oignons et de biscuits durs. J'avais de plus le privilège de monter chaque jour, un chameau, pendant six heures ; le reste de l'étape se faisait par la *poste à pataud*, à pied.

Mais la Providence veillait sur moi—Une lettre de ma mère me rejoignit à Smyrne, la ville des roses, la veille de notre départ et me fit changer d'itinéraire.—Je revins à Rome où je contractai, c'est le grand honneur et le grand bonheur de ma vie, un engagement dans le Régiment des Zouaves Pontificaux.—Tout de même, pendant les trente jours que je passai dans la ville d'Homère, j'eus le temps de me lier sérieusement avec un riche négociant levantin, Kyrie Nicolaios Charichio-poulo, avec qui je corresponds encore avec bien du plaisir.

Dans ces voyages, que j'appellerais au long cours, on est exposé à faire des rencontres fortuites, bizarres parfois, intéressantes souvent, mais toujours variées. On peut se trouver, il est vrai, en contact avec des personnages plus ou moins excentriques, renfrognés, fantasques, désagréables, suspects et compromettants ; en revanche, dans d'autres occasions, le voyageur rencontre des hommes fort distingués, sympathiques, polyglottes, dont le caractère et la tournure d'esprit sont en telle harmonie avec ses propres dispositions, qu'il se sent naturellement heureux dans leur société.

Si vous traversez l'Océan, sur un grand paquebot, il est rare que vous ne découvriez pas des compagnons de cabine, de salon ou de fumoir, charmants et hommes du monde. En continuant votre voyage, vous retrouverez infailliblement ces :



M. GUSTAVE A. DROLET

Photographie de Quéry, Iteux.

connaissances de bateaux, soit dans les grandes villes du Continent, au spectacle, dans les musées, au pied d'un monument, au fond d'une gorge, ou sur les Alpes. Simple connaissance au début, souvent vous en ferez un ami.

J'ai connu en 1882, à bord du transatlantique le St-Germain, un jeune français qui nous raconta l'histoire de son étonnante liaison avec un Américain devenu ainsi, après quatre mois de rencontres répétées, son meilleur ami.— Cette aventure, mérite peut-être les honneurs de la publicité, comme étude de mœurs yankees—vous en jugerez.

J'avais l'honneur de faire partie de la table du Commandant Delaplanche, lieutenant de vaisseau, détaché en service spécial à la Compagnie Générale Transatlantique, aimant la mer comme les Bretons savent aimer cette grande mangeuse d'hommes. Le Commandant nous disait souvent, "c'est pourtant dans cette tasse là que je boirai mon dernier café." — Il ne croyait pas être si bon prophète—Six mois après, le 10 février 1883, une vague monstrueuse l'enleva pendant une tempête, de la passerelle du St-Laurent d'où il commandait la manœuvre, et l'entraîna à la mer, où il trouva la sépulture, que dans son âme et dans son cœur de marin, il avait anticipée.

Or, un soir du mois d'août 1882, après le dîner, le Commandant nous avait fait l'honneur de nous inviter à aller fumer chez lui d'excellentes cigarettes qu'il avait rapportées d'Orient.

Rendus sur le pont, la douceur de la température, la splendeur du firmament, où des myriades d'étoiles s'allumaient, piquées dans le ciel bleu, la vue de la mer, calme comme un lac de métal blanc en fusion, et où de toutes petites vagues, soulevées à peine par leurs grandes sœurs du fond, brisaient mollement leurs crêtes argentées, offraient un si beau spectacle, que sans nous consulter, nous restâmes en contemplation, oubliant l'invitation du commandant.

Quoique pas un souffle n'agitât même la flamme qui flottait à la tête du grand mât, nous passâmes à tribord, nous

mettre à l'abri des escarbilles que vomissaient les deux cheminées du steamer.

Les lueurs crépusculaires d'un radieux coucher de soleil, se fondaient avec la lumière opale des étoiles et de la lune, s'élevant majestueuse au-dessus de cette plaine sans bornes. Ces teintes douces irisaient les franges des petites vagues, faisant une belle risette à la face ronde et réjouie de l'astre des nuits. Les mouettes et les goëlands, flottaient paresseusement comme des flocons de laine blanche sur la surface de l'océan. La mer était d'un tel calme que l'hélice, même en la fouettant vigoureusement, marquait à peine le sillage du navire, d'ordinaire phosphorescent comme une traînée de feu ; c'était une belle soirée, où il faisait bon de vivre.

On forma le cercle. La conversation, sans tomber, se ressentait cependant des dispositions de nos esprits, plus ou moins alanguis par le spectacle grandiose qu'offre une belle nuit d'été, en plein océan, et se maintint dans un ton plus grave que d'habitude, entre hommes, après un excellent dîner.

Dans ces occasions, on est généralement porté à faire une large part à ses souvenirs et à raconter ses impressions et ses aventures de voyages. Le cadre admirable que la nature mettait sous nos yeux, semblait nous inviter à y enchâsser des réminiscences appropriées.

Les passagers des troisièmes s'étaient laissés gagner par cette splendide soirée. Au son d'une musique d'occasion, une partie de ces rapatriés dansaient sur le gaillard d'avant, pendant que d'autres groupes chantaient en cœur des refrains de leurs pays.

Un de nos compagnons, M. le Vte d'Absac, alors consul général de France à la Nouvelle-Orléans, prit le premier la parole et nous raconta l'histoire palpitante du meurtre d'un colon français, arrivé dans une des Républiques de l'Amérique du Sud, pendant son occupation du poste consulaire.

Monsieur Louis de N., ancien élève de l'école des chartes,

et attaché au Ministère des affaires étrangères, prit ensuite la parole. Sa voix douce et chaude prédisposait tout d'abord en sa faveur. M. de N. âgé d'environ trente ans, venait d'accomplir un grand voyage en Amérique pour sa santé. Son air sympathique, ses manières affables, et la grâce qui accompagnait tous ses actes en avaient fait le favori du bord.

Il nous demanda la permission de nous raconter l'histoire romanesque de sa liaison avec un Américain, SON MEILLEUR AMI!

Je la trouvai si curieuse que je m'empressai, dès le lendemain, de l'écrire de mémoire, pour la répéter à mes fils quand ils seront d'âge à entreprendre à leur tour, des voyages au long cours.

Je viens de faire un séjour de huit mois en Amérique, commença M. de N. J'ai parcouru les Etats-Unis et le Canada en tous sens, de l'Atlantique au Pacifique, de la Baie d'Hudson à la Floride. Je quittai Paris, muni de lettres de recommandation de toutes espèces, officielles et particulières, que j'augmentai encore à Washington de lettres très chaudes de notre ministre chargé d'affaires, pour les Gouverneurs des divers Etats de l'Union.

Destiné à la carrière diplomatique orientale j'avais surtout pioché l'Allemand, le Russe et l'Italien. En revanche je parle fort peu l'Anglais.

En mettant le pied sur le wharf à New-York, je regrettais d'avoir négligé l'étude de la langue de Shakespeare. Je défendais avec peine mes bagages, contre un douanier qui ne parvenait pas à me comprendre, lorsqu'un gentleman de mon âge à peu près, grand, blond, les yeux bleus, mis avec élégance, chapeau de haute forme, redingote boutonnée, pantalon gris perle tombant sur des bottines vernies, œillet à la boutonnière, parfaitement ganté, s'approcha de moi et soulevant son chapeau, me dit en excellent français :

— "Pardonnez-moi, monsieur, si je me permets d'intervenir dans votre discussion ; mais je vois que vous ne réussissez

pas à vous entendre avec l'officier de douanes; peut-être pourrais-je vous interpréter si vous le trouvez bon."

— "Oh! Monsieur! lui répondis-je, vous êtes fort aimable de venir ainsi à mon secours. Je cherche à faire comprendre à ce douanier, que parmi mes bagages se trouve la valise diplomatique, adressée au ministre de France à Washington; cette valise jouit des franchises douanières et ne subit jamais d'examen aux frontières." En même temps, je lui tendis ma carte de visite sur laquelle était gravée ma qualité officielle.

Mon aimable américain, s'adressant en anglais à l'officier préposé à l'examen des bagages, lui dit quelques mots, et immédiatement ce dernier marqua de ses initiales, à la craie, tous mes colis; puis sans attendre mes remerciements, ni me saluer, le *gabellou* me tourna le dos et s'en fut chercher une autre victime.

Mon sauveur me dit alors :

— "Si vous le voulez bien, je vais vous appeler une voiture qui chargera vos bagages et vous conduira à votre destination."

J'eus à peine le temps de le remercier de cette nouvelle gracieuseté qu'il avait déjà hélé un cocher et lui avait donné le nom du Fifth Avenue Hotel où je devais descendre; il me salua ensuite poliment et prit congé en se dérobant à mes remerciements, pour un léger service qu'il aurait lui-même, me dit-il, été heureux de recevoir à l'étranger.

En me dirigeant vers l'hôtel, je pensais : "Si tous les américains sont aussi charmants que le gentleman que je viens de rencontrer, je ne manquerai pas de faire un beau voyage d'Amérique."

Le lendemain matin, je rencontrai cet aimable personnage dans le hall de l'hôtel. Nous nous saluâmes en nous découvrant tous deux, et il passa. Je regrettai d'avoir manqué l'occasion de lui présenter mes civilités.

Quelques jours après, en revenant de Washington, je me rendis à Boston. J'inscrivis mon nom dans le registre du

Parker House. La première personne que j'y rencontrai fut mon obligé américain du wharf de New-York.

J'allai bravement lui manifester le plaisir que j'éprouvais de pouvoir le remercier de nouveau du service qu'il m'avait si galamment rendu lors de mon arrivée.

Ce Monsieur me priant d'oublier cet incident, me tendit sa carte ; je lus " John Smith, Insurance Inspector, New-York." Nous causâmes de choses et d'autres, quand tout à coup M. Smith me proposa de cimenter notre connaissance, à la mode américaine, en buvant un verre de vin. J'acceptai. Il commanda une bouteille de Veuve Cliquot et des biscuits.

Une heure après, la glace était rompue. M. Smith m'apprit qu'ayant terminé l'inspection de ses agences d'assurance, il s'estimerait heureux de me piloter dans Boston. J'acceptai encore. Pendant les trois jours suivants, nous visitâmes les universités, les musées, les endroits historiques et les monuments de l'Athènes de l'Amérique. Toutes les portes s'ouvraient devant lui, toutes les mains se tendaient. Il était ancien élève de l'université Harvard, m'assura-t-il. M. Smith causait avec les professeurs et les directeurs de ces corps d'élite avec une maîtrise et une aisance qui me donnèrent une haute idée de sa profonde instruction. En nous séparant, nous nous dîmes au revoir.

Je revins à New-York quinze jours après. Une belle après-midi je faisais une promenade au Central Park, lorsque je vis M. Smith déboucher du rond point, conduisant un élégant phaéton correctement attelé d'un beau *stepper* alezan. — En me voyant, il arrêta court son cheval et, jetant les guides à son cocher, sauta à bas de sa voiture et vint à moi. Les saluts échangés, il me pria d'accepter une place à côté de lui pour continuer notre promenade. Je renvoyai mon remise et montai dans son phaéton.

L'après-midi se passa fort agréablement. J'appris par M. Smith toutes les nouvelles d'Europe qui pouvaient m'intéresser—ce diable d'homme connaissait tout par le menu. Nous rentrâmes dans New-York vers six heures.

Sur le point de nous séparer, M. Smith, avec infiniment de grâce et dans des termes d'une délicatesse exquise, me pria d'accepter à dîner avec lui, au restaurant Delmonico.

Je dois l'avouer, je me sentais porté vers cet homme. Et pourtant, ce sentiment était en opposition avec les résolutions que j'avais prises en quittant Paris, de ne jamais céder en voyage aux entraînements de la conversation d'un voyageur, rencontré fortuitement.

J'essayai de me raisonner un peu, avant d'accepter ainsi un tête-à-tête de plusieurs heures avec un homme instruit, aimable, de bon ton et d'un caractère noble et élevé, en apparence du moins, mais que je ne connaissais pas du tout, autrement.

Deux mois s'étaient déjà écoulés depuis mon départ de Paris. Etant d'une nature et d'un tempérament liants et confiants, l'isolement et l'éloignement de ma famille et de mes amis commençaient à me peser. J'éprouvais le besoin de soulager mon cœur oppressé par la privation de ces épanchements, charmes de la vie intime. Ces dispositions de mon âme et de mon esprit me poussaient à rechercher un commerce fondé sur l'estime et la bienveillance de deux êtres s'appréciant mutuellement.

Mon esprit éprouvait le besoin de se détendre ; mon cœur avait besoin de sympathie pour lutter contre la nostalgie qui me menaçait.—Les plaisirs, les distractions, les études, les amusements commençaient à me sembler fades ; il me manquait un confident, un ami.—

UN AMI ! Depuis ma sortie du collège de la rue de Madrid, j'ai toujours vécu dans l'intimité de camarades, que leurs goûts, leur éducation et une certaine conformité d'idées et de caractères me font rechercher particulièrement ; de là à me lier avec monsieur tout-le-monde, il y a un abîme à franchir, et comme disait Alceste à Philinte "*l'ami du genre humain, n'est pas du tout mon fait.*"

Non ; je voulais un ami, un seul, un vrai.

Parmi les cinquante millions de personnes qui habitent

aujourd'hui les Etats-Unis, un grand nombre sont venues dans cet Eldorado pour y chercher de l'or, et y ont fait fortune ! Mais combien en existe-t-il qui y aient trouvé un ami ? VÉRITABLE DON DE DIEU !!

Ce John Smith, rencontré partout depuis mon arrivée en Amérique, était tellement séduisant, tellement intéressant, si bien élevé et de si bonne compagnie, que je sentais toutes mes fibres sympathiques vibrer lorsque, ses grands yeux plongeant avec douceur dans mes yeux, il me tendait ses deux mains largement ouvertes et pressait les miennes avec la même énergie que si nous eussions été des intimes de vingt ans. Il semblait qu'il se détachait des fluides mystérieux et magnétiques de sa personne, attirant comme l'aimant.

En quittant Paris, mes amis et ma famille s'étaient entendus pour me faire leurs recommandations. — Tous s'étaient accordés sur un point : “ Méfiez-vous des Américains ! le “ meilleur, en apparence s'entend, ne vaut pas les quatre fers “ d'un chien ; prenez-garde ! ”

Ces conseils voyageaient avec moi. Je m'en étais pénétré, saturé : chaque soir, en me couchant, je me disais : après tout je ne me suis pas encore laissé rouler par un américain. Le français né malin, n'a pas inventé que le vaudeville, et sans me donner de gants, je n'étais pas loin de me dire avec un sentiment de satisfaction ; “ A yankee, yankee et demi. ”

Monsieur John Smith, riche, du moins il le paraissait, instruit, homme du monde, discret, même modeste, d'un caractère doux et éminemment sympathique, s'était trouvé sur mon passage, en vingt occasions différentes depuis mon arrivée sur la terre étrangère, lui, toujours lui, rien que lui. Cet inconnu, avec tous ses bons procédés, me forçait à faire des comparaisons désavantageuses, aux petits fils des chevaliers et des héros de Fontenoy, et pour la vieille France, qui produit rarement des types aussi franchement accomplis que mon nouvel ami !

Bref, après m'être ainsi raisonné, j'acceptai son invitation. Nous dinâmes chez Deimonico. John Smith se montra autant

LA REVUE NATIONALE

VIN ST-MICHEL

Le plus efficace,

Le plus énergique

— DES —

TONIQUES STIMULANTS

Guérit infailliblement :

Faiblesse,

Pauvreté de sang,

Dyspepsie.

Trois petits verres par jour suffisent
pour rendre :

L'appétit meilleur,

La digestion facile,

Le sommeil paisible.



Le Vin St-Michel

REND LA SANTÉ AUX MALADES
LA FORCE AUX FAIBLES

En Vente Partout

MONGENAI, BOIVIN & CIE

338, RUE ST-PAUL, MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada

LA REVUE NATIONALE

L'INSTITUT KEELEY
69, RUE OSBORNE
MONTREAL

est le seul véritable Institut Keeley, dans la Province de Québec
pour la guérison de

L'IVROGNERIE
LA MORPHINE . .
Et L'OPIUM

Se servant des Remèdes du célèbre Dr LESLIE KEELEY,
de Dwight, Illinois.

L'INSTITUT DE MONTRÉAL A PAYÉ

50,000 DOLLARS

pour le privilège exclusif de l'usage de ces remèdes et est obligé d'envoyer ses
médecins à Dwight pour apprendre l'administration du traitement.

Être sur ses gardes contre les charlatans qui annoncent quelques fois qu'ils
soignent d'après le système Keeley.

Ce sont des annonces fausses, faites pour tromper les patients qui veulent se
faire guérir.

Soyez certains de vous adresser au

No 69, rue Osborne, Montréal

Téléphone 4544

"Gérant Institut Keeley"

TOUTE CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

aimable amphytrion que charmant compagnon. Il fit avec beaucoup de grâce les frais de toute la conversation. Il m'intéressa particulièrement en me faisant l'histoire politique des Etats-Unis pendant les vingt dernières années. J'étais fort surpris de voir cet élégant clubman aussi familier avec les subtilités et les finesses de la constitution de la grande république.

M. Smith m'apprit qu'il avait déjà brigué les suffrages de ses concitoyens en deux occasions, et qu'il occupait encore une situation assez importante dans l'organisation politique appelée " Tammany Hall."

Après le diner, nous allumâmes un pur havane, et nous sortîmes sur le Union Square, respirer l'air frais de la mer, que nous apportait une brise de l'est.

La soirée était superbe, comme celle-ci. Tout en causant, nous nous arrêtâmes pour voir défiler les brillants équipages du *high life* de New-York, sortant des théâtres. Les milliers de lumières électriques réfléchies par les glaces, les roues et les panneaux vernis, faisaient ressembler ces carrosses à des météores lumineux emportés dans une course rapide.

Il était minuit : Je parlai de rentrer. John Smith qui avait passé son bras sous le mien, offrit de m'accompagner jusqu'à ma porte. En passant devant le Hoffman House, il me proposa de visiter le *bar* de cette maison, qui contient en effet une collection de tableaux, de tapisseries et de statues dont plusieurs ne dépareraient pas un musée européen.

Tout en dégustant une chartreuse, Smith m'apprit que dans le voisinage de l'hôtel se trouvait une fameuse maison de jeu fondée par un sénateur américain fort connu. Il s'empressa de me dire que, sans être un habitué de ce tripot renommé, il y faisait d'assez fréquentes visites, en compagnie d'étrangers ou des agents de sa Compagnie d'assurance, visitant New-York.

Piqué par la curiosité, plutôt que par le désir de jouer, je lui demandai en riant si nous ne pourrions pas y entrer pour une petite demi-heure. " Certainement, me répondit-il."

Nous sortîmes du Hoffman par la porte latérale et à peine avions-nous fait une centaine de pas que Smith, s'arrêtant, me dit en désignant une superbe maison : " C'est ici."

Nous montâmes quinze degrés et il sonna. Je vis s'ouvrir un petit Judas caché dans les moulures et les sculptures de la porte. Un œil remplissant à peu près cette ouverture, nous examina. Smith lui dit à voix basse, " Canada " (sic). Aussitôt ce mot de passe prononcé, j'entendis retirer des chaînes de sûreté et des verrous, et la porte s'ouvrit.

Nous pénétrâmes dans le *hall* d'une honnête maison bourgeoise, où rien n'annonçait le tripot, le club ou la maison de jeu.

Le nègre qui nous reçut, referma la porte avec soin et nous faisant signe de le suivre, marcha devant nous. Je jetai un coup d'œil dans le salon attenant au *hall*. Cette pièce était brillamment éclairée. Une jeune fille était assise devant un piano, aux prises avec un exercice. Une vieille dame, bien en évidence, un chat angora endormi sur les genoux, paraissait absorbée dans la lecture d'un de ces romans sensationnels à dix cents, qui inondent New-York.

Cette mise en scène, bourgeoise et familiale, était bien faite pour dérouter la police. Notre guide tourna à droite et nous descendîmes à sa suite un escalier conduisant au sous-sol de l'immeuble.

Nous nous trouvâmes alors dans des caves faiblement éclairées, que nous traversâmes dans leur largeur, et notre guide ouvrant une petite porte, nous fit passer dans les caves de la maison voisine, où un autre nègre nous reçut avec beaucoup de civilités. Il nous fit remonter l'escalier correspondant, et nous nous trouvâmes enfin dans une vaste antichambre, donnant sur des salons superbement éclairés, richement meublés et tendus de luxueuses étoffes.

Il y avait foule. La maison comprenait trois étages de salons. Au premier, étaient installées les tables de baccarat, de trente et quarante, de poker et de faro, au deuxième la

roulette, etc., au troisième étaient dressées les tables du souper, offert par l'administration à ses clients.

Dans chaque pièce se trouvaient comme *en-cas*, des buffets en acajou sculpté, garnis de victuailles, de liqueurs, de vins et de boissons variées, que des nègres en livrée servaient gratuitement aux pontes et aux visiteurs.

L'entrée de John Smith fut très remarquée. Plusieurs des joueurs vinrent lui serrer la main et lui chuchoter des choses mystérieuses à l'oreille.

Une banque de baccarat fut mise aux enchères. Smith me demanda si j'étais joueur. "Sans être un fervent de la dame de pique, lui répondis-je, j'aime assez de temps à autre à faire un whist ou à tailler un petit *bac*, mais pas ce soir par exemple." Je l'encourageai à jouer, si le cœur lui en disait. Il se fit adjuger la banque à \$2,000 00 et remit cette somme au croupier, en s'asseyant.

Un espagnol proposa le *banco*. Smith abattit neuf sur un tableau et huit sur l'autre. Sa veine se continua pendant toute la taille. Il se leva avec une corbeille remplie de billets de banque et de jetons. Il gagnait \$11,000.00.

Nous rentrâmes ensuite. Je passai quelques jours avec Smith, devenu mon inséparable, à visiter New-York, Philadelphie et les Etats de la Nouvelle-Angleterre. Avant de nous quitter, il me promit d'arranger les affaires de son bureau, pour me rencontrer à Chicago bientôt.

Un jour, je lisais dans un salon du Palmer House, les détails d'un vol à main armée commis à bord du train rapide voyageant de Santa-Fe à Tuengo, qui s'était terminé par les assassinats du conducteur, du mécanicien et de l'employé préposé à la garde des valeurs de l'Express Wells Fargo. Je prenais d'autant plus d'intérêt à cette affaire que me proposant de visiter le Nouveau-Mexique, j'étais forcé de suivre le parcours qui venait d'être ensanglanté par ces hardis voleurs.

Je fus soudainement interrompu dans ma lecture par un joyeux : "Hallo! comment vous portez-vous, mon cher ami!"

C'était John Smith, le sourire aux lèvres, gardenia à la boutonnière, l'air très heureux de me revoir à Chicago.

Après les effusions d'usage entre amis, Smith jetant les yeux sur le journal que je tenais encore à la main, me dit : " Ah ! vous lisiez les détails de l'attaque du train de Santa-Fe ? Vous ignorez sans doute que je me trouvais dans ce convoi, revenant du Far-West, inspecter des agences nouvelles de mon assurance. J'en rapporte même un souvenir, ajouta-t-il " et, il me montra une éraflure à la main gauche, causée, m'affirma-t-il, par une balle de revolver tirée par un homme masqué, sur le conducteur du train.

Smith m'accabla de prévenances et d'attentions délicates pendant toute la journée. Le lendemain il m'apprit qu'il prenait huit jours de congé pendant lesquels il voulait me faire visiter Cincinnati et St-Louis. Ce furent huit jours remplis de charmes. Tous les soirs en me séparant de mon ami, je me félicitais d'avoir eu la bonne fortune de rencontrer sur mon chemin un homme aussi délicat et aussi aimable.

Nos vues étaient identiques sur presque tous les sujets. Smith était un fervent croyant et d'une rigidité de principes qui me faisait paraître tiède à côté de lui. Nous disions toutes les questions sociales, morales, politiques et économiques. Nous avons assisté ensemble aux conférences de Talmage et de Bob Ingersoll et nous prolongions souvent nos conversations fort avant dans la nuit. Un soir, nous discutâmes sur l'application de la peine de mort, à la suite d'une étude publiée dans une grande revue américaine.

Smith était opposé à la peine de mort. Il était d'opinion qu'un criminel souffrirait plus d'une condamnation aux travaux forcés à perpétuité, dans une enceinte, séparé du reste des humains, avec obligation de garder un silence continuel, que d'être délivré de ses misères par la peine capitale qui donne toujours au condamné le temps de se convertir et de gagner le ciel en faisant une mort exemplaire. Smith prétendait aussi, que beaucoup de criminels sont irresponsables à la société, lorsqu'ils commettent des crimes pas-

sionnels, subissant des influences suggestives tout à fait indépendantes de leur volonté. Il les regardait comme des malades pour qui la mort serait plutôt une délivrance qu'un châtement.

Je me bornais à répondre à Smith, qui se plaisait à ces discussions, par le fameux cliché : "abolissons la peine de mort, soit; mais que messieurs les assassins commencent!"—

Ce qui me plaisait chez Smith, c'était sa grande sensibilité. Il ne pouvait voir souffrir un animal, ou entendre pleurer un enfant, sans apporter immédiatement un remède à ces souffrances, ou une consolation. Sa charité était inépuisable. Il m'entraîna dans des ventes de charité, dans des Kermesses ou dans des bazars organisés pour venir en aide aux malheureux. Il laissait toujours de fortes aumônes dans ces visites. C'était un philanthrope.

Smith me dit un matin qu'il était forcé de quitter Chicago subitement, étant appelé par dépêche dans l'Ouest.

Nous nous donnâmes rendez-vous à Denver, dans le Colorado.

Un soir en revenant de Milwaukee, je dînai avec un alderman de Chicago, que j'avais connu grâce à l'amabilité de Smith. Cet alderman m'offrit au dessert de me faire accompagner par un agent de la police secrète si je désirais visiter ce qu'ils appellent les *slums*, c'est-à-dire les repaires de bandits et de coquins qui fleurissent particulièrement dans cette grande Babylone.

A dix heures, un détective du nom de Robinson vint me prendre à l'hôtel et nous commençâmes une tournée qui me donna souvent des haut-le-cœur.

Au moment de rentrer, le policier me proposa de visiter une maison de jeu, fréquentée par les plus grands criminels du monde entier et où il se commettait en moyenne un meurtre par mois. "Vous y verrez même des voleurs du grand monde, en habit noir"—ajoutait-il.

En voyage, il faut un peu tout voir, n'est-ce pas? histoire de comparer. Sur la présentation de son insigne de policier,

nous fûmes admis dans une maison, superbe à l'extérieur, située dans un quartier aristocratique, ayant plutôt l'apparence d'un club élégant que d'un tripot. Les salons regorgeaient de joueurs tout comme dans le *Gambling house* de New-York.

Je m'approchai d'une table où l'on paraissait faire la grosse partie de baccarat. Le banquier avait un monceau de billets de banque et de jetons devant lui. Il venait de passer onze fois consécutives, disait-on. C'était un homme jeune autant que je pouvais en juger; ses traits m'étaient cachés par les bords d'un grand chapeau de feutre mou, et ses yeux étaient protégés par d'épaisses lunettes bleues.

Le policier me demanda en riant si je ne voulais pas risquer quelques dollars, car, me dit-il, c'est surtout de l'argent des étrangers dont sont friands les joueurs de Chicago. Pour payer ma bienvenue, je jetai sur la table un billet de dix



dollars, qui fut ratissé en moins de temps que je n'en mets à raconter cet épisode. Je doublai ma mise, le banquier abattit neuf sur le tableau où j'avais ponté. Je me préparais à jouer de nouveau,

lorsque le banquier levant la tête, fit un tel mouvement de surprise en me regardant, que tous les joueurs tournèrent les yeux vers moi. Le banquier se leva subitement et bourrant ses poches des billets et des jetons, il dit au croupier assis en face de lui : " Il y a une suite ! " puis, quitta au grand

mécontentement des pontes indignées de cet impudent Charlemagne.

Le banquier sans prêter attention à ce concert d'imprécations se dirigea vers moi, et retirant son chapeau et ses lunettes me tendit les deux mains. C'était John Smith.

—“ Comment, encore ici, m'écriai-je ? ”

—“ Oui, je suis revenu ce soir, et ne sachant où vous rencontrer je me suis laissé entraîner dans ce tripot. Mais il ne s'agit pas de cela, mon cher ami, allons nous en vite reprendre nos bonnes causeries.”

—“ Certainement, répondis-je ; mais attendez un instant, j'ai jeté une mise sur la table et voilà précisément un banquier qui prend votre suite—voyons le résultat.”

“ Non ! Non ! ” reprit précipitamment Smith : “ Ne jouez pas, je vous en prie.” et tendant le bras il retira mon enjeu du tapis vert, puis m'entraînant presque de force dans un salon voisin, il commanda une bouteille de champagne frappe, en me disant :

—“ Vous êtes tout surpris de me voir vous empêcher de jouer alors que je joue moi-même. Mon cher ami, permettez-moi de vous le dire, vous êtes trop honnête pour vous trouver ici. Malgré votre détective, vous n'en seriez pas moins bel et bien volé comme dans un bois. Je connais tous ces types là de vue ou de réputation. C'est le dessus du panier des bandits et des voleurs célèbres.”

John Smith était fort excité en me parlant et paraissait très contrarié d'avoir été vu, lui l'homme correct, en chapeau mou et avec des lunettes bleues. Il voulait quitter l'établissement de suite. J'étais au contraire curieux de connaître un peu ce qui se passait dans les coulisses de ce joli monde. Je lui dis franchement :

—“ Je n'aurai pas de sitôt l'occasion de me trouver en aussi mauvaise compagnie, apprenez-moi donc ce que ces gentlemen, la plupart en habit de soirée, et la boutonnière fleurie, ont de si terrible, pour m'empêcher de risquer un billet de dix dollars contre eux.”

En présence de mon obstination, John Smith passa la main sur son front comme pour en chasser des pensées pénibles et reprit :

“ Vous voulez faire une étude de mœurs ? Eh bien, soit ! Je vais vous raconter l'histoire de quelques-uns de ces gentlemen et vous comprendrez ensuite pourquoi j'ai tant désiré vous éloigner d'ici. D'ailleurs, Robinson (en montrant le policier) vous confirmera mes avancés. Tenez, vous voyez cet homme maigre, à la peau parcheminée, au nez crochu, qui est assis à la table du “ Trente et Quarante ” et qui ne parie jamais moins de cent dollars ? C'est le chef d'une association de faussaires dont la spécialité est de majorer et d'élever par une série de manipulations, de mille à dix mille dollars, la valeur d'un chèque de cent dollars. Il a tout un personnel de dessinateurs, de graveurs, de chimistes, de calligraphes, et de commis qui imitent les signatures, lavent l'encre, rétablissent les teintes et courent les risques d'encaisser les chèques ainsi élevés ou de faire escompter les signatures forgées. Il a déjà fait dix ans de pénitencier, sous trois noms différents.

Le deuxième voisin de ce faussaire est un espagnol, ancien associé du fameux Garcia. Vous connaissez leur histoire à Cuba n'est-ce pas ?—Non.—Eh ! bien, la voici : Garcia et cet hidalgo, après avoir dépouillé les maisons de jeu de Bade, firent le projet de venir voler les joueurs de l'île de Cuba. Ils se préparèrent à cet exploit pendant deux ans. Avec une patience étonnante, ils biseautèrent et marquèrent des centaines de douzaines de jeux de cartes, similaires aux cartes employées dans les cercles de La Havane.

Leur stock étant bien ficelé, et revêtus du timbre et du visa de la régie, ils partirent pour Cuba. Rendus dans cette île, où tout le monde est plus ou moins joueur, Garcia et son compère achetèrent et firent acheter toutes les cartes qui se trouvaient dans les magasins de La Havane, de Santiago etc. Ils les détruisaient au fur et à mesure.

Vous savez qu'un jeu de cartes ne sert jamais deux fois dans

un cercle. Peu de temps après, les clubs de La Havane furent consternés d'apprendre qu'il n'en restait plus dans les magasins de l'île. Alors le gentleman à figure de pain d'épice que vous voyez, annonça qu'il attendait un envoi de cartes françaises, par le prochain paquebot. En une journée, les fournisseurs des cercles lui achetèrent toutes ses cartes biseautées, ficelées comme sortant de la fabrique, et les revendirent aux grands clubs de Cuba.

Lorsque Garcia et cet espagnol se furent bien assurés qu'il n'y avait plus une seule carte dans les cercles qu'ils n'eussent préparée eux-mêmes, ils se firent présenter dans ces clubs et taillèrent à banque ouverte, tenant tous les paris. En quinze jours, on assure qu'ils gagnèrent ou plutôt qu'ils volèrent près de deux millions de dollars aux planteurs cubains. Garcia perdit depuis sa part à la roulette de Monte Carlo, et ce type est sur le point d'être arrêté par la police de Chicago pour vol à la *poussette* et pour tricherie à tous les jeux.

Au milieu de ces joueurs, il y a de grands criminels et aussi des voleurs de bas étage. Voyez cet individu à la mise chafouine, qui circule fièvreusement autour des tables de roulettes et de Trente et Quarante. C'est Abraham, un pêcheur d'enjeux oubliés. Voici sa spécialité. Il réclame toujours les mises douteuses ; mais le commissaire des jeux qui le connaît, le surveille particulièrement. Se sachant observé il déploie une finesse extraordinaire pour s'approprier les gains des autres. Souvent il pousse l'audace jusqu'à prier le véritable propriétaire, qui aurait oublié de retirer un jeton ou un billet laissé sur le numéro gagnant, de lui passer ce gain.

On raconte qu'un jour, ce brigand s'aperçut qu'un gros ponte, jouant à la roulette sur plusieurs numéros et plusieurs chances à la fois, avait oublié de retirer un billet de cent dollars laissé sur la rouge.

Le commissaire des jeux le surveillant, cet Israélite n'osait se risquer à retirer cet enjeu, doublant à chaque coup. La rouge tenait une série et venait de passer sept fois. Le croupier

ajoutait à cette masse qui n'était réclamée par personne. Abraham suait et se trémoussait sous l'œil du commissaire. La rouge venait encore de sortir pour la huitième fois. Le billet de cent dollars avait fait boule de neige et la masse représentait \$12,805.00 *le maximum*. N'y tenant plus, il se pencha à l'oreille du véritable propriétaire de cette grosse somme, et lui dit tout bas : " Monsieur, je suis joueur. J'ai promis à mon beau-père de ne plus mettre le pied dans une maison de jeu. Cependant, je vous l'avoue, j'ai manqué à ma promesse aujourd'hui, en risquant un billet de cent dollars, devant vous, sur la rouge. Je voudrais bien retirer de suite ma mise et mon gain, mais mon beau-père vient d'entrer dans le salon et il m'observe ; Je n'ose donc toucher mon argent. Voulez-vous me rendre le service, cher monsieur, de retirer cette masse comme si elle était à vous, et dans une demi-heure vous me la remettrez dans le couloir ou à la sortie."—Le beau-père, c'était le commissaire ! Le gros ponte, propriétaire de cet argent, se rendit avec plaisir à cette demande et s'armant d'un rateau, il retira cette somme et en remplit une de ses poches. Quelques instants plus tard, avec infiniment de précautions, le bon gros ponte fit signe à ce voleur de le suivre, et l'entraînant à l'écart, il lui remit intégralement la forte somme qu'il se volait à lui-même.

John Smith me raconta encore plusieurs anecdotes sur tous ces joueurs interlopes et nous nous retirâmes à une heure assez avancée.

La semaine suivante Smith me fit ses adieux : Il partait pour le Nouveau-Mexique. Nous primes l'engagement de nous rencontrer à Los Angeles deux mois après, mais avant de nous séparer je lui fis promettre de m'écrire, aux bons soins du Consul de France à New-York, qui ferait suivre ma correspondance.

Je visitai le Canada, les Etats-Unis du Sud et finalement je partis pour la Californie. A l'époque fixée, je fus fidèle au rendez vous, mais Smith n'était pas à Los Angeles. Il m'avait bien écrit deux fois immédiatement après notre

séparation, mais, depuis deux grands mois, j'étais sans nouvelles.

Je sentais la nostalgie de la vieille France m'envahir et un grand ennui s'emparait de moi. Mon ami me manquait. La santé m'était revenue et je me sentais de force à lui proposer une partie de chasse dans les Montagnes Rocheuses, avant de rentrer chez moi.

Je parcourus, à petites journées, l'Arizona, le Colorado, l'Utah, le Wyoming et finalement je m'arrêtai dans la capitale d'un de ces pittoresques Etats de l'ouest. Ma première visite fut chez le gouverneur, pour qui j'avais une lettre de recommandation.

Ce gouverneur était un superbe type de la race des chercheurs d'or. Grand, bien découplé, le menton orné du talon de Jonathan, simple dans sa mise, ancien mineur, devenu riche par l'exploitation d'un *claim* abandonné, il avait contribué à l'admission de son territoire dans l'Union, et en était devenu le plus haut fonctionnaire.

Il me reçut avec cordialité. Il était confus, me dit-il avec bonhomie, de n'avoir pas de monuments historiques à me faire visiter, ni de ruines imposantes à me montrer, sa capitale datant à peine de trente ans. Mais tout-à-coup, se ravisant, il reprit : "Puisque vous voyagez pour votre instruction, peut-être n'avez-vous jamais vu pendre un homme?" "Non, répondis-je; j'ai bien vu guillotiner en France, j'ai vu garrotter en Espagne, j'ai vu trancher une tête au Maroc, mais je n'ai jamais vu exécuter un homme par la pendaison."

"Eh! bien! à défaut de spectacle plus réjouissant, si vous le désirez, je vous ferai admettre dans la prison de l'Etat, où le shérif doit pendre, après demain matin, un des plus grands scélérats des temps modernes, voleur, assassin, incendiaire, faussaire et coupable d'une infinité de crimes, commis depuis quinze ans. Ce bandit mériterait une étude spéciale. C'est un type à part: vous le prendriez pour un véritable gentleman, à première vue, incapable de faire du mal à une mouche. Et cependant, ce n'est rien moins que le fameux Billy Gunn,

chef de plusieurs associations secrètes, organisées régulièrement, pour pratiquer le vol, le meurtre, l'incendie et le faux dans tous les Etats de l'Union.

“ La justice ne connaît qu'une partie de sa carrière, mais cela suffirait pour défrayer les chroniques des romanciers pendant longtemps. Ce Billy Gunn, est-ce bien son nom véritable ? était connu sous un nom différent dans chaque Etat. Il était président d'une association de faussaires et de faux monnayeurs, ayant un bureau fonctionnant régulièrement à New-York, et émettant de faux billets de banque, que nous appelons ici *green goods*. Ce bureau pratiquait en grand la majoration des chèques acceptés et aussi l'imitation de signatures des gens riches, sur des traites et des effets de commerce. Billy était de plus le chef d'une bande de voleurs en habits noirs, pillant et volant les joueurs innocents qui fréquentent les cercles, les casinos de bains de mer et les champs de courses. Ce hardi coquin pratiquait tous les genres : Ayant recruté une bande de *desperados*, de forçats libérés ou échappés des pénitenciers, il se mettait à leur tête et, cinq ou six fois par année, il attaquait les trains Express, porteurs de grosses sommes d'argent. Ces exploits se terminaient souvent par de véritables batailles, très meurtrières, quand les commis de l'Express avaient le temps de prendre leurs armes. Sa bande a dû certainement, de ce chef seul, se rendre coupable d'au moins quinze meurtres, depuis cinq ans, et voler plus d'un million de dollars.”

“ C'est lors de l'attaque de l'Express de nuit de la Compagnie du Missouri, Texas et Kansas, que Billy Gunn s'est trahi, en tuant froidement le conducteur du train courant au secours des employés de l'Express qui se battaient contre les bandits masqués.”

“ Billy Gunn avait pris passage dans une voiture de première classe, en honnête et paisible voyageur, comme il le faisait toujours d'ailleurs, chaque fois que sa bande devait attaquer un train en marche. Sa spécialité était de tuer le

conducteur sans défiance et de rejoindre ensuite sa bande, dont les chevaux attendaient sous bois dans le voisinage."

"Lors de l'attaque de l'Express, Billy, ayant tué le conducteur d'un coup de revolver, fut saisi par des voyageurs et garrotté avant qu'il eut le temps de sauter à bas du wagon. On trouva sur lui des papiers établissant la multiplicité de ses crimes et les ramifications de ses agences de voleurs, d'assassins et de faussaires."

"Le procès ne fut pas long. J'eus toutes les peines du monde à garder mon prisonnier contre les citoyens indignés des territoires voisins, qui voulaient le lyncher à tout prix. Un de ses lieutenants, blessé lors de l'attaque, fit une confession complète des méthodes de leur association. Il releva contre Billy personnellement, quinze meurtres, au moins cinquante vols importants, des faux de toutes espèces : c'est certainement le plus grand criminel de notre pays."

"Billy a donc été condamné à être pendu et c'est après-demain que vous verrez accrocher le plus élégant des brigands des Etats-Unis au bout d'une solide corde. Billy vivait généralement à New-York, au grand jour, en clubman, fréquentant la meilleure société ; il devait même être élu marguillier de son église, aux prochaines élections. Ah ! c'était un maître bandit, un artiste dans le crime."

Le gouverneur avait piqué ma curiosité. Quoique ce genre de spectacle me répugne fort, j'acceptai sa proposition.

Le matin de l'exécution, je me rendis avec ce haut dignitaire à la *state prison*, où deux compagnies de soldats, montant bonne garde, lui présentèrent les armes. On informa le Gouverneur que le prisonnier était déjà sorti de sa cellule et qu'il se trouvait en ce moment au greffe de la prison avec les shérifs, les aides, les clergymen, les invités et les membres de la Presse. Nous trouvâmes dans cette petite pièce, près de cinquante personnes.

Le Gouverneur salua à droite, à gauche, et distribua quelques poignées de main, quand tout à coup, ô bonheur ! je

me trouvai face à face avec John Smith, mon ami, que je n'avais pas vu depuis plusieurs mois.

J'étais si heureux de retrouver mon meilleur ami, dans ce pays perdu, que je l'aurais serré dans mes bras, sans deux clergymen, qu'il paraissait écouter religieusement. J'éloignai un des clergymen, qui s'en montra fort offensé et tendant les mains à John Smith je m'écriai : "Quoi ! John Smith ici ! Vous ici ! Quelle joie j'éprouve de vous retrouver enfin. Je vous croyais malade, parti en Europe, ou plutôt je ne savais que penser de votre silence obstiné et de votre absence prolongée—pourquoi m'avez-vous laissé si longtemps sans nouvelles ?"

"Je vous demande pardon, dit Smith, de n'avoir pas répondu à vos lettres et de m'être trouvé dans l'impossibilité de me rendre à Los Angelos. Que voulez-vous, mon cher ami, je n'étais pas libre de mes actions ni de mon temps, et j'espérais toujours m'échapper pour courir vous rencontrer."

Nous nous serrâmes les mains affectueusement. Les deux clergymen, nous entendant causer en français, et nous voyant échanger des marques vives d'amitié s'étaient éloignés de deux pas.

Je repris :

—"Mon cher Smith, vous souvenez-vous de nos longues discussions sur la peine de mort ?"—"Oh ! oui, me répondit-il, en poussant un profond soupir, je m'en souviens."

—"Eh ! bien, pour expliquer votre présence ici, il faut donc que vous vous soyez rallié à mon sentiment, sur la légitimité de l'infliction de la peine capitale aux grands criminels ?"

—"Moi ! s'écria John Smith, au contraire, je suis plus opposé que jamais à la peine de mort. Je trouve que c'est horrible de priver son semblable de la vie que Dieu lui a donnée. Un homme ne devrait pas avoir le droit d'intervenir dans les desseins du Créateur, en retirant à sa créature, l'existence qu'elle doit à sa munificence.

—Mais, alors, si vous n'avez pas changé d'idée, moi de mon côté, je vous avoue que j'éprouve une grande répu-

gnance à voir accrocher un homme au haut d'une potence. Si vous le voulez, mon cher ami, nous allons laisser tous ces shérifs se débattre avec leur prisonnier et nous, allons-nous en déjeuner à l'hôtel, bien tranquillement.— Est-ce dit ? ”

—“ Hélas, mon cher ami, répondit John Smith, en poussant un nouveau soupir, je le voudrais bien, soyez-en convaincu, mais je ne peux pas m'en aller : “ C'EST MOI QUE L'ON PEND ! JE SUIS BILLY GUNN ! ! ”



.....

Quand je revins de ma stupeur, j'étais seul dans la petite salle du greffe. Comme un homme ivre, titubant, je me dirigeai vers la sortie. L'air frais du matin me ranima un peu. Un dé clic sec, suivit de la chute lourde d'un corps à travers une trappe, attira mon attention. En levant les yeux de ce côté, j'aperçus John Smith, pendu par le cou, se balançant au bout d'une corde, la bouche contractée par un rictus horrible, tirant la langue, les yeux torves, fixés

sur moi. Il était mort en me regardant !! J'avais perdu mon MEILLEUR AMI ! ”

GUSTAVE A. DROLET.

Montréal, 1er avril 1895.

BANQUES ET BANQUIERS

Nous nous proposons aujourd'hui d'esquisser rapidement l'histoire de nos banques canadiennes, d'en indiquer le fonctionnement et d'en faire une comparaison sommaire avec les institutions analogues des Etats-Unis. Mais, avant d'aborder ce sujet, nous ajouterons encore quelques mots pour démontrer les principales causes d'infériorité qui existent dans le système des banques américaines.

Le banquier doit avoir de l'instruction, du caractère et une grande expérience des affaires. En outre de ces qualités, déjà très difficiles à trouver groupées chez un même homme, le banquier doit aussi posséder une connaissance approfondie de la nature humaine et une volonté assez arrêtée pour que ses décisions soient toujours rapides, fermes et irrévocables.

Rapides, car sans cela les affaires s'enrayeraient et les clients abandonneraient l'établissement; *fermes*, parceque le public saisit rapidement et abuse de la faiblesse d'un homme qui ne sait pas dire *non* avec force; *irrévocables*, car où seraient la bonne direction et la discipline, si le banquier était flottant dans ses décisions.

Inutile d'ajouter qu'une honorabilité parfaite est d'une rigueur absolue pour faire un banquier complet.

L'homme en possession d'un pareil bagage moral et professionnel ne se rencontre pas au coin de chaque rue; de là, la grande difficulté à laquelle on se heurte quand il faut nommer un gérant d'une succursale, à plus forte raison, un gérant d'une maison principale.

Ainsi, aux Etats-Unis, avec 7,300 banques, on conviendra de l'impossibilité presque absolue de trouver 7,300 gérants modèles. Et cette pénurie est la cause, chez nos voisins, de faillites nombreuses et de fréquentes défalcatons. En outre, le dressage des jeunes gens américains est très défectueux, parce qu'ils sont toujours élevés dans de faibles institutions où ils puisent des idées étroites. La difficulté de se procurer de bons conseils d'administration est encore plus grande, car, comme chaque banque fonctionne isolément dans sa localité, son horizon de choix est forcément limitée à cette même localité. Et il arrive parfois que le conseil d'administration se compose d'un seul directeur, qui, selon son tempérament et son honnêteté, fait prospérer son établissement ou le vole, comme cela arrive malheureusement trop souvent.

Notre système de banque offre de grands avantages pour l'éducation financière de nos jeunes gens. Ils sont transférés des succursales aux maisons principales, et réciproquement, prenant contact avec une grande variété d'opérations et fréquentant tous les genres d'hommes d'affaires. Ces études diverses élargissent les horizons et les idées et permettent bientôt aux jeunes banquiers de s'assimiler les principes solides d'après lesquels sont gérées les maisons importantes. Ainsi, la proportion d'hommes de finance capables est plus grande chez nous qu'aux Etats-Unis. Si le titre de *Gérant de Banque canadien* est synonyme d'expérience et d'honnêteté, nous hésitons à en dire autant de son confrère des Etats-Unis.

* * *

Les premières tentatives de création de banque furent faites, à Montréal, en 1792, et à Québec, en 1807, mais elles n'eurent aucun succès. En 1817, on fut plus heureux et la banque de Montréal était créée. L'année suivante la banque de Québec fut organisée, mais elle ne put obtenir son incorporation. Enfin, en 1821, les banques de Montréal, de

Québec et du Canada furent légalement constituées. Bientôt après, on en établit des succursales à Kingston et à New-York.

En 1829, le montant de l'escompte de toutes les banques canadiennes s'élevait à 13 millions, soit $6\frac{1}{2}$ 070 de leur total actuel.

Jusqu'en 1841, l'histoire de nos banques est à peu près nulle; aucune organisation sérieuse, aucun effort appréciable en vue d'améliorations. Mais en 1841, on parut se réveiller, et, après bien des tâtonnements, on aboutissait enfin à établir un système uniforme pour toutes les banques.

Et quel était ce système ?

Nous allons essayer de le définir d'une façon aussi concise et aussi claire que possible.

Les banques canadiennes sont organisées d'après un acte spécial du Parlement, qui les force à avoir un capital d'au moins \$500,000, dont la moitié payée. Le gouvernement s'assure de l'existence réelle de cette somme en exigeant un dépôt jusqu'à leur incorporation légale.

Cette précaution de l'Etat donne à tous la certitude qu'aucune banque canadienne ne peut être fondée avec un capital fictif, comme cela arrive parfois aux Etats-Unis. En cas de faillite, les actionnaires sont responsables des dettes jusqu'à concurrence du montant de leurs actions, et cette clause donne une grande confiance au public. D'autre part, nos banques ne peuvent avancer des fonds sur leurs propres actions : précaution très sage, empêchant les actionnaires de puiser dans le capital, qui pourrait facilement se tarir, sans cette mesure. Car un actionnaire embarrassé emprêterait sur ses parts, et, en temps de crise, tous voudraient en faire autant, ce qui amènerait fatalement un *Krachs*.

Nous dirons ici en passant, qu'au Canada, une seule banque, depuis 1867, a été dans l'impossibilité de payer complètement ses créanciers, tandis que plusieurs centaines, aux Etats-Unis, se sont trouvées dans le même cas depuis cette époque.

La loi force nos banques à fournir chaque mois à l'Etat un

compte-rendu détaillé et assermenté de leurs affaires, et ces comptes-rendus sont surveillés avec soin par le public, qui juge de la solidité de chaque institution par les différents changements qu'elle apporte, soit dans son personnel de directeurs, soit dans ses méthodes d'opérations.

Enfin, la loi défend également aux banques de prêter sur hypothèques.

En échange de toutes ces restrictions, il leur est permis d'émettre des billets pour un montant égal à leur capital-payé. Dans la pratique, cela signifie simplement que l'Etat dit aux banques :

— Vous avez \$1000 de capital-payé, et bien, empruntez pareille somme au public.

Car tout porteur d'un billet de banque est le créancier de l'institution pour le total de sa valeur dont il peut, à loisir, réclamer le paiement en or. Les banques paient chaque jour pareilles dettes et en contractent également de nouvelles par la sortie de leurs billets.

Nos établissements ont actuellement un capital-payé général de \$62,000,000, et la somme de billets émis ne dépasse pas la moitié de ce total ; ce qui indique, de leur part, une sage prudence en ne lançant dans le public que juste le montant de papier-monnaie nécessaire aux besoins du commerce. En agissant ainsi, les billets sont toujours au pair et ne courent pas le risque d'être amoindris par une trop grande abondance qui nécessairement leur causerait une diminution de valeur.

Et ensuite, pour ajouter encore à la confiance du public, comme nous le disions ailleurs, les billets sont inscrits comme premier article à l'actif des banques, et 50% de leur circulation moyenne est déposé dans les caisses de l'Etat, toujours pour augmenter la sécurité des porteurs.

En cas de faillite, si les sommes indiquées ci-dessus réunies aux autres articles de l'actif, n'étaient pas suffisantes à rembourser tous les billets, la loi permet de prendre à cet effet ceux des autres banques, qui seraient trouvés en dépôt dans l'établissement en question. De sorte que, en pratique,

toutes les banques, étant solidaires les unes des autres, se trouvent ainsi directement intéressées au maintien du crédit de leurs voisines.

Nous le répétons encore, ces sages dispositions légales permettent aux banques d'avoir \$10 de leur actif pour répondre pour \$1 de billets.

Aux Etats-Unis, nous avons vu que les banques émettent un montant de billets à peu près égal à la somme des titres de l'Etat qu'elles possèdent. Ainsi, l'Etat dit :

--Si vous nous achetez pour \$1 100 de titres, vous pourrez émettre \$1000 de billets.

Voyons le fonctionnement de ce système.

Une nouvelle banque est créée, et le gérant croit pouvoir faire circuler pour \$90,000 de billets, et il achète pour \$100,000 de titres. Mais, par la suite, il constate qu'il n'a pu faire sortir que pour \$50,000 de papier et il se trouve avec \$40,000 immobilisées dans ses voûtes et par là même sans emploi et sans revenus. Mais bientôt les affaires prennent plus d'extension, disons à l'époque des récoltes par exemple, et ses billets devenant insuffisants pour satisfaire aux demandes, il se voit forcé de dire à ses clients de patienter un peu jusqu'à ce qu'il ait acheté de nouveaux titres du gouvernement. Si le client patiente, ses affaires sont entravées; s'il va ailleurs, la banque est lésée. Après les récoltes, les billets rentrent en foule et sont de nouveau immobilisés jusqu'à la prochaine récolte, non seulement sans aucun bénéfice, mais avec perte pour la banque.

Ainsi, nous voyons que ce système étroit a été institué pour faire circuler les titres de l'Etat et non pour faciliter les opérations commerciales. C'est donner à un homme le droit de se promener sur une route à condition qu'il porte un lourd fardeau sur ses épaules. Et ensuite ces titres de l'Etat sont inspectés sévèrement par un contrôleur, qui surveille les voûtes des banques pour s'assurer que rien n'en sort. Cette police du gouvernement jette une ombre grave sur l'honnêteté des

banquiers américains et à elle seule suffirait pour condamner le système financier tout entier.



En dehors des fonds des actionnaires et de leurs billets, les banques tirent encore de bons bénéfices de leurs dépôts. Si un établissement a \$1,000,000 de capital, il lui faudra \$80,000 pour payer 8 0/70 de dividende, et si les dépôts se montent à \$5,000,000, par année, il pourra faire 1 ou 2 0/70 de bénéfice avec la différence de l'intérêt qu'il paie à ses clients et celui qu'il reçoit de ses emprunteurs. Et cette différence sur \$5,000,000 peut facilement être évaluée à \$75,000, ce qui, ajouté aux autres sources de profits, permet de payer de bons dividendes chaque année.

Les succursales ne sont que des ramifications des maisons principales et permettent de doter les petites localités de tout l'outillage financier des grandes villes. Ces succursales sont dirigées en somme par les gérants-principaux qui savent les tenir dans la mesure des besoins locaux. Elles rendent de très grands services et inspirent autant de confiance que les banques principales, étant solidaires avec elles.

Il y aurait encore beaucoup d'autres points techniques sur lesquelles nous aurons l'occasion de causer plus tard. Pour le moment nous croyons en avoir assez dit dans cette courte esquisse, pour démontrer les sages et prudentes caractéristiques de notre système de banque, qui a été reconnu par les plus éminents financiers américains et européens comme étant le plus sûr, le plus solide, le plus facile à manier de tous ceux qui ont été essayés jusqu'à ce jour.

En terminant notre causerie nous trouvons dans les rapports officiels de Washington la confirmation de ce que nous avançons dans le numéro de mars, sur l'inefficacité du système de *currency* des États-Unis. Ces rapports disent : " En février dernier, les réserves d'or, possédées par le gou-

vernement, ont été insuffisantes pour couvrir toutes les demandes du public, qui, croyant que l'État est impuissant à payer en or le papier-monnaie en circulation, s'est porté en foule aux guichets du Trésor."

En 43 jours, \$80,786,302 furent ainsi retirées et sur cette somme \$37 millions seulement ont été expédiés à l'étranger.

C'est donc là une preuve évidente que le peuple américain a perdu toute confiance dans son système de *currency*.

LA BANQUE DU PEUPLE

Cette banque a présenté à ses actionnaires, en mars dernier, un très favorable rapport annuel. M. Bousquet, le caissier, a admis que les résultats des opérations annuelles dépassaient les prévisions.

La panique des États-Unis, en 1893, était fort à craindre dans ses contre-coups chez nous, et avec raison, car les rapports des chemins de fer en font foi. Mais les banques, grâce à leur prudence, ont pu parer au danger.

Ainsi la Banque du Peuple, en 1894, a fait \$6,000 de bénéfices de plus qu'en 1893. Ces bénéfices sont de \$114,280, ce qui donne \$84,000 pour un dividende de 7 0/10 et \$30,280 à porter aux chapitre de profits et pertes, qui, avec les \$600,000 de fonds de réserve font un total de \$630,280 — soit 52.50 0/10 du capital.

Cette banque a des dépôts pour la somme de \$5,367,856, soit près de 4½ fois le montant de son capital total, et la moyenne des dépôts de toutes les autres banques atteint à peine 2,3 fois leur capital.

Les prêts ont augmenté de \$459,602 sur l'année précédente, ce qui est très remarquable quand on considère que les prêts des autres établissements ont presque partout diminué d'une manière appréciable.

Toutes ces opérations sont très satisfaisantes et dénotent

beaucoup de prudence et une grande habilité dans l'administration actuelle de cet établissement.

Le gérant a prédit une sérieuse reprise des affaires au printemps, et nous espérons qu'il sera aussi bon prophète qu'il s'est montré habile banquier.

JOHN HAGUE



CHARMEUSE

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

Derrière cette rubrique se retranchent chaque mois mes réflexions sur les événements extérieurs. Sont-elles graves ou badines, ces réflexions ? À mes lecteurs d'en juger. Je ne suis qu'un modeste photographe qui braque son appareil sur tout ce que le hasard met devant lui. Parfois la recette est mince, car les événements dorment, mais si les catastrophes et les conflits font défaut, une foule de petits cancons universels suffisent parfois pour alimenter mes dires et remplir les colonnes de la *Revue Nationale*.

Le mois dernier a été maigre en événements comme en affaires,—à en juger par la mine attristée des capitalistes, industriels et marchands,—mais si vous le permettez, chers lecteurs, nous allons, la main dans la main, faire une petite promenade à l'étranger, et, chemin faisant, nous causerons en camarades sur toutes choses qui pourraient nous plaire ou nous intéresser.

Notre première étape sera l'Angleterre, car c'est l'île européenne la plus rapprochée de nous.

Je n'oserais dire que tout est pour le mieux chez la reine des océans, mais enfin nous voyons très bien que rien de grave n'est venu l'émouvoir pendant le mois dernier.

Sa Majesté Britannique, selon son immuable habitude, est

partie pour Nice et la côte d'Azur, où elle va chaque année reposer et tranquilliser les rhumatismes que l'âge inexorable a accumulé sur son auguste personne.

Je ne voudrais pas rééditer ici les potins européens qui tendent à faire croire à l'univers que la reine Victoria est catholique et qu'elle va faire ses Pâques en France ou en Italie, mais je ne puis cependant m'empêcher de constater son séjour annuel dans le midi de l'Europe depuis déjà bien longtemps. Et comme elle est tranquille et heureuse en France ! Pas de démonstrations officielles, pas de lourdes cérémonies, simplement un respectueux télégramme du président de la République, lui souhaitant cordiale bienvenue et un heureux séjour sur le territoire français. Puis quelques petits chasseurs alpins et gendarmes qui la gardent discrètement, et elle s'en retourne dans son bon pays d'Angleterre, l'esprit et le corps reposés et bien portants.

Décidément, la République Française est la Terre Promise des souverains.

En Egypte, encore une petite querelle franco-anglaise. Aussi, les anglais se cramponnent ferme en Egypte, et les français n'aiment pas cela. Lord Cromer me paraît être un homme sérieux, un gaillard à poigne qui mène rondement le jeune khédive. Celui-ci se rebiffe un tantinet, les français, comme c'est leur rôle, l'aident un peu dans sa mauvaise humeur, mais soyons tranquilles, l'Angleterre ne lâchera pas l'Egypte, et je ne vois pas trop bien pourquoi les égyptiens auraient à s'en plaindre.

Lord Roseberry a été très malade, paraît-il. Je le crois assurément, mais je suis inquiet, car je le soupçonne d'être atteint d'une maladie qu'on pourrait appeler : dégoût politique. Aussi, on ne lui laisse aucunement les loisirs d'agir à son gré. Labouchère, un homme politique actif et remuant, le tarabuste continuellement et l'empêche de dormir tranquille. Malgré le tempérament froid et pondéré des hommes d'Etat anglais, ils n'en sont pas moins sensibles aux attaques injustifiées, et quand ils ont l'esprit honnête et droit comme

Lord Roseberry et Gladstone, ils finissent souvent par lancer le manche après la cognée.

Un homme, par exemple, qui ne craint pas les attaques, qui les provoque au contraire, c'est Sir Cecil Rhodes, de la Colonie du Cap. Parti tout jeune d'Angleterre dans l'intérêt de sa santé, il se rendait au Cap pour continuer ses études religieuses—car, comme son père, il s'était voué à la profession de pasteur. Mais on trouvait des diamants à cette époque dans le sol du Cap, et le jeune homme, comme une jolie femme, fut ébloui de leurs éclats tentateurs. En peu d'années, il se construisait une fortune colossale, et il entrait de plein pied dans le monde politique dirigeant.

Depuis, sa carrière a été particulièrement chargée. Ministre, premier ministre, titré, toujours sur la brèche, entier, habile, se moquant de l'autorité métropolitaine, il suscitait des guerres, tuait quelques milliers de pauvres diables, construisait des chemins de fer, s'annexait des territoires immenses, en un mot se rendait *généralement utile* dans toutes sortes de combinaisons, dont la dernière est le rappel de Sir Henry Loch, gouverneur de la colonie du Cap, qui a eu le malheur de lui déplaire.

Sir Cecil Rhodes a, dit-on, l'intention de proclamer l'indépendance des États du Cap et de se les adjuger comme dictateur.

Voilà une belle carrière bien remplie, qu'il serait pourtant dangereux de donner en exemple à nos jeunes ambitieux en herbe.



En France, tout marche à merveille, j'allais dire comme sur *Déroulède*, si le mot n'était pas démodé. Mais c'est notre ami Déroulède, cependant, qui n'est pas content, lui par exemple. Vous connaissez Déroulède, le plus droit, le plus brave, le plus honnête des hommes, le type accompli de l'apôtre de toutes les belles causes ; officier en 1870, il est resté

plein d'amertume de nos désastres, et quand on prononce le mot : allemand devant lui, il voit rouge.

Depuis 1870, sa fortune, son temps, son talent, toutes ses démarches ont été employés à maintenir vivace dans l'esprit français le souvenir de l'année terrible. Il aimait le général Boulanger, car il voyait en lui l'homme de la revanche. Il avait organisé la fameuse ligue des patriotes, il avait rompu maintes lances en parlement à l'appui de ses idées, et presque toujours en vain. Non pas qu'il manquait d'adhérents, mais parcequ'on craignait l'ardeur de son âme, mieux trempée pour la lutte armée que pour les combats diplomatiques.

Désabusé, il s'était depuis longtemps éloigné de l'arène, quand le ministre des affaires étrangères est venu réveiller sa bouillante ferveur.

L'Allemagne ouvre un grand canal à Kiel et l'empereur a invité le gouvernement français à se faire représenter aux fêtes consacrées à l'inauguration.

M. Hanotaux, au nom de la République Française, a accepté l'invitation. De là, la généreuse colère de M. Paul Déroulède, et il vient d'adresser une lettre vibrante à tous ses anciens collègues de la chambre des députés, pour protester contre un acte qu'il qualifie de lèse-patrie.

Dois-je ici faire une réflexion ? Je le crois. Avec tout le respect que je professe pour le noble caractère de M. Paul Déroulède, je me demande s'il est bien utile d'être toujours à couteaux tirés vis-à-vis d'une nation qui a signé un traité de paix avec nous, il y a déjà plus de vingt ans. Cette nation nous a battu, il est vrai, mais elle ne nous a pas rendu le quart du mal que nous lui avons fait nous mêmes précédemment. Ayons avec elle des relations courtoises de bon voisinage, soyons prudents et réservés, dignes et observateurs, et, quand l'heure viendra, nous saurons frapper fort. J'approuve donc de tous points les décisions du gouvernement français : c'est un signe de force, de gravité et d'intelligence qui doit inquiéter les allemands bien plus que les bouderies généreuses.

mais quelques peu enfantines, dont M. Déroulède se fait l'apôtre.

Encore un duel mortel en France. Cela arrive parfois.

Un ancien capitaine d'infanterie de marine, M. Le Châtelier, a tué d'un coup d'épée un journaliste parisien, M. Harry Alis, de son vrai nom Hippolyte Percher.

La querelle, comme toujours, est née d'un écrit de journal et le publiciste a payé cher l'expression d'une opinion qui déplaisait à son adversaire.

Que dire sur le duel ? C'est inepte, avouons le, mais bien difficile à éviter. Une fois l'affaire entre les mains des témoins, leurs décisions sont sacrées pour les intéressés. Et si ces témoins sont amateurs de publicité.—et ils le sont presque toujours—la chose est vite réglée, la rencontre a lieu et souvent l'un des adversaires plante son arme dans le creux de l'estomac de son vis-à-vis et ça y est. Pas plus difficile que cela.

Joli résultat pour une vétille. Et surtout quand le mort, comme M. Harry Alis, laisse une veuve et des enfants.

Il n'y a pas à dire, le coup de poing des anglais, avec son allure rude et populaire, manque de cachet, mais il est peut-être préférable. S'il casse une dent et noircit un œil, il tue rarement, ce qui n'est pas à dédaigner.

La France a encore entrepris une nouvelle campagne contre Madagascar. Il y a longtemps que les choses allaient mal par là. Le premier ministre malgache est un peu raide pour les français et c'est un fait acquis que les français ont une patience limitée.

Le général Metzinger, mon ancien commandant au 3e zouaves, est le chef de la nouvelle expédition. La chose est en bonne main, et comme toujours, je suis loin d'être inquiet pour le succès de la campagne.

L'Espagne tient la corde en ce moment.

Querelle d'officiers et de journalistes, révolution ou révolte à Cuba, grand naufrage d'un navire de guerre dans la Méditerranée, enfin démission du ministère, loi martiale : une belle série, comme vous voyez. Il y en a pour tous les goûts.

Ancien officier, je sympathise avec les camarades espagnols dans leur griefs, mais je n'approuve pas du tout leur mode d'opérations.

Trente jeunes gens, dans la force de l'âge, bien armés de sabres et de colère, se ruent dans un bureau de rédaction, assomment les deux ou trois journalistes qui s'y trouvent, cassent les meubles, déchirent les registres et complètent leur exploit en brisant portes et fenêtres. C'est assurément là une expédition moins honorable que d'aller à Cuba réduire les rebelles.

Comme tous les jeunes gens, les officiers espagnols ont agi sans réflexion, mais ils n'en sont pas moins coupables de procédés peu courtois dans leurs récriminations.

Les journalistes en général, et les espagnols en particulier, ont la plume acérée et l'épée agressive, et je crois qu'il y a de nombreux duels sur la planche. En voilà assez pour alimenter l'oisive et belle population de Madrid, mais c'est le gouvernement qui n'aime pas cela. Aussi le ministère a-t-il passé la main pour démontrer son impuissance à sauver la situation et c'est le maréchal Martinez de Campos, qui a pris la suite. Il a donné des ordres très sévères, mais nous savons très bien qu'il y a souvent loin entre l'ordre et l'exécution.

L'Espagne est à la noire en ce moment, avec un terrible naufrage où quatre cents marins ont péri et une bonne et due révolte—l'inévitable et périodique révolte—à Cuba.

C'est assez pour troubler un pays et la jeune reine d'Espagne, avec son mignon petit roi, doit souvent regretter le tranquille et patriarcal palais autrichien de sa famille.

En Russie, les gens de la cour sont aux écoutes pour savoir qui, de la mère ou de la belle-fille, aura le dessus.

Un de ces petits conflits d'influence intime qui sont souvent chargés de foudre.

L'impératrice-mère aime beaucoup les français et la jeune czarina, élevée en Allemagne, préfère son pays de naissance à la France. Le parti allemand, en Russie, veut essayer de surnager et il espère trouver un instrument de sauvetage en la personne de la princesse allemande. De l'autre côté, le parti francophile compte sur l'influence de la mère sur le czar.

Voilà donc le jeune souverain russe pris entre deux feux, et nous allons le voir à l'œuvre comme tacticien dans les intrigues; c'est une dure épreuve pour un jeune homme, car je crois les intrigues plus difficiles à vaincre qu'un ennemi loyal, sur un champ de bataille.

Le but du parti allemand, en Russie, est d'opérer un rapprochement entre Guillaume II, d'Allemagne, et François-Joseph, d'Autriche,—l'Italie serait laissée de côté—afin de former une nouvelle Triple-Alliance, qui prendrait l'initiative de provoquer le désarmement général.

Parlons un peu du désarmement général.

C'est une thèse qui a été bien controversée et qui me paraît très ardue à résoudre.

Mais ce projet, tout utopique qu'il paraisse à première vue, n'en soulève pas moins un monde d'idées qu'il est intéressant de passer en revue succinctement.

Quel que soit l'aspect sous lequel nous envisageons cette alléchante proposition, nous voyons que la France a beaucoup à perdre et rien à gagner si elle consentait à s'y soumettre.

Sur quelle base pourra-t-on s'entendre? Prendra-t-on un chiffre arbitraire pour réduire les armées, ou cette réduction sera-t-elle proportionnelle à la population de chaque pays?

Si on adopte ce dernier mode, la France avec ses 35 millions d'habitants serait évidemment inférieure à l'Allemagne, avec ses 45 millions.

Si, au contraire, l'on fixait un chiffre quelconque pour chaque pays, la France serait encore inférieure à l'Allemagne, qui aurait sur elle l'avantage d'avoir, en sa mobilisation, un instrument éprouvé et perfectionné, tandis que la République ne possède encore qu'une mobilisation bien organisée mais non encore expérimentée.

Quant au désarmement complet, on se heurte à une impossibilité, tout pays ayant besoin d'une armée pour sa sécurité intérieure.

Ces difficultés vaincues, que fera-t-on des forces maritimes ? Et bien d'autres questions encore trop longues à énumérer ici.

Cette petite revue démontre assez, je crois, l'impossibilité de mettre en pratique la séduisante utopie d'un désarmement général.

Est-ce à dire pour cela que ce projet doit être abandonné ? Assurément non. On a bien réussi autrefois à résoudre d'aussi grands problèmes. Au moyen-âge, par exemple, on voit la France féodale divisée en centaines de petits États, avec des besoins divers et des aspirations toujours opposées.

Cependant, il est survenu un roi énergique qui a groupé toutes ces forces éparses et en a fait un royaume uni.

L'idée d'un grand tribunal international, qui trancherait toutes les questions, est très belle.

Y arrivera-t-on ? je l'espère, car je crois à la fin prochaine des grandes armées. Les peuples ne peuvent indéfiniment supporter les lourdes charges des armées nationales.

Une guerre y mettrait fin, mais ne vaudrait-il pas mieux, que cela se fisse sans effusion de sang ?

La prochaine guerre sera terrible et la nation victorieuse, pour réduire sa propre armée, imposera des conditions draconiennes aux vaincus.

Ce sera une solution, mais je préfère y arriver d'une manière pacifique.

Les japonais continuent à taper ferme sur les chinois qui n'ont pas assez de jambes pour se sauver.

Mâtin ! Hourra pour les japonais ! Faut voir comme ils traitent les journalistes, de la belle manière ! Les correspondances doivent être soumises à l'autorité ; les cartes d'autorisation de circuler sont toujours tenues à la main ; des points sont assignés et on doit s'y rendre sous peine d'expulsion ; les comptes-rendus traitent que des événements passés, jamais de projets futurs, et ces comptes-rendus sont soumis à l'autorité qui donne l'ordre de les expédier, quand ça lui convient.

Et bien d'autres précautions encore qui démontrent que les japonais sont très, très modernes.

Le vice-roi Li-Hung-Sang, envoyé de la Chine, est parti pour aller demander la paix au Japon. L'empereur l'a prévenu de point revenir s'il n'était pas heureux dans ses négociations. Ce qui veut dire qu'il serait décapité.

Voilà une manière un peu expéditive de conduire les choses, mais si les chinois en faisaient autant avec les japonais, ils ne seraient pas ainsi exposés à couper le cou à ce pauvre Li-Hung-Sang.

Aux Etats-Unis, nous avons eu un grand mariage. M. le marquis Boniface de Castellane a épousé Miss Anna Gould.

On a beaucoup glosé sur ce mariage. Ma foi, je me demande pourquoi. Voilà une jeune fille qui est riche et qui veut épouser un marquis, mais qu'elle l'épouse, parbleu !

C'est un signe que l'aristocratie française est très demandée aux Etats-Unis. Les autres aristocraties de l'Europe paraissent avoir perdu du terrain, surtout l'italienne, qui est très en baisse.

C'est un bon point pour les grandes familles françaises, et

une excellente note pour les jeunes personnes riches des Etats-Unis, qui prouvent en agissant ainsi, qu'elles ont un goût raffiné et délicat.

Sur ce, je clos ma chronique.

J.-D. CHARTRAND.

" Enregistré conformément à l'acte des droits d'auteur."

A TRAVERS LA VIE

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

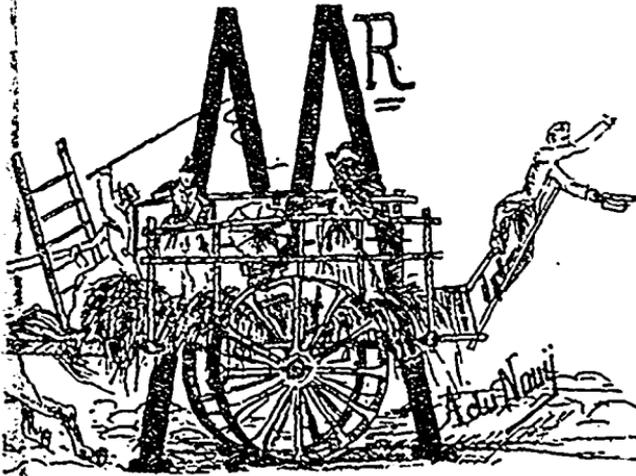
JOSEPH MARMETTE

PREMIÈRE PARTIE (*suite*)

AU COLLÈGE

CHAPITRE IV (*suite*)

PREMIÈRES AMOURS



MOREL avait organisé pour le lendemain un pique-nique en l'honneur de ses deux parentes.

A une demi-lieue de Saint-Omer, la petite rivière des Perdrix se jette dans la rivière du Bras, après avoir vagabondé à travers bois et prairies. C'est sur les bords de la

première, qui trottine en babillant sur un lit de cailloux fins, que l'on avait décidé d'aller passer l'après-midi. Il y eut de nombreuses invitations faites dans la société de l'endroit, et l'on décida que l'on se rendrait dans des charrettes à foin au lieu fixé pour la fête champêtre.

Sur les onze heures, cinq de ces véhicules primitifs, portant chacun de six à huit personnes, se rencontraient en face du logis de M. Rambaud. Après avoir rangé les provisions de toutes sortes que l'on emportait, chacun se plaça à sa convenance, et la joyeuse bande se mit en marche par la plus claire et joyeuse matinée dont juillet ait jamais ensoleillé la vallée du Saint-Laurent.

Lucien et Paul conduisaient chacun une charrette : le premier ayant naturellement à son côté Caroline de Richemond, et Paul coudoyant Julia Beauvais. Tout le monde était assis à plat sur une couche de foin qui ne laissait pas que de faire rudement sentir à ces demoiselles la dureté du siège et le manque absolu d'élasticité du véhicule, lorsque Lucien et Paul s'avisèrent de faire trotter les chevaux. Il y eut aussitôt un tel concert de plaintes, de cris moitié plaisants, moitié douloureux, qu'entrecoupaient les brusques cahotages des charrettes, enfin des protestations si énergiques, des supplications si attendrissantes, que nos deux écoliers durent mettre leurs chevaux au pas.

On suivit quelque temps les bords du Bras qui serpente à travers prés. Sous les flambées de soleil, les eaux claires étincelaient au milieu des champs comme un ruban d'acier. Dans les touffes d'aulnes qui laissaient pendre jusqu'à l'effleurement de la rivière bleue leurs massifs de feuillage d'un vert émeraude, dans les jeunes seigles et sur les blés non mûris, les oisillons se poursuivaient avec des cris d'amour, tandis que les cigales et les sauterelles, se chauffant avec délice au soleil, chantaient sans se préoccuper si la bise d'hiver allait jamais venir.

Lucien, surchauffé par cette chaleur de vic qui courait dans l'air, sentait vibrer toutes les fibres de son être au con-

tact du bras de Caroline, qui frôlait involontairement le sien à de certains mouvements de la voiture. Il lui semblait que des effluves de vitalité se dégageaient de tous ses pores, et il lui prenait de ces envies folles de chanter à tue-tête qui ont dû inspirer ce beau vers à Sainte-Beuve :

“ J'étais un arbre en fleur où chantait ma jeunesse.”

Après une demi-heure de marche, la charrette qui se trouvait en tête s'arrêta près d'un moulin situé sur le bord de la route, et mû par les eaux de la rivière des Perdrix.

L'on fit halte, les jeunes gens offrant la main à leurs compagnes pour les aider à sauter à terre. Quand Lucien sentit le corps souple de Caroline peser au bout de ses bras tendus et lorsqu'il entrevit, dans une envolée de jupes et de dentelles blanches, comme elle allait toucher le gazon, son bas bien tiré au-dessus d'une cheville aux fines attaches, il lui sembla que son cœur faisait le grand écart. La vue d'un tout petit pied de femme cause de si drôles d'émotions chez les tout jeunes gens !

Tandis que les serviteurs descendaient les provisions de voiture et se préparaient à mettre le couvert à l'endroit que l'on avait choisi pour le goûter, les gracieux couples se mirent à dévaler à la file la pente un peu raide qui mène à la rivière.

A part un plateau de quelques arpents qui était ensemencé, les bords de la rivière avaient encore en cet endroit un aspect demi sauvage, il y a trente ans. De grands sapins, des pins noirs hardis, dressaient leur cône dentelé au-dessus de chaque rive, tandis qu'à leur pied des massifs de broussailles défendaient en grande partie l'approche de la rivière à laquelle on ne parvenait que par une trouée d'une trentaine de pas, que la hache d'un colon avait pratiquée dans la futaie.

Mères venues pour exercer une prudente surveillance, jeunes filles et garçons, tous un peu fatigués par le trajet, la poussière et l'ardeur du midi, s'assirent, d'abord silencieux et s'épongeant le front, sous un bouleau qui tout près du bord

de la rivière, se dressait coquettement drapé dans son justaucorps de satin blanc, et de ses longs bras frémissants couvrait de son ombrage protectrice cette charmante jeunesse.



Animé par une légère brise, l'arbre faisait bruire au-dessus des couples rapprochés ses feuilles légères, qui murmuraient amoureusement au moindre souffle comme sous

l'étreinte d'une caresse, tandis que les sapins et surtout les grands pins d'à côté mariaient leur musique berceuse au gai murmure de l'eau qui gazouillait sur les cailloux, et qu'un pinson des bois jetait au loin ses deux notes uniques dont la dernière, quatre fois répétée, forme avec la première une quarte liée d'une mélancolie pénétrante. (1)

—Voilà un oiseau, dit Lucien à Mlle de Richemond, qui a la voix triste comme celle d'un écolier au collège.

—Vous n'aimez pas ça, le collègue? demanda Caroline, dont les lèvres dessinèrent un malicieux sourire.

—C'est-à-dire que je l'exècre! Mais, Dieu merci, je n'en ai plus que pour deux ans. J'ai la promesse de mon père d'en sortir après ma rhétorique.

—Dans deux ans... Et que ferez-vous après?

—J'étudierai la médecine, ou le droit.

(1) Cet oiseau, vulgairement désigné en Canada sous le nom de *siffleur*, est le pinson à gorge blanche (*white throated sparrow*). Voir l'*Histoire Naturelle des oiseaux du Canada*, par J.-M. LeMoine. J. M.

—Oh soyez plutôt avocat ! Savez-vous que je n'aimerais pas avoir un mari médecin, moi !

—Et pourquoi cela ?

—Parceque. . . , fit Mlle de Richemond avec une petite moue, en mordillant son gant.

Lucien prit pour un aveu cette remarque de Caroline qui pouvait bien n'être qu'une réflexion en l'air.

—Elle m'aime ! pensa-t-il : je serai avocat. — Oh ! je vais bien m'ennuyer après les vacances, reprit-il en osant à peine croiser son regard avec celui de Caroline.

—Et pourquoi ? demanda-t-elle d'un air curieux.

—Parceque. . . répondit tout simplement Lucien, qui rougit encore plus que ne l'avait fait auparavant la jeune fille.

Pendant les serviteurs avaient étendu les blanches nappes sur l'herbe fine, à l'abri des rayons du soleil et rangeaient les mets variés. Quand la collation fut prête, les jeunes gens se firent les cavaliers servants des dames dont les dents de nacre se prirent à denteler l'enveloppe croustillante des pâtés de viande froide, ou la croûte dorée des gâteaux dont les femmes sont si friandes.

Empressé auprès de Caroline, Lucien ne voyait qu'elle et la regardait grignotter avec admiration. Le moindre de ses mouvements, le geste que faisait sa main délicate en allant chercher quelque parcelle de pâtisserie dans un repli de sa robe, son petit doigt qui se relevait sur le verre qu'elle portait à ses lèvres, tout chez elle était pour le jeune homme motif à ravissement. Jamais auparavant il n'avait remarqué autant de grâce poétique dans les actes les plus ordinaires de la vie. Il n'y a pas à se le dissimuler, le pauvre garçon était sérieusement atteint du mal d'amour qui affecte la vue d'une façon toute particulière.

Après les dames, ces messieurs eurent leur tour, et les jeunes filles insistèrent pour les servir ; ce à quoi ils se prêtèrent avec enchantement, après avoir néanmoins mollement protesté par politesse. Lucien insista pour se servir de l'assiette et du verre de Caroline, et, quoi qu'elle fit pour l'en empêcher,

il eût l'audacieux bonheur de mettre ses lèvres sur quelques bribes de pâtisserie que Mlle de Richemond avait effleurées de sa bouche.

—Ce n'est pas bien, ce que vous faites là! lui dit-elle, avec un accent de reproche.

—Pourquoi donc ?

—Cela n'est pas convenable.. Auriez-vous, par hasard, la prétention de connaître mes pensées, comme on dit ?

—Oh ! si je pouvais ! repartit Lucien, qui lui lança un regard brûlant.

—Vous n'en seriez guère plus avancé !

Ceci fut dit si froidement, que les larmes en vinrent aux yeux du jeune homme. Mlle de Richemond s'en aperçut et s'efforça d'atténuer ce que sa répartie pouvait avoir de cruel, en s'asseyant auprès de Lucien qui déclarait ne plus avoir faim. Voyant qu'il restait triste, en dépit des efforts qu'elle faisait pour l'égayer :

—Voulez-vous que nous marchions un peu, comme les autres ? demanda-t-elle en désignant des groupes épars qui erraient lentement sur les bords de la rivière.

—Volontiers, fit Lucien avec un reste de bouderie qui se dissipa cependant presque aussitôt, lorsqu'il lui fallut tendre la main à sa compagne, et qu'il crut sentir une tendre pression de sa main sur la sienne.

L'après-midi s'écoula à se promener sous les arbres, à faire de ces jeux de société qui, pour amuser les gens, exigent qu'ils soient amoureux ou qu'ils aient forte inclination à le devenir. Il est vrai qu'il y a là dedans une foule de prétextes à de furtifs serremments de doigts, à de petites libertés voilées, qui sont la menue monnaie des amours naïves et qui, ma foi, comme émotions délicatement savoureuses, valent souvent mieux que les autres.

Sur le soir, comme les domestiques attelaient les chevaux la société regagna le moulin près duquel étaient restées les voitures. Dans une partie vaste du moulin, se trouvait un traîneau. Julia et Caroline étant entrées par curiosité, avi

sèrent le véhicule et s'y assirent en sejoquant. Aussitôt Lucien et Paul s'attelèrent aux timons et se mirent à traîner les deux jeunes filles qui faisaient retentir de leurs frais éclats de rire le moulin dont on venait d'arrêter le mécanisme.

Cet enfantillage eut un grand succès, et toutes les jeunes filles voulurent se faire aussi promener par leurs galants respectifs. D'instinct, les femmes aiment à asservir leurs adorateurs, et ceux-ci tendent tout d'abord le cou au joug avec autant d'empressement qu'ils mettront souvent plus tard de persistance à s'en débarrasser.

Leurs frais chapeaux de paille enguirlandés de feuillage, la ceinture ornée d'un gentil bouquet de fleurs des prés cueillies par leurs amoureux, les fillettes s'élançèrent avec la légèreté de jeunes chattes dans les charrettes qui devaient les ramener. Les jeunes gens, une fleurette passée dans la boutonnière par une main adorée, se placèrent chacun à côté de son idole, et toute cette heureuse adolescence reprit gaiement le chemin du village.

Le soleil disparaissait derrière les arbres dont le faite semblait saupoudré d'or fin. Comme on s'éloignait, tout là bas, en arrière, le pinson des bois lançait en signe d'adieu, sous le feuillage immobile, ses deux notes plaintives au soleil couchant.

Le lendemain, vers les onze heures du matin, Lucien et Paul, escortant mesdemoiselles de Richmond, Beauvais et Morel, traversaient la grande place de l'église en face de laquelle ils s'arrêtèrent. Les jeunes gens se détachèrent du groupe et se dirigèrent vers le presbytère pour aller demander la clef de la porte du clocher où ils avaient décidé de grimper en compagnie de ces demoiselles.

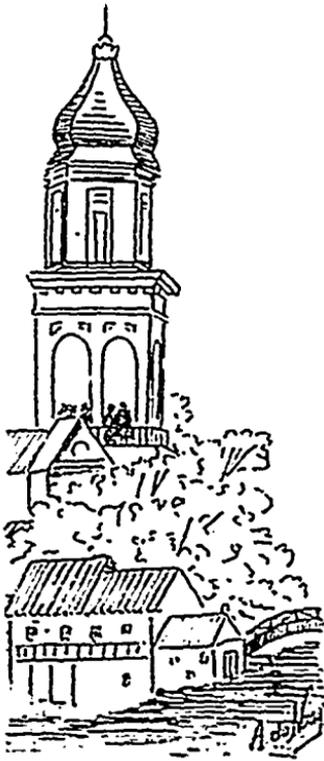
Avec la mode d'alors qui voulait que le pantalon, étroit comme un fourreau de parapluie, collât sur la jambe, le chapeau gaillardement penché sur l'oreille, Lucien et Paul avaient l'air de deux jeunes coqs campés sur leurs ergots et qui commencent à reluquer les poulettes.

Les jeunes filles s'agenouillèrent dans l'église, ainsi que les

deux jeunes gens qui demandèrent fervemment à Dieu de vouloir bien leur réserver pour compagnes de leur vie les jolies dévotes agenouillées à côté d'eux.

Quelques minutes plus tard, ils gravissaient tous ensemble les deux longs escaliers qui conduisent au comble de l'église. Lucien introduisit la clef dans la serrure d'une petite porte qui donne accès sous le toit, et tous se trouvèrent au milieu d'une forêt de poutres s'enchevêtrant avec mystère dans une demi-obscurité que traversait une traînée de jour pâle tombant d'un petit œil de bœuf ouvert discrètement dans le mur de façade.

Les jeunes filles hésitèrent tout d'abord et ne purent s'em-



pêcher de frissonner en mettant le pied sur l'échelle raide et grossière au moyen de laquelle il faut monter dans la pénombre pour arriver au clocher. Enfin, elles se décidèrent à s'y aventurer après avoir toutefois enjoint à ces messieurs de passer les premiers, afin qu'elles ne montrassent pas plus qu'il ne fallait de leurs jambes entre les échelons.

Lucien parvint le premier à la trappe qu'il faut soulever avec les mains et la tête pour pénétrer dans le clocher, et que l'on tient fermée pour empêcher la pluie de pénétrer à l'intérieur. Il la leva, la poussa de côté et se hissa dans la tour. Quand Paul eut aussi émergé, apparut la figure pâlie de Mlle de Richemond.

Lucien tendit ses deux mains à la jeune fille et l'attira près de lui. Milles Beauvais et Morel rejoignirent leur compagne l'instant d'après, et tous, marchant avec précaution sur la dalle

de plomb inclinée s'approchèrent d'une des quatre ouvertures qui regardaient les points cardinaux, et s'appuyèrent sur la balustrade.

Tour à tour pittoresque et grandiose est l'aspect que les yeux embrassent de ce point élevé. A cent pieds en bas, autour de l'église, comme des poussins auprès de leur mère, les maisons du bourg se groupent avec leur construction variée, leurs murs de diverses couleurs, brun foncé, gris clair et blanc de chaux, ainsi que leurs toits noirs, rouges ou grisâtres.

De ci et de là, des peupliers de Lombardie se dressent hardiment, pareils à des clochetons gothiques sculptés à jour.

A l'ouest, fuyant le bourg avec le chemin qui monte en pente douce dans la direction de la ville, une double ligne de maisons s'étend sur un parcours d'une demi-lieue, formant la haie et semblant monter la garde de chaque côté de la route, jusqu'à la Pointe à la Caille qui s'enlève vivement à l'horizon sur le fond brillant du fleuve, avec ses arêtes de sapins et d'épinettes d'un vert sombre.

Sur la gauche, se déploie une partie détachée de Saint-Omer et séparée du bourg par la rivière du Sud sur laquelle est jeté le pont qui sert de trait-d'union entre ces deux divisions du village. En arrière, une mer de champs qui verdoient jusqu'où la vue peut porter, entrecoupés, ça et là, par des îlots de rochers couverts d'une verdure plus foncée.

Au milieu des prés, comme un ruban de satin bleu moiré, serpente la rivière bordée d'une cordelette onduleuse de blanches maisonnettes. Au loin, le clocher de l'église de la paroisse voisine paraît piqué comme une épingle d'argent dans la soie bleue pâle du ciel, tandis que la chaîne sombre des Alleghany's ferme l'horizon.

Vers l'est, la troisième partie du village—séparée des deux autres par la rivière du Bras, qui brille au loin dans la flambée de soleil au milieu des champs, et déverse ses eaux couleur d'acier bruni dans la rivière du Sud, à côté du grand pont—se

déroule avec ses constructions un peu plus espacées et entrecoupées de vergers, de jardins et de prés.

Le cours réuni des deux rivières, sur les bords duquel des peupliers et des aulnes se regardent coquettement dans le clair miroir des eaux, borne cette partie du village, tandis que, tout au fond, en arrière de coteaux qui se haussent comme pour mieux contempler la riante vallée, la vue est arrêtée par le flanc à moitié inculte et sauvage des Alleghanys.

Enfin, quand on regarde le nord-est, on a, vers la droite, vue plongeante sur la quatrième partie du village avec ses maisons bourgeoises à demi perdues dans des massifs d'arbres et dégringolant jusqu'au bassin que la rivière du Sud et le fleuve ont creusé de concert dans la côte. Quatre ou cinq bateaux, oiseaux de mer au repos, dorment, leurs ailes repliées, dans ce petit port peu fréquenté à cause de son accès difficile. Sur la droite, une longue file de maisons blanches court et se perd au loin dans la ligne horizontale qui marie les tons éclatants du ciel avec les eaux grisâtres du fleuve.

En remontant, le regard parcourt la vaste portée du Saint-Laurent, large ici de cinq grandes lieues et coupé par un archipel d'îles tantôt verdoyantes, tantôt dressant hors des eaux profondes le dos rugueux de leurs rochers dénudés.

Grands vapeurs d'outre-mer, vaisseaux à voiles, de tout genre, chargés de tous les produits du monde, se croisent sans cesse sur cet immense canal de l'Amérique du Nord creusé par le doigt de l'architecte de l'univers.

Au dernier plan, digue inébranlable à cette artère du globe, les Laurentides se dressent dans leur imposante majesté, et, le front perdu dans les nuages, regardent, impassibles, l'énorme masse d'eau de nos mers intérieures rouler toujours vers l'océan, et voient sans sourciller les habitants des deux rives, une génération poussant l'autre, s'engouffrer avec les âges dans l'éternité.

Après avoir contemplé la grandeur du paysage qui les entourait, Lucien, Paul et leurs compagnes se mirent à

déchiffrer les mille et un noms que les visiteurs avaient gravés sur le fer blanc qui couvrait l'encadrement des ouvertures du clocher. Comme presque tous les noms de genre différent étaient réunis deux à deux, l'on comprend que c'étaient tout autant de couples amoureux qui avaient passé par là.

Grand nombre, hélas ! de ceux qui avaient ainsi laissé ce souvenir de leur ardente jeunesse inscrit dans le clocher, dorment aujourd'hui leur froid sommeil au pied de l'église, dans le cimetière du village. Deux noms inscrits, avec une épingle sur un peu d'étain, une vague réminiscence dans la mémoire de leurs proches, une tombe muette, souvent abandonnée, voilà tout ce qui restait de ces amants, pleins d'espérance et de vie, qui échangeaient, il y a cinquante ans, des serments d'amour éternel au-dessus de cette silencieuse cité des morts où ils ont disparu avec leurs illusions même avant eux tombés en poussière (1).

Trop jeune pour ruminer d'aussi lugubres pensées, Lucien imita ceux qui l'avaient précédé en traçant sur la balustrade le nom de Caroline de Richemond, avec le sien au-dessous, et les inserra dans un parallélogramme orné d'enjolivures. Caroline le laissa faire ; même, comme le vent soufflait avec force à cet endroit élevé, ce qui, joint à l'attention qu'il apportait à son travail, lui fatiguait la vue, Mlle de Richemond abrita de sa petite main les yeux de Lucien pour les lui garantir de l'air trop vif. Personne ne supposera un instant que notre amoureux se hâta d'en finir ; je le soupçonne, au contraire, d'avoir un peu prolongé le travail de l'inscription ; et je vais jusqu'à croire qu'il eut consenti volontiers à couvrir de son écriture toutes les parois du clocher, s'il eut pu continuer de sentir sur son front le doux contact de cette si mignonne main.

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le vieux clocher lui-même a mordu la poussière et avec lui ont à jamais disparu les noms de ces amoureux d'antan.

Paul entrelaçait en même temps ses initiales avec celles de la riche Julia Beauvais. Ces quatre nouveaux noms inscrits à côté de ceux qu'une semblable pensée avait ainsi réunis sur ce registre ouvert en plein ciel, sous l'œil impassible du temps, on jeta un dernier regard sur le village, sur la campagne environnante et l'on éprouva le besoin de descendre reprendre pied avec les passants qui glissaient, amoindris, sur la place, opération qui, pour les jeunes filles, ne laissait pas que d'offrir plus de difficultés que l'ascension.

Il s'agissait, en s'enfonçant dans la trappe, de poser le pied sur le premier échelon, évolution assez difficile à opérer. Naturellement, Lucien et Paul furent immédiatement priés de laisser d'abord descendre ces demoiselles, lorsqu'ils s'offrirent à passer les premiers pour les recevoir sur le haut de l'échelle ; et je crois, vraiment, que c'était précaution fort sage, les larges crinolines qu'elles portaient alors ne permettant guère aux dames d'assumer une position aussi élevée aux yeux de leurs admirateurs.

Après bien des hésitations et maints cris de frayeur, avec l'aide des deux jeunes gens, qui, prévenances pour eux fort agréables, les retenaient d'en haut par les bras et les mains—doux larcins d'amour—les jeunes filles purent prendre pied sur l'échelle et descendre sans encombre.

Cette matinée fut la dernière que Paul Morel passa avec Julia Beauvais qui, durant l'après-midi, prit le train de la Rivière-du-Loup, paroisse qui était alors le terminus du chemin de fer du Grand Tronc.

Caroline de Richemond ne devait partir que le lendemain pour retourner à la ville.

Tout gonflé de sanglots était le cœur de Paul, comme il voyait fuir le train qui lui ravissait l'être si tendrement aimé. Aussi, deux heures plus tard, comme sa sœur Juliette, Lucien et Mlle de Richemond causaient ensemble sur la terrasse de l'habitation de M. Morel, Paul, qui se tenait un peu à l'écart, fut surpris à pleurer par Caroline.

—Regardez donc monsieur Paul qui pleure, dit-elle à Lucien, avec ce singulier sourire qui lui était particulier quand elle se raillait de quelqu'un.

Lucien ne répondit pas et songea que ce serait à son tour d'être seul et malheureux le lendemain. En attendant, il laissait ses regards se rouler et prendre des bains de félicité dans les yeux bleus de sa nouvelle amie.

Il vint d'autant plus vite ce lendemain, qu'il était plus redouté et que les heures qui le précédaient s'écoulaient comme un beau songe.

Lucien escorta Mlle de Richmond jusqu'à la gare, lui serra tendrement le bout des doigts, lui jeta, de ses grands yeux noirs, un dernier regard d'une ardeur à incendier le village, suivit de l'œil le train jusqu'à ce qu'il eut disparu dans l'ondulation des coteaux jaunissants, et s'en revint lentement avec Paul, tous deux ayant le cœur gros de larmes à grand-peine contenues.

Ni l'un ni l'autre n'avait osé faire ouvertement la déclaration de sa flamme à celle qui en était l'objet. Mais leurs attentions constantes, leurs attentives prévenances, une foule d'allusions assez peu dissimulées, les avaient dû trahir.

Quant à ces demoiselles, elles avaient déjà, avec leurs dix-huit ans, trop de connaissance de la vie pour se compromettre un tantet, avec d'aussi jeunes gens. Et, lorsque les deux cousins voulurent s'énumérer les aveux qu'elles avaient pu leur faire d'une affection partagée, ils se trouvèrent en possession d'un bien mince bagage de preuves de l'amour de celles qui, de prime abord, leur avaient mis le cœur en émoi.

Maintenant, Caroline et Julia, personnes d'âge à être recherchées en mariage, eurent-elles un instant de caprice pour les deux jeunes gens, ou ne voulurent-elles plutôt que s'amuser en passant de leurs attentions, c'est ce que ni l'un ni l'autre ne put jamais établir.

Jusqu'à la fin des vacances, Lucien et Paul, avec leur

imagination exaltée n'en rêvent pas moins de leur amour. A l'heure fraîche du matin, ils montaient à cheval et se dirigeaient invariablement du côté de la rivière des Perdrix. L'air était vivifiant, le ciel, radieux, et le soleil n'avait pas encore ramassé les perles de rosée, ces joyaux de la nuit, oubliés par elle sur sa couche de gazon. Les oiseaux, secouant leurs ailes humides, chantaient à plein gosier en faisant leurs ablutions matinales dans les feuillages mouillés. A travers champs, les troupeaux regagnaient leurs pâturages, escortés de jeunes gars qui égrenaient quelque joyeuse chanson dans la brise du matin, tandis que, pressant l'allure de leurs chevaux, les deux amis les lançaient à fond de train sur la route déserte, en aspirant à plein poumon cet air sain qui précède la chaleur du jour.

O la bonne chose que d'avoir dix-huit ans avec un jeune amour qui chante éperdûment dans votre âme, et d'être emporté dans une course rapide par un cheval ardent dont vous sentez haleter les flancs contre vos muscles solides. Cette double vie que vous communique le fier animal qui vous enlève avec lui vous donne le vertige de la vélocité.

— Plus vite ! plus vite encore ! vous dites-vous, sans jamais atteindre la rapidité que vous désirez.

Hé ! n'en est-il pas ainsi de toutes nos aspirations ? A l'heure de jeunesse, nos dix-huit ans nous pèsent aux pieds comme des souliers de plomb ; nous voudrions les jeter sur le chemin pour arriver plus vite à la vingt-cinquième année ; nous allons avec ardeur, arrachant à pleines mains les fruits qui pendent au bord de la route.

Arrivés à cette première étape ardemment désirée, notre main rencontre la pomme provocatrice de l'arbre de l'ambition. A peine en avons-nous goûté que, saisis d'une aspiration nouvelle, nous souhaitons vieillir encore et poursuivons notre course avec une impatience toujours croissante. Tant qu'un jour, fatigués de courir sans avoir atteint l'objet toujours fuyant de nos suprêmes convoitises, nous voulons nous

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE
The Manufacturers'

Capital autorisé - - - \$2,000,000.00
Surplus au-dessus de - - - 671,000.00

Président :

G. GOODERHAM, président de la Banque de Toronto

Gérant pour la Province de Québec :

J.-F. JUNKIN - - - - - Montréal

Bureau de Direction pour la Province de Québec :

Président : ROBERT ARCHER - - - - - Montréal

Directeurs :

HON. J.-A. OUMET, M. P., Ministre des Travaux Publics.

R.-R. McLELLAN, M. P., pour Glengarry

A.-G. McBEAN, Marchand de Grains - - - Montréal

J.-D. ROLLAND, Fabricant de Papier - - - "

A.-F. GAULT, Marchand en Gros - - - "

D.-D. MANN, Entrepreneur - - - - - "

WM. STRACHAN, Industriel - - - - - "

Les Polices émises par cette Compagnie sont non confiscales et sans condition et la seule clause obligatoire est le paiement des primes.

C'est une Compagnie Canadienne et c'est la compagnie d'assurance qui possède le plus fort capital du continent ;

Cette Compagnie fera des avances comme prêts sur la garantie de ses polices ;

L'immense somme d'affaire qui est déjà en voie prouve qu'elle a la confiance du public ;

Le nombre considérable de ses riches actionnaires garantit amplement le règlement de toutes les obligations de la Compagnie ;

Dans chaque cas, les primes sont réduites aussi bas que le permet une sûreté absolue ;

Les taux sont les meilleurs et vous épargnez de l'argent en vous assurant dans cette Compagnie ;

Quatre-vingt-dix pour cent de toute accumulation de profits échoit aux assurés.

On peut obtenir tous autres renseignements du Gérant du Département Français.

H. C. BELLEW,

Gérant du Département Français.

Chambre 4a, No 162, rue St-Jacques,

On demande de bons agents.

MONTREAL.

Le Traité Français

BON VINS A BON MARCHÉ

La Compagnie des Vins Clarets de Bordeaux

Établie à Montréal en vue du traité français, offre comme encouragement, durant ce mois seulement, aux Connaisseurs Canadiens des bons vins purs, à \$3.00 et \$4.50 la caisse de 12 grandes bouteilles d'une pinte, aussi bons que n'importe quels vins de \$6.00 et \$8.00, vendus si longtemps partout sous son étiquette. On les trouve dans tous les hôtels et clubs de première classe, et ils sont recommandés par les meilleurs médecins comme étant parfaitement purs et tout à fait convenables pour l'usage des invalides. Ils comprennent des Clarets, Sauternes, Vins de Porte et Sherris.



A MARIANI

Il est parfait, en vérité,
Ce vin qui vous rend la santé
Et qui dissipe l'humeur noire,
Il est de telle qualité
Que, du moment qu'on l'a goûté,
On voudrait tous les jours se croire
Langouissant et débilité,
Pour avoir prétexte à le boire.

VICTORIEN SARDOU.

VIN MARIANI

A LA

Coca du Pérou

Le plus efficace et le plus agréable
des toniques et des stimulants,
ne constipant jamais.

Préparé avec des feuilles fraîches de Coca de provenance directe et de premier choix, le **VIN MARIANI** est prescrit avec succès depuis 20 ans dans toutes les maladies de voies respiratoires et digestives. Son action analgésique sur les muqueuses et ses propriétés stimulantes et toniques en font le médicament par excellence pour combattre l'Anémie, la Chlorose, la Dyspepsie, la Gastralgie, les Laryngites, les Granulatioons de la gorge, etc.

D'un goût très agréable, il convient parfaitement aux convalescents et aux personnes les plus délicates.

Vendu chez les Pharmaciens, Epiciers et Marchands de Vins.

Nous adressons un album contenant 33 photographies des personnes célèbres qui ont témoigné de l'excellence du **VIN MARIANI**.

LAWRENCE A. WILSON
& Cie.

MONTREAL

Seuls Agents au Canada pour

MARIAN & CIE, de Paris,

et le CHAMPAGNE "GOLD LACK SEC."

arrêter un peu, pour savourer au moins à loisir les quelques fruits qui nous restent de ceux cueillis en courant.

Mais une force irrésistible d'impulsion nous emporte, nous traîne et finit par nous jeter pantelants sur le bord de la route, d'où nous entrevoyons, à travers les brumes de la mort, tournoyer au loin sur le chemin parcouru, et confondues dans un même tourbillon, les aspirations presque toutes déçues d'une trop courte vie.

Si nos amoureux ne roulaient pas encore des pensées aussi sombres, ils n'en étaient pas moins mélancoliques en arrivant auprès du moulin où ils étaient venus avec ces deux jeunes filles qui, un mois auparavant, n'étaient rien pour eux, et dont le seul souvenir faisait maintenant circuler plus chaud le sang de leurs artères.

A cette heure, le moulin ne bourdonnait pas encore, et, aux approches, l'on n'y entendait que le murmure de l'eau qui, s'échappant de la vanne, bondissait et retombait avec un chant sonore sur les cailloux qui s'arrondissaient au pied de l'écluse.

Lucien et Paul arrêtaient leurs chevaux, leur laissaient pendre la bride sur le cou pour qu'ils pussent cueillir quelques bouchées d'herbe fraîche, et songeaient aux derniers jours envolés.

C'était bien là qu'ils s'étaient tous rendus ; là, au bord de la rivière, sous ce bouleau dont l'écorce argentée se détachait du fond vert émeraude de la pelouse, qu'ils avaient erré, causé deux à deux. C'était bien la même herbe que les petits pieds de leurs déesses avaient foulé, les mêmes parfums forestiers d'essence surtout résineuse qu'ils avaient tous ensemble respirés. N'était-ce pas aussi le pinson solitaire qu'ils avaient entendu le jour de la fête champêtre et qui, ce matin-là, sifflait encore dans la profondeur du bois ses deux notes mélancoliques ? . . .

Quand ils s'étaient bien rassasiés de ces douces souvenirs, ils tournaient bride et s'en revenaient, se détaillant l'un à

l'autre les charmes, selon eux plus qu'ordinaires, qui ornaient Caroline et Julia.

O charme de nos amours printanières, qu'est-ce qui peut donc vous remplacer ! Qui d'entre nous, arrivé à l'âge mûr, ne se prend à dire, en soupirant, avec le doux Brizeux ?—

“ Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans ! Dans ma seizième année
A peine entrai-je alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants.
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de seize ans reflleuriront toujours.”

Pendant la grande chaleur du jour, alors que dans les rues du village soufflait une haleine de fournaise, les deux cousins se réfugiaient dans le salon de Mme Morel où la sœur de Paul, la blonde Juliette—aussi prise du doux mal d'aimer—laissait rêver ses doigts sur le clavier du piano.

Dans cette pièce, tenue fraîche par un jour discret, tandis que la jeune fille jouait ses airs favoris : “ Les contemplations,” par Ascher, les variations de Thalberg sur la “ Last Rose ” et le “ Home Sweet Home,” ou bien encore “ La Harpe Eolienne ” et la “ Danse des Fées ” de Jael,—ce genre de musique était alors à la mode—Lucien et Paul, à demi couchés chacun dans un fauteuil, le regard tendu vers le fleuve dont un coin, bleu pers, leur apparaissait à travers le feuillage verdoyant des arbres du jardin, se repaissaient de souvenirs et d'espérances.

Ni l'un ni l'autre n'avait conscience de son bonheur présent, et à chacun d'eux ses dix-huit ans pesait comme une armure de fer. Avec maints soupirs ils songeaient aux deux ou trois années de collège qu'il leur restait à faire, ainsi qu'aux quatre ans de cléricature qui les séparaient encore du temps où ils pourraient, sans prêter à rire, faire une cour sérieuse aux jeunes filles de leur choix. Enfin, comme à nous tous, quand

nous avons leur âge, la vie leur semblait trop lente et les vingt-cinq ans, qu'ils étaient encore loin d'avoir, les faisaient soupirer, tout comme leur frais souvenir nous fait pleurer, nous, qui ne les avons plus depuis trop longtemps, hélas !

C'est ainsi que pendant ces vacances, le cœur de Lucien s'épanouit de plus en plus aux feux d'une nouvelle et plus sérieuse passion que ne l'avait été la révélation de l'amour que sa cousine Alphonsine lui avait inspirée.

Avec les longues rêveries inhérentes aux jeunes imaginations éveillées par cette charmante époque de transition que l'on nomme adolescence, le talent poétique de Lucien ne pouvait manquer de se développer. La Muse taquine le poursuivant de ses obsessions, il se prit à rimer avec tant d'ardeur que l'année qui suivit, et pendant laquelle il fit sa seconde, vit paraître quelques-unes de ses productions dans le petit journal qui se publiait au collège de S. ., ce qui lui valut dès lors le titre prématuré de poète que ses condisciples se plurent à lui décerner.

Il nous faut glisser rapidement sur cette année de l'existence de Lucien, laquelle, à part ces petits succès d'amour-propre, s'écoula avec sa monotonie collégiale ordinaire.

Pendant les vacances qui suivirent, un grand malheur le frappa. Sa mère mourut. D'une santé depuis longtemps chancelante, Mme Rambaud s'éteignit doucement, entourée de ceux qu'elle aimait, amèrement pleurée des siens et regrettée de tous les pauvres du village qui avaient connu son grand cœur.

C'était le premier lambeau arraché aux facultés affectives de Lucien, la première partie de lui-même qu'il sentait s'en aller, le premier et douloureux avertissement qu'il recevait sur l'éphémère durée de sa nature mortelle.

Si le coup fut violent pour Lucien, il ne fut pas moins sensible à M. Rambaud, et tous deux, cherchant l'un dans l'autre une consolation à leur douleur, sentirent le besoin de resserrer davantage les liens qui les unissaient. C'est alors que le père devint un ami, un camarade pour le fils qui, de

son côté, se livra avec plus d'abandon à celui que, jusqu'alors, il avait encore plus respecté qu'aimé.

Rien de plus charmant, de plus délicat que ce libre échange de confidences et d'amitié absolues entre un père et son fils qui est à la veille d'atteindre l'âge d'homme. Celui-ci sent instinctivement qu'il ne saurait avoir de meilleur initiateur aux mystères de la vie que cet homme qui lui a donné l'être, et dont il comprend qu'il commence à faire la joie et l'orgueil.

D'un autre côté, quel charme pour le père, qui se voit revivre dans un autre lui-même, d'éclairer cette jeune et curieuse intelligence sur des questions que son âge peu avancé ne permettait pas avant ce temps de lui expliquer, et de les lui développer maintenant en toute franchise, pour le mieux mettre en garde contre les emportements de la jeunesse !

Profondément attristé par la perte de sa mère et plus qu'ennuyé de la vie de collège, Lucien aurait bien voulu n'y pas retourner. Mais M. Rambaud lui fit comprendre l'importance de faire son année de rhétorique, afin de compléter ses humanités, après lesquelles il le laisserait libre de sortir dans le monde et de se livrer à l'étude de la profession qui lui sourirait davantage.

Lucien consentit donc à s'emprisonner encore un an pendant lequel il travailla plus consciencieusement qu'il n'avait jamais fait, pour passer son baccalauréat avec honneur.

Ce n'est pourtant pas qu'il ne fit en cachette un doigt de cour à la Muse et que la blonde Caroline—qu'il n'avait pas revue depuis bientôt deux ans, mais au souvenir de laquelle il était toujours fidèle—ne fût pas la cause inconsciente d'une multitude d'alexandrins et de nombreux vers d'une plus modeste allure.

Enfin, les dix mois de sa dernière année scolaire prirent fin comme les autres, Lucien fut bachelier et remporta le premier prix de composition française. Ah ! mais, ce fut bien le seul, et son dernier thème grec, où le professeur avait relevé cinq solécismes, prouvait que, s'il avait autant négligé la belle langue de Démosthène, Lucien avait dû apporter plus

d'application et de goût aux matières de ses dernières classes, pour réussir à doubler le cap des tempêtes du baccalauréat.

Après la distribution des prix, il revit M. Rambaud qui, tout heureux des succès de son fils, l'attendait au parloir.

— Père, lui dit Lucien, c'est entendu, n'est ce pas, que j'emporte tous mes effets et que je ne reviens plus ici ?

— Tu en avais ma parole, lui répondit M. Rambaud, en lui tendant la main.

— Bon ! attends-moi ! fit Lucien avec un cri de joie.

Il partit comme un trait, grimpa en quatre bonds l'escalier du dortoir, déroula en deux mouvements sa ceinture de laine verte, arracha, plutôt qu'il n'enleva, de ses épaules le *capot* aux nervures blanches abhorrées, jeta le tout avec sa casquette dans sa valise, après en avoir sorti toutefois un veston et un chapeau qui y reposaient depuis l'année précédente.

Et puis, il revêtit ce costume qui sentait plus son monde, ferma sa malle qu'il descendit au parloir, avec l'aide d'un camarade, dit adieu en passant aux condisciples et aux professeurs qu'il rencontra, signifia à certain pion le plaisir extrême qu'il allait ressentir de ne plus se trouver en contact avec lui, et rejoignit son père qui l'attendait pour prendre le train de Saint Omer.

Le lendemain matin. Lucien jetait brusquement, avec des exclamations de joie, dans une armoire où étaient enfermés ses livres de classe, l'un après l'autre avec la même satisfaction : le *Gradus ad Parnassum*, les lourds dictionnaires latins et grecs, tous les bouquins en un mot qui l'avaient tant ennuyé ; et, refermant à clef la porte du placard sur tous ces doctes ouvrages dont il jurait de ne plus jamais troubler le repos, il s'élança hors de la maison paternelle.

Il faisait une superbe matinée de juillet, toute de soleil et d'azur.

Devant la porte piaffait *Coquette*, sa jument favorite qu'un serviteur tenait par la bride. Lucien donna quelques caresses à la fine bête qui hennit de plaisir en reconnaissant son jeune maître ; puis, il sauta en selle, et, le cœur gai, aspirant à pleins

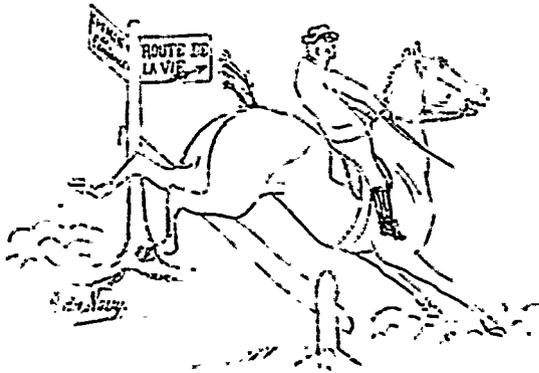
poumons l'air pur des champs et de la liberté, il lança sa monture à fond de train dans la campagne qui resplendissait des feux du soleil matinal.

Ainsi, dans le monde, qu'il entrevoyait à travers le mirage, tout rayonnant des plus séduisantes promesses, Lucien entraît à bride abattue.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

JOSEPH MARMETTE.

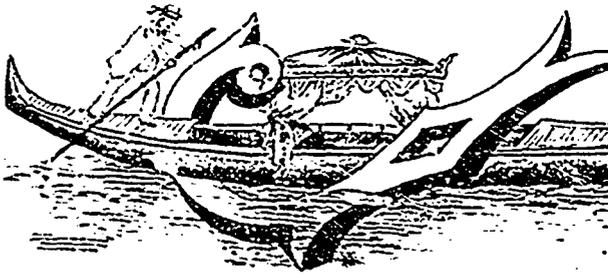
(à suivre)



VENISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

EN 1881.—(Suite.)

III



'HÉSITE maintenant. Dois-je écrire sur Venise une de ces relations, une de ces études bien élaborées dans le silence du cabinet? On en a dit bien long

sur la cité des Doges.

Dois-je laisser libre cours à mes notes de voyageur? Je représente ici mon pays. Mon rapport va être fait dès mon retour; il sera alors soumis à mes pairs de l'Assemblée Législative. Voilà pour l'officiel; mais pour ce qui est du ressort de l'intimité, pour ce qui peut me permettre de prouver toute ma reconnaissance à ceux qui m'ont donné là-bas une hospitalité si large, si affectueuse, ne vaut-il pas mieux raconter à mes compatriotes tout simplement ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé? Mon journal de route est là. Il a été mon confident; profitons donc de ce que j'y ai consigné au jour le jour. Cela vaut mieux, n'est-ce pas? que toutes les phrases et les déclamations que l'on peut se permettre d'écrire et de faire sur la reine de l'Adriatique.

—Allons—dites oui.

—Oui: n'est-ce pas?

—Eh! bien, va pour le journal de route.

*Etherias, lascive icupis volitare per auras;
I, fuge, sed poteris tutius esse domi—(Martial)*

—Tu as envie de t'envoler. Va-t-en, mais tu pourrais rester tranquille à la maison.

16 septembre.—Ce matin, je m'éveille au milieu de toute la splendeur

véniitienne. Dehors le siroco souffle ; la foudre gronde. Un valet m'apporte une brioche et une demie tasse de café ; deux minutes après, Viola entre dans ma chambre ; il tient une lettre à la main. Elle est du Consul général de France au Canada. Cet excellent M. Lefèvre m'annonce ma nomination de chevalier de la Légion d'honneur. Enfin, voilà mes cinq campagnes au service de la France, mes blessures, mes travaux récompensés par la mère-patrie. J'ai pleuré de joie. Viola profite de mon émotion pour sortir discrètement et revient au bout de quelques minutes avec un petit ruban rouge qu'il place sur ma poitrine en m'embrassant. En ce moment, sans s'en douter, mon hôte, mon ami personnifiait la véritable Italie, celle que nous aimons et que seule nous comprenons, l'Italie de Solferino, de San Martino, de Magenta (1). Puis cet instant d'effusion passé, nous nous apercevons qu'il y a une grave erreur à réparer à propos du rôle que nous avons à jouer à l'Exposition. On a oublié de nommer Viola membre de la Junta. Or, c'est le pouvoir exécutif : de lui doivent venir tous les jugements, découler toutes les récompenses. Sa première assemblée a lieu aujourd'hui ; la Junta doit délibérer jusqu'à trois heures. Je lui conseille de se rendre à la réunion et d'y plaider lui-même sa cause. Pendant ce temps je visite en détail les Procuraties et je me rends à Saint-Marc pour y remercier mon Dieu, le Dieu de la France et de Jeanne d'Arc, de l'honneur qu'il m'a conféré, aujourd'hui. Je le prie aussi pour les vivants, pour les morts de ma famille, ainsi que pour ceux qui ont été de mes camarades de l'armée, cette autre grande famille.

Une foule indifférente encombre la basilique ; les uns ont des guides à la main ; d'autres causent, lorgnent les mosaïques, discutent les tableaux de maîtres. Dans un coin il y a un artiste qui peint. Des maçons sont occupés à réparer bruyamment le tombeau de Manin, le patriote vénitien. Au milieu de tout cela, chanoines, évêques, patriarche psalmodient les vêpres. Ici, le plein chant est prononcé à la romaine et se mange à pleine bouche. En résumé, on ne trouve pas dans ces basiliques et ces cathédrales d'Italie le recueillement qui fait le charme de la moindre de nos petites églises paroissiales du Nord.

(1) Quelques jours après, arriva le *Gaulois*, de Paris, du 25 septembre 1881, avec la note suivante.

« M. Faucher de Saint-Maurice, de Québec, a été nommé récemment chevalier de la Légion d'honneur.

« En le félicitant de cette distinction nous rappellerons les remarquables services pour lesquels il l'a méritée. Très jeune encore, M. de Saint-Maurice s'était engagé dans l'armée française au Mexique et par sa valeur, par de brillants faits d'armes, avait conquis, à l'âge de vingt ans, le grade de capitaine. De retour au Canada, il raconta sa campagne dans deux volumes des plus remarquables. Tous les ouvrages qu'il a publiés depuis respirent la plus vive et la plus touchante sympathie pour la France. Son dernier volume, intitulé : *De Québec à Québec*, et qui est le récit d'une croisière dans le golfe Saint-Laurent, a été adopté, par le ministre de la marine de France, pour les bibliothèques du ressort de son département. » — *Néc. de l'éminent.*

La basilique de Saint-Marc a été relevée à la suite de l'incendie de 976. Au dessus de la mosaïque de la chapelle de Saint-Clément, se lit l'inscription suivante :

Marcum furantur : kanzir hū vociferantur.

Un savant, M. Fromm, me communique a ce propos de curieux détails ; —Ce latin barbare, me disait-il, rappelle le fait que deux marins vénitiens, Marco Buono, du port de Malamocco, et Benoît Rustico, de Torcello, pénétraient à Alexandrie d'Égypte, tombée dans les mains des Sarrasins, et obtinrent des prêtres Staurace et Théodore la permission d'enlever le corps de saint-Marc d'une église dévastée et profanée, où il attirait la vénération. Pour le soustraire à la visite de la gabelle musulmane, au sortir du port, ils le mirent dans un panier, enveloppé d'herbes et recouvert de tranches de porc—mot qui en arabe se dit *Kanzir*—viande en horreur aux mahométans. Après leur heureuse arrivée à Venise, le corps du saint fut déposé à l'église de Saint-Théodore, premier patron de Venise. Le monument, ayant été trouvé peu digne du saint, fut démoli puis magnifiquement reconstruit, mais à la suite d'une émeute, dirigée en 976, contre le doge Pierre Candiano IV, le feu fut mis au palais ducal et gagna la voisine église de Saint-Marc, église palatine des doges.

Comme l'endroit exact de la sépulture de Saint Marc n'était connu que des Doges et comme Pierre Candiano avait été tué dans l'émeute, le Sénat et le peuple ignoraient où se trouvait le corps du saint. Les Doges Orsoelo, Contarini et Selvo relevèrent l'église de ses ruines. La construction dura 118 ans et l'édifice allait être solennellement consacré, lorsque l'autorité ecclésiastique prescrivit pour les 23, 24 et 25 juin, un jeûne solennel, durant lequel le Sénat et le peuple vénitien devaient adresser à Dieu de ferventes prières en vue de faire découvrir les reste de Saint-Marc.

On fit les prières et processions prescrites, et le 25 juin, au moment du passage de la procession à Saint-Marc, un bras apparut près d'une colonne encore debout de l'ancienne église brûlée. On cri: au miracle, on fouille le sol, le corps est retrouvé. Le fait est rappelé par la mosaïque et l'inscription auxquelles je fais allusion plus haut

Le corps retrouvé fut placé dans une crypte sous le maître autel, dans un cercueil de marbre blanc, c'est là qu'on le découvrit d'ailleurs en 1811. La consécration de l'église eut lieu le 8 octobre 1094.

Venise, en célébrant ces deux anniversaires, rend un solennel hommage à son glorieux passé. Lorsque les Vénitiens voulurent élever à saint-Marc un grand monument religieux, ils choisirent à Byzance artistes et modèles ; l'église Sainte-Sophie de Constantinople leur servit de plan.

La magnificence orientale, secondée par la richesse vénitienne, éleva alors un temple d'une splendeur inouïe. Les marbres, les pierres précieuses, les sculptures, les bronzes, les mosaïques y furent prodigués. Plus de 500 colonnes de vert antique, de porphyre, de serpentine, enlevées

à la Grèce et à Constantinople, les colonnes transparentes et les chapiteaux des colonnes extérieures provenant du temple de Salomon à Jérusalem, les quatre chevaux de bronze de l'arc de Trajan à Rome, ont fait de la basilique de Saint-Marc un monument unique,—encore aujourd'hui l'objet de l'admiration du monde entier."

C'est à la porte de Saint-Marc que Frédéric Barberousse est venu s'humilier devant le pape Alexandre III. J'ai parlé de la tombe de Manin ; ce grand patriote est trop peu connu au Canada. C'était l'ami de Cobden et du vicomte de Cormenin. Quand Domeneghetti, jeune étudiant enthousiaste, se mit à crier en pleine place de Venise :

—Vive Pie IX !

il fut enrôlé de force dans un régiment autrichien. Crier—Vive Pie IX était alors un forfait, car le pontife représentait en Italie les idées libérales. Manin prit en main sa cause et la défendit avec le plus grand succès.

Ce fait tout à l'honneur de cet homme illustre est raconté par Charles Yriarte.

D'ailleurs, en ces temps-là, l'Autriche parlait aux Vénitiens comme l'Allemagne parle à l'Alsace-Lorraine.

L'Allemagne dit aujourd'hui :

—Strasbourg et Metz m'appartiennent ; elles m'appartiendront toujours.

L'Autriche disait alors :

—Venise et Milan m'appartiennent ; elles m'appartiendront toujours.

Elles ne lui appartenaient pas ; on ne possède pas les populations dont on ne possède pas les âmes. L'Autriche avait beau garnir les ports de ses troupes, braquer ses canons, peupler les prisons de patriotes, un sourd travail se faisait, le travail qui se fait dans l'organisme humain pour l'élimination d'un corps étranger.

De Saint-Marc je grimpe au Campanile. C'est de là où l'on peut avoir la plus belle vue de Venise. On dirait d'une ville à l'ancre au milieu de l'Adriatique. A vos pieds flottent les quatre-vingts îlots qui la composent, et pour vous reposer l'œil vous avez la large vue de haut, "tous les accidents pittoresques, les découpures du golfe, la terre ferme avec les horizons des Alpes et les monts de Vicence." La montée du Campanile est en pente douce ; il n'y a pas de marches. De deux étages en deux étages il y a des urinoires et à côté ? Parbleu ! à côté on y sème le mot de Cambronne. Ainsi se font les choses dans la ville de la poésie des sérénades, des douces amours et des aspirations aériennes. En cinq minutes on descend de ce monument. Au pied se trouve la *Loggetta*, chef-d'œuvre de Sansovino. J'y rencontre Viola qui m'annonce le succès de sa mission. Bravo ! cela augure bien pour Québec, car il est homme à faire valoir l'importance et la valeur de notre province.

—Si nous allions au *club de l'Union*, me dit-il ?

—Je veux bien : quel est ce club ?

—Très exclusiviste, comme tout ce qui se fait dans notre société à Venise. Nous ne sommes que quatre-vingts membres, et encore ils sont triés sur le volet.

—Eh ! bien. va pour le club.

Viola me présente au général Bosco, au comte Parapopouli, à trois autres personnages tous plus comtes les uns que les autres et à un anglais du nom de Neville. Ce dernier est byromaniaque. Tout ce qui touche à lord Byron l'intéresse, et franchement il est profitable de l'écouter. Il en sait long sur le grand poète anglais.

Il vous analyse—*à titre de*—le "*Journal of the conversations of lord Byron*" tenu par son ami Medwin, officier au 24^e dragons.

Byron, me disait-il, raffolait du coucher du soleil à Venise.

—Il n'y en a pas de comparable dans l'univers. Ils sont trop lumineux pour être compris par les peintres ; ils sont de plus un défi à la poésie. Tout de même Venise reste pour moi la ville de la mélancolie. Il est triste de la voir agoniser et s'éteindre de jour en jour. J'ai essayé d'échapper à cette dissolution prochaine qui ressemble tant à la mienne, en me plongeant dans tout ce que peuvent donner le luxe et le plaisir. Mais lorsqu'on entre dans un gouffre on n'en saurait sortir. Venise est comme mon âme ; elle s'en va. Elle est comme moi ; elle n'a pas voulu profiter de l'expérience humaine.

Byron n'était pas tendre pour Shakespeare.

"Ses comédies, disait-il à Shelley, sont hors de date : plusieurs d'entre elles ne supportent pas la lecture. Elles sont de grosses pièces, faites pour des palais anglais ou germains, mais tout à fait indigestes pour les estomacs et les goûts délicats des Français et des Italiens qui sont les peuples les plus raffinés du monde.

"A peine peut-on trouver dans tout ce fracas dix lignes où le goût et la décence ne sont pas violés et foulés aux pieds. Que dites-vous de "*Bottom*" dans le *Songe d'une nuit d'été* que pensez-vous de l'amour de *Toilus* et de *Cressida* ?

"J'ai souvent regretté de ne pas être né catholique. Leur idée du purgatoire est une doctrine qui m'aurait réconforté. Je ne peux pas m'expliquer pourquoi les réformateurs de religion ont abandonné cette croyance si consolante. Elle vaut mieux, Shelley, que toutes les idées que nos pseudo-philosophes ont enseignées sur la transmigration des âmes (1).

A Venise, Byron habitait le palais Mocenigo. Il y composa *Marino*.

(1) Mon vieil ami, M. Asselin, ancien député de Rimouski, a bien voulu me faire cadeau du livre de Medwin sur lord Byron. Il est très rare maintenant. L'aven de Byron se lit comme suit dans l'original, page 80.

"I have often wished I had been born a Catholic. That purgatory of theirs is a comfortable doctrine ; I wonder the reformers gave it up. It is an improvement on the transmigration, Shelley, which all your wisecrack philosophers taught.

Faliero et la première partie de son *don Juan*. Sa méthode de travail était assez curieuse.

— Pourquoi ne buvez-vous pas, disait-il à Medwin ? Le genièvre coupé d'eau sucrée est une source d'inspiration. Si vous buviez autant que moi, vous feriez d'aussi beaux vers. Soyez-en sûr, mon ami, le genièvre et l'eau voilà la véritable fontaine d'Hippocrène.

C'est à Byron, ajoutait M. Neville, que son ami Shelley, noyé plus tard entre Livourne et Lerici pendant une promenade en yacht, dédiait ces fameux vers :

If I had been an unconnected man,
I, from this moment, should have form'd the plan
Never to leave fair Venice—for to me
It was delight to ride by the lone sea ;
And then the town is silent—one may write
Or read in gondolas by day or night,
Having the little brazen lamp alight,
Unseen, uninterrupted : books are there,
Pictures, and casts from all those statues fair
Which were twin born with poetry,—and all
We seek in towns, with little to recall
Regrets from the green country

Une heure de conversation comme celle là, fait époque dans la vie et voilà pourquoi je l'ai notée.

Le club de l'Union de Venise est ravissant de propreté, de fraîcheur, de tenue ; c'est un honneur que d'y être admis.

Non loin d'ici se trouve la maison où s'est suicidé le grand peintre français Léopold Robert, à la suite d'un amour malheureux. Une année auparavant il écrivait à l'un de ses amis :

—Je viens d'accepter une somme de M. Roulet-Mézérac. Elle me permet d'aller en Italie, étudier les grands maîtres ; je pars pour ce pays des merveilles avec l'idée d'y vaincre ou d'y mourir.

Et le malheureux y mourut d'amour et de désespoir, le 20 mars 1825. Deux jours auparavant il avait signé son dernier tableau, un chef d'œuvre, les *Pêcheurs de l'Adriatique* aussi beau que sa grande œuvre les *Moissonneurs*."

À six heures nous rentrons en gondole : nous prenons le dîner en famille et nous allons faire un bout de causerie sur la place Saint Marc, avec le représentant de la République Argentine. Il nous entraîne à la brasserie Bauër. Rien de curieux comme la cohue qui s'y presse. Des gens qui ont tout ce qui leur faut pour bien passer le temps chez eux, s'entassaient les uns sur les autres et semblent prendre plaisir à respirer ici un

air malsain. Mais que faire ? Cela est de si bon ton que d'aller chez Bauër ! Il est vrai que tout s'y passe comme dans un salon ; je n'ai jamais constaté un cas d'ivresse dans cette brasserie ; jamais on n'y dit une parole plus haute que l'autre ; mais, mon Dieu ! qu'il y fait chaud ! Une chose m'y a frappé. On se divise ici pour payer l'écot d'une même table.

Je dois finir aujourd'hui mon journal par où j'aurais dû le commencer. J'ai déjeuné ce matin avec le comte Colonei, maire de Vicence, député au parlement italien. Lorsqu'on me fit l'honneur de me le présenter je crus comprendre qu'il s'appelait Coléoni.

— Êtes-vous descendant du grand capitaine, lui demandai-je ?

— Non, me répondit-il, je m'appelle Colonei, mais je puis vous renseigner sur cette illustration dont nous sommes fiers. Le ciseau d'Andréa Verocchio a illustré le fameux *condottiere* autant que les actions militaires du célèbre général. Bartolemeo Coléoni avait mis son épée au service de la république. Il fut toujours heureux à la guerre, mourut chargé d'honneurs, de richesses, d'années, et légua une somme considérable destinée à l'érection de sa statue équestre.

Après déjeuner nous allons admirer ce chef d'œuvre de sculpture. Il est sur la place de St-Jean et de St Paul ; c'est certainement l'une des plus belles choses sculpturales qu'il soit donné d'admirer. Le cheval est vivant ; on dirait qu'il va piaffer, hennir et charger. Coléoni est resplendissant de vie, d'énergie, de volonté, de bravoure, de virilité.

Le maire de Vicence avait avec lui sa femme, la princesse Banditi. Curieuse observation, ce député italien a le type de l'homme du nord : c'est un blond aux yeux bleus. Quant à la princesse, c'est une brune ; elle a tout ce qui fait la grande dame, fière de sa race, tout en restant modeste sans prétention, et ce qui ne nuit pas au paysage, elle gazouille le français à merveille.

17 septembre.— Nous sommes en gondole. Viola, la comtesse sa femme, sa sœur la comtesse Favoriti et moi allons visiter l'exposition d'horticulture et d'arboriculture qui a lieu près de San Giobbe. Nous y faisons notre entrée à grand fla-fla. Les carabiniers portent les armes, le président vient nous saluer et nous dire que l'ouverture de l'exposition est remise à deux heures. Or, il est midi. Nous parcourons alors le grand Canal et nous allons visiter deux églises, celle des Carmes déchaussés, celle de Saint-Job et les *Frari*. Rien de riche comme ces chapelles où il y a des tombeaux admirables de doges, d'évêques, de princes. Nous passons de merveilles en merveilles. Le ciseleur, le lapidaire, le peintre, le génie se sont donnés la main pour chanter ici l'inanité de la poussière humaine. Une seule chose manque dans ces églises : la prière. À Saint-Job j'ai vu le monument que Claude Perreault a élevé à Voyer d'Argenson, ambassadeur de Louis XIV. Aux Carmes, il y a derrière le maître autel une fort

belle "Vierge et l'Enfant Jésus," par Bellini. A Sainte-Marie *gloriosa dei Trari*, on voit le mausolée du Titien : il est en marbre gris ; un peu plus loin, dans la même église est le tombeau de Canova, destiné par le grand artiste au Titien. On y a déposé son cœur : Canova est enterré près de Bassano, à Passagno. La sacristie *dei Trari* est tout ce que l'on peut rêver de plus rococo. Entre autres choses j'y ai vu le buste d'un cardinal jeté là par un artiste moderne, au milieu de toutes ces œuvres et de toutes ces traces des grands maîtres. Il a réussi à donner à Son Eminence un tour de nez qui fait songer à l'homme qui a perdu sa tabatière. Nos deux heures ne sont pas encore écoulées, et nous allons visiter le palais de la reine de Chypre, transformé en musée. Il y a là dedans des curiosités pour lesquelles un anglais donnerait volontiers..... l'Irlande.

Enfin nous retournons à l'exposition horticole. Il fait chaud, le Roi se fait attendre. De temps à autre un carabinier de faction au bout de la jetée des gondoles, remue, tousse, crache. On voit s'agiter son casque ; alors toute la foule de se hisser sur la pointe des pieds et de regarder dans la direction de la sentinelle. Le gendarme inconscient de sa popularité, gêné par le soleil, agite de plus en plus son panache noir, recommence à s'éponger et les badauds de se bousculer et de dire :

—Tiens ! c'est peut-être la Reine qui arrive !

Enfin on attaque la marche royale ; cette fois-ci le carabinier est éclipsé. C'est bien le Roi ; c'est bien la Reine !

Il passe au milieu de la foule, ayant sa belle-mère au bras. Le duc d'Aoste conduit la Reine, et les têtes de se découvrir. Discours, coups de soleil, bâillement prolongé faisant le tour du cercle royal, rien n'a manqué à la réception. Au milieu de ces cactus, de ces aloès, de ces palmiers, de ces fougères qui ont les racines dans la poussière et la tête dans la fournaise solaire, on se sent germiner. Enfin, la Reine prend un verre de limonade ; cela paraît rafraîchir tout le monde et nous nous mettons à crier.

—Vive le Roi ! vive la Reine !

Alors commence la visite. Roses, fuchsias, bégonias, chrysantèmes, fougères arborescentes, quinquinas, cinchonias, nénufars, pamplemousses camphriers, caneliers, girofliers, sagoutiers, caféiers, toutes les variétés du bambou, bananiers, arbres à caoutchouc, palmiers, cocotiers, figuiers, défilent devant nous. Tout cela est entremêlé de perroquets, de perruches, de serins, de fleurs de toutes sortes, et de jolies femmes. Certes comme fleurs, ces dernières méritaient certainement le premier prix.

On me fait l'honneur de me présenter au *high life* :

—M. le comte Alighieri.

—M. le comte Persico.—

—M. le comte-ci, madame la comtesse-ça.

En ai-je connu des comtes ce jour là ! et dire qu'ils sont tous républicains. Je me suis rabattu sur une baronne, ronde comme un potiron.

Elle me parla de voyage de Regnard en Laponie. Pour elle le Canada, les Lapons les Esquimaux, le Labrador, la mer de Behring étaient synonymes. Néanmoins elle connaissait mieux la Sibérie, puisqu'elle était l'amie intime d'une princesse russe qui y avait une partie de sa famille, et pour cause.—Tout de même elle ne voulait pas en rabattre sur le Canada. Elle m'avoua ingénument qu'elle me considérait comme un phénomène. Je n'étais pas lippu ; mon nez n'était pas camu ; mes pommettes il est vrai étaient un peu saillantes, mais mes cheveux ne sentaient pas l'huile de phoque.

De guerre lasse je finis par capituler. Moi, représentant de la Province de Québec, je lâchai honteusement mon pays ! Puisque nous ne pouvions plus sortir des régions arctiques, je voulus rester dans mon rôle. Je lui offris mon bras en lui disant :

—Baronne, allons au buffet prendre une glace.

A 4 heures, il faut se rendre au palais ducal, prendre possession du département canadien. Le maire, ou plutôt le syndic de Venise, le prince Teano, m'avait dit que le Roi s'y rendrait au sortir de l'Exposition. Il me fit l'honneur de lui être présenté. Sa Majesté se mit à parcourir lentement l'exposition canadienne. Humbert I examina à loisir des échantillons de bois du département des terres de la Couronne de Québec : il les trouva plus beaux que ceux des forêts de l'Istrie et du Cadore, en Vénétie.

Il regarda notre carte des chemins de fer, s'arrêta longuement devant le tracé du Pacifique et me dit :

—Voilà la plus belle voie stratégique du monde entier.

Nos phosphates semblèrent le faire songer.

—Ils sont plus beaux que ceux de mon royaume, me dit-il.

Il avait raison ; on le constatera plus loin.

Et me donnant une vigoureuse poignée de main, il me dit :

—Ah ! vous êtes canadien-français, eh bien ! vous avez tout à fait le type italien.

Soyez donc du nord, maintenant. Il est vrai qu'au Mexique, j'ai failli être fusillé parce que j'avais le type espagnol—Règle générale se méfier d'être type.

A 5½ heures, dîner chez Viola ; puis grande toilette. Il y a gala royal ce soir à la Fenice ; je suis un des invités.

On joue *Aïda*.

La Fenice a été construite par Gianantonio Salva. Ce théâtre n'est pas aussi beau que l'opéra de Paris. Il tient le milieu entre la *Scala* de Milan et le *Tacon* de la Havane. Il ne contient que des loges et des fauteuils d'orchestre, est illuminé au centre par un immense lustre et de chaque côté par des grappes de bougies.

Aïda de Verdi a été créée par le maître pour le vice-roi d'Égypte. Cette

œuvre fut représentée pour la première fois au Caire. Le Khédive paya 150,000 francs d'honoraires à l'auteur et ouvrit un crédit de 50,000 francs pour la mise en scène. Ce: opéra fait revivre devant nous les antiques palais de Thèbes, de Memphis, le temple de Phtah et les fastueux costumes du temps.

La troupe qui joue ce soir est excellente, les décors beaux, le ballet faible. Au plafond de la *Fenice* il y a une horloge; elle n'est pas pour nous: elle est pour le Roi, paraît-il, puisqu'il est une heure en retard. Tout à coup on entend un grand frou-frou. La salle se lève. Sa Majesté fait son entrée; et les grandes dames vénitienes revêtues de satin blanc, couvertes de points de Venise, étincellantes de grâces et de pierreries, d'applaudir et de faire ovation à leurs souverains. Puis l'opéra de reprendre. Je suis dans la loge de Viola; nous écoutons ferme puis nous partons pour l'éternelle brasserie Bauër.

Quitter la *Fenice* est toute une œuvre stratégique. " Il est curieux, écrit Charles Yriarte d'observer les usages, les habitudes, les conventions que les gondoliers ont entre eux, lors de la sortie du théâtre. Au détour de ces étroits canaux, où ils pourraient être surpris et coupés en deux par la proue d'une gondole venant en sens contraire, ils ont un cri qu'ils poussent machinalement, et qui, à distance, longtemps avant le tournant, avertit le compagnon qu'il peut venir à l'encontre; aussi les accidents sont-ils plus que rares."

Nous rentrons sans encombre. Il est trois heures du matin.

Bonsoir! j'ai une conférence à préparer pour après demain, sur la province de Québec. Il faut que je songe sérieusement à la bien faire.

IV

18 septembre. Debout à 8 heures ce matin, et en route pour l'exposition.

Vraiment, la nôtre faisait plaisir à voir.

On avait mis à la disposition du Canada, une des chambres du palais royal de la place de Saint-Marc. Le comte Viola ne s'était épargné ni dépenses, ni travail, pour faire figurer dignement la province de Québec à cette exposition internationale. En entrant dans la section canadienne, sur le mur du fond, on voyait la carte de la Nouvelle France de M. Genest et la grande carte géologique de sir William Logan. Sur la paroi droite, le tableau des oiseaux du Canada et une des cartes régionales de la province de Québec dessinée par M. Jules Taché. Les rapports géologiques du Canada étaient rangés sur une console tapissée en velours vert, avec clous dorés; au milieu une vasque de bronze remplie de ouate

rose, supportait deux superbes échantillons des phosphates de l'Ottawa. Une seconde chambre était aussi attribuée à la province de Québec. Elle la partageait avec la république Argentine. Cette section était sous le contrôle d'un savant et d'un homme charmant, M. Carlos Moyano. Ce capitaine de la marine a su se rendre célèbre par ses explorations dans la partie inconnue de son pays.

Dans mon département, étaient exposées la carte du cadastre de Québec par M. Paul Cousin ; celle des Cantons de l'est avec chemin de fer ; celle de la province de Québec contenant aussi les chemins de fer et désignant les minéraux économiques ; celle du chemin de fer projeté des Laurentides ; celle du Domaine des terres de la couronne ; le tableau des arbres forestiers du Canada, et de très belles vues de Niagara appartenant au comte Viola.

Sur une seconde console, dans le genre de la première, on avait déposé les rapports des ministères de Québec depuis 1868, ceux du gouvernement fédéral, la collection complète de nos bois et le recensement de 1871. Sur une troisième console, étaient rangés des livres canadiens sur la géographie physique, la météorologie, la géologie, la botanique, la zoologie, la géographie historique, économique, commerciale, statistique, la méthodologie, l'enseignement et le partage de la géographie ; sur les explorations et les voyages géographiques.

Dans la première chambre décrite plus haut, le comte Viola avait fait placer les armes de la province de Québec supportées à droite par deux drapeaux français, à gauche par deux drapeaux anglais. Dans le second département, un gonfalon gris-perle, frangé d'or, surmonté d'un gland rouge et or était suspendu au plafond. Il portait en exergue le mot "Canada". Sur le palais royal, au dessus de l'endroit où se tenait l'exposition canadienne, flottait une bannière à champ d'azur sur laquelle se détachaient les armes de la Confédération du Canada. Ce drapeau a été offert par le comte Viola et par moi à l'honorable M. Chapleau, alors secrétaire d'Etat du Canada, et maintenant lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Il flotte sur Spencer Wood.

Dans le premier salon, deux carabiniers en grande tenue montaient la garde ; dans le second, il y avait un factionnaire de la ligne. Je passe une heure en tête-à-tête avec les jurés. Quelles bêtises, grand Dieu ! Jamais je ne les oublierai. En ai-je été obligé de leur donner des explications sur le Canada ? Enfin, à force de patience, j'ai fini par le localiser, avec leur permission, dans l'Amérique du Nord ; ce qui n'a pas été sans peine puisque l'un d'eux voulait le donner à l'Espagne. A midi, je cours faire part de mes chagrins géographiques à Viola ; nous déjeunons ensemble, puis il m'installe dans une chambre où j'écris une conférence, et à deux heures, il vient me chercher pour voir les courses en gondoles.

Nous sommes en face du palais Corner, aux fenêtres d'un autre palais qui est sis sur le grand Canal. On me présente à mon voisin, un capitaine de frégate de la marine italienne, M. d'Avignon, officier des plus distingués. Il est d'origine française : ses ancêtres sont venus se fixer en Vénitie lors de la révocation de l'édit de Nantes. Dans ses mémoires sur l'empire et la restauration, le comte de Rochechouart, dit en parlant du colonel Dumoulin, descendant des protestants réfugiés en Prusse, à cette époque :

—“Le colonel a été fort inconvenant avec les princes, même impoli, tant il éprouvait de satisfaction à faire sentir aux descendants du grand roi la rancune invétérée qu'il garde de l'émigration forcée de ses ancêtres.”

Puis, le comte de Rochechouart ajoute :

—“Depuis, j'ai pu me convaincre, en effet, que les ennemis les plus acharnés de la France descendaient des protestants émigrés après la révocation de l'édit de Nantes.”

En 1870, pendant l'année néfaste, la même chose s'est reproduite. Un des plus ardents détracteurs de la France était M. Dubois-Raymond, recteur de l'Académie de Berlin. Un autre, M. Fontanes, a écrit un livre où il mange du français à pleines dents, ce qui ne l'empêche pas, tout de même, d'avouer ainsi son origine :

“Mes ancêtres, dit le romancier berlinois, appartenaient à deux races françaises dont les traits caractéristiques n'avaient nullement été affaiblis par leur établissement dans le Brandebourg, et étaient parfaitement reconnaissables encore chez mes parents. Mon père était un Gascon de grande taille et de belle prestance, plein de bonhomie, d'une imagination vive et d'un esprit pétillant, conteur intarissable, ne reculant pas, à l'occasion, devant une petite gasconnade. Ma mère était une enfant des Cévennes méridionales, svelte, délicate, aux yeux étincelants, aux cheveux noirs, énergique, passionnée...”

A côté de ces faits brutaux il y a des consolations.

Au Mexique, j'ai eu l'honneur d'être lié avec le célèbre commodore Maury, de la marine confédérée des Etats du Sud. C'est lui qui a découvert la théorie des courants et qui a fait connaître le rôle que joue le *Gulf-Stream* dans la climatologie. Cet officier supérieur était de descendance huguenote, et son cœur vibrait toujours quand on lui parlait de la France. Il en était de même du capitaine d'Avignon. Il m'en a donné plus d'une preuve pendant mon trop court séjour à Venise.

Toute l'après-midi se passe à suivre la course des gondoles. C'est une nouvelle féerie comme seuls les vénitiens savent en organiser. Le grand Canal est encombré. Partout règne la joie. Le long des fenêtres pendent, non-seulement des drapeaux—ce serait banal en cette ville où tout est extraordinaire,—mais des soieries vénitiennes, de vieilles étoffes d'au-

trefois aux teintes atténuées, des dentelles, de larges tapis de velours rouge sur lesquels se détache la croix blanche de Savoie.

L'aspect est des plus pittoresques. L'antique palais des doges, avec ses ogives superposées, a pris son air de fête. Au-dessus de ses chapiteaux de feuillage et de figures humaines, il y a, dans les longues galeries, des grappes vivantes de curieux et des fleurs, tandis que de la fenêtre du grand conseil et de la loggia fameuse où la république proclamait jadis ses sentences fatales, tombent, entre des trophées de drapeaux et des colonnes de marbre, de lourdes et riches draperies écussonnées aux armes du Roi.

Le grand Canal est encore plus brillamment décoré. Les palais Loredan et Dandolo qui servent à la municipalité, ont marié aux riantes couleurs de leurs mosaïques l'éclat grisonnant de milliers de bannières de tous les pays. Aux portes du palais Tiepolo, la famille Papadopouli a suspendu ses tapisseries les plus belles, préparé ses plus luxueuses gondoles. Le comte Moncenigo, propriétaire du palais qui, je l'ai déjà dit, fut habité par lord Byron, a fait revêtir à ses amours le costume bleu clair avec chapeaux à plumes blanches des jours de gala. Bref toutes les habitations qui se baignent dans l'eau bleue verdâtre sont pavoisées ; les pieux qui s'élèvent audessus des flots sont reliés devant chaque maison par de longues rangées d'oriflammes qui s'agitent.

Et le style gothique et byzantin de cet ensemble de palais, avec cette coloration déjà si joyeuse, dans laquelle entrent tant de nuances diverses, emprunte à ces ornements de fête qui flottent à la moindre brise venue de l'Adriatique, je ne sais quel cachet encore plus original et plus charmeur.

Quant à la place Saint-Marc, avec la mosaïque de son église et le marbre de sa colonnade, elle semble transformée en un véritable salon, avec des profusions de tentures qui tombent des fenêtres. D'ailleurs, ses fidèles et inséparables amis, les pigeons eux-mêmes ne la reconnaissent pas. Effrayés par le concours inusité de cette foule bariolée, ils préfèrent se réfugier au sommet du Campanile, oublieux du grain qui est leur pain quotidien. Je ne parle pas de la lagune qui s'étend le long du quai des Esclavons ; on ne la voit plus. Elle est couverte d'embarcations de toute sorte avec des pavoisements de toutes les couleurs. Je crois que les 150,000 habitants de Venise sont là.

Voilà la description vraie que les journaux italiens faisaient de cette fête, le lendemain.

Le roi Humbert est assis sur le balcon du palais qui fait face au nôtre. Il est accompagné par la reine, le prince royal et sa cour. À nos pieds il y a un fouillis inextricable de gondoles ; il y en a tant qu'elles font pont sur le grand Canal. Un câble les empêche de dépasser une certaine limite ; des carabiniers sont là en faction, dans des you-yous.

A un signal donné les gondoliers qui prennent part à la course, partent en flèches. Comme des jockeys ils ont chacun leur couleur et montent des gondoles de course fort légères. Le numéro 7 est en avant. Ils sont dix coureurs en tout. On applaudit ; des encouragements partent de partout. Ils passent, il disparaissent. Le spectacle n'en cesse pas moins d'être intéressant. Au pied du balcon royal croisent les gondoles de gala. Elles ont des formes de moyen-âge et ressemblent au Bucentaure ; elle ruissellent d'or, de pourpre, d'argent. Elles sont montées par des équipages, en costume du temps. Une seule a voulu déroger à la tradition ; elle a tenu à rappeler aux Vénitiens que nous étions réunis en congrès géographique et elle s'est mise en tête de représenter un caïque d'esquimaux — Ah ! si ma baronne de San Giobbe a été de cette fête, comme elle a dû jouir de voir se promener ainsi mes compatriotes sur le grand Canal ! Sur les flancs de l'esquif, de la peinture blanche mélangée de mica et d'amianté, imite le givre. Un loup-marin est à la poupe, un ours blanc à la proue. Les gondoliers qui le montent ont des capuchons de moutons blancs. L'un d'eux qui ne se croit pas observé en tire un verre et une bouteille de bière. A cette vue les balcons ne peuvent plus tenir ; et les applaudissements d'éclater de toute part. Voilà bien le peuple pour lequel Paganini a écrit son fameux carnaval.

Tout de même le numéro 7 est toujours bon premier. Il arrive au pied du balcon royal. Les juges lui remettent le premier prix. Il consiste en une bourse de 350 livres et en un pavillon rouge. Le numéro 2 a 250 livres et un drapeau blanc ; puis ainsi de suite jusqu'au numéro 5. Le numéro 10 et dernier — a un petit cochon qui a conscience de la honte des vaincus. Il crie comme jamais n'a crié son ancêtre qu'aimait tant Saint-Antoine.

Tout est fini maintenant.

Le roi cause un instant avec la princesse de Montenegro, dont le mari a été assassiné il y a déjà quelques années, salue la foule et saute en gondole. On enlève le barrage, et toutes les barques de suivre celle de Humbert I qui salue à droite à gauche, s'éponge le front et semble se dire que décidément ce n'est pas une sinécure de toucher 14,000,000 de livres de liste civile.

La comtesse Viola tient à revoir la reine Marguerite. Nous emboîtons rame avec les gondoliers, et

Voga ! voga !

Maintenant ce que nous voyons devient impossible à décrire. Les palais de droite, de gauche sont pavoisés. Nous pouvons les énumérer en détail. Partout les balcons sont tendus de tapis de Perse, d'Ispahan, de vieux Gobelins ; chacun est à son poste et fait acte de loyauté. Le Roi continue à saluer, et sans doute à s'enrhumer. Néanmoins il ne perd pas la tête

au milieu de toutes ces ovations ; il sait à quoi s'en tenir sur son peuple. Un homme haut placé, murmure à mon oreille :

—Humbert est fataliste : s'il arrivait une révolution il en prendrait son parti et se résignerait comme le duc d'Aoste. Il ne tient qu'à une seule chose : rester général dans son armée. C'est un militaire avant tout.

Au milieu de ces bruits de fêtes, une chose est restée devant mes yeux. Une barque chargée de légumes, montée par une famille du peuple, est là isolée. A bord personne ne crie, personne n'applaudit, personne ne cherche à suivre ni à faire comme les autres. Elle descend tranquillement le fil de l'eau ; une femme est au pied du mât ; elle chante des airs anciens. Tout à coup la gondole du Roi passe devant sa proue. Sa Majesté se découvre,

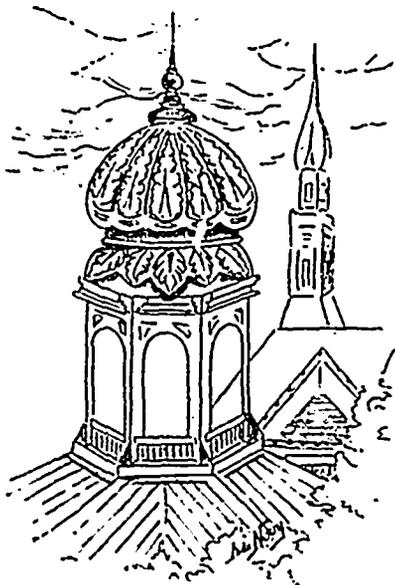
les enfants s'inclinent, les hommes saluent avec ce grand air que possèdent seules les races latines—à Venise, les loqueteux ont toujours l'air à appartenir à l'époque des doges,—et Humbert silencieux, les suivant de l'œil, semble envier le sort de ces humbles, de ces travailleurs obscurs.

Ce soir nous veillons au café Florian. A onze heures nous nous séparons.

Demain sera le grand jour ; demain je donne ma conférence.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(à suivre)



NOS ECOLES PRIMAIRES

La question de l'enseignement primaire s'impose impérieusement à l'attention des esprits sérieux de notre pays. Nous vivons à une époque où il n'est plus permis, pas même à l'humble fils des champs, d'ignorer les éléments des diverses sciences qui ont littéralement changé la face du monde depuis le commencement du siècle. Pour les Canadiens-français en particulier, jamais la nécessité d'une instruction pratique appuyée sur une éducation solide ne s'est fait sentir aussi fortement.

De toutes parts on jette les cris d'alarme : " Restez fidèles à la foi de vos pères. N'oubliez pas les enseignements de votre histoire si belle, si pure et si noble. Gardez votre langue, vos institutions et vos lois, ce triple héritage de vos ancêtres. Ne désertez pas le sol de la patrie, mais défrichez-le, améliorez-le. Cessez vos luttes fratricides, unissez-vous sur le terrain religieux et politique afin de déjouer les machinations de l'ennemi et d'assurer le triomphe définitif de la France américaine."

Tels sont les sages et énergiques conseils que l'épiscopat, le clergé, la presse et les patriotes dignes de ce nom ne cessent d'adresser aux habitants de la province de Québec. Et cette chère province, isolée comme elle l'est dans l'immense territoire saxon qui a nom la Confédération canadienne, semble regarder l'avenir avec crainte. En effet que lui demande-t-on à la province de Québec ? De rester catholique et française toujours et quoiqu'il advienne, de s'assurer la plus grande part d'influence possible dans l'administration des affaires publiques.

Mais pour rester en possession de places fortes, reconquérir les postes perdus et s'emparer de nouvelles redoutes, il faut une armée bien disciplinée et parfaitement instruite de ses devoirs. La phalange nationale a d'autant plus besoin de force, d'union et de science que les luttes futures s'annoncent nombreuses et difficiles.

Lutte constitutionnelle.

Lutte pour la religion.

Lutte pour la langue.

Lutte industrielle.

Lutte pour le sol : réformes agricoles et colonisation.



M. C.-J. MAGNAN

Sommes-nous prêts pour ces combats de la parole, de la plume et de la science? Où est-elle cette armée aguerrie et éclairée que réclame la nationalité menacée? Je regarde aux quatre coins de l'horizon et je ne découvre que des bataillons épars, portant, il est vrai, le même drapeau avec orgueil, mais marchant en sens diamétralement opposés. Si toutefois les camps se rapprochent, ce n'est pas, hélas! pour s'unir en présence du danger commun mais pour se livrer des combats fratricides, s'entre-déchirer, se détester.

La politique de parti paralyse nos forces et les divisions religieuses les épuisent. Si cet état de choses devait se continuer bien des années encore, ceux qui viendront après nous verraient probablement la décadence de l'influence française dans l'Amérique du Nord.

Comment donc éviter le désastre national que l'on redoute, non sans raison; quels moyens prendre afin de ramener nos populations aux saines traditions du bon vieux temps, aux idées réellement catholiques et françaises, tout en ne provoquant nullement nos frères séparés, les protestants? La *petite école*, l'école primaire, l'école de tous, voilà notre planche de salut. C'est en préparant la jeunesse aux batailles de l'avenir que les autorités religieuses et civiles accompliront tout leur devoir envers la patrie, et pas autrement.

Loin de moi l'idée de blâmer ce qui a été fait jusqu'ici en matière scolaire par ceux qui ont reçu la mission difficile et délicate de veiller aux destinées du peuple canadien-français; mais je ne puis m'empêcher de déplore les maigres résultats obtenus dans la plupart de nos écoles. bien que la province possède une loi d'éducation admirable dans ses grandes lignes.

Est-ce la loi qui est responsable de la paralysie scolaire dont nous souffrons?—Non. Est-ce l'instituteur?—Non. Mais qui donc accuser de négligence ou d'apathie?—*L'esprit public* ou plutôt *le manque d'esprit public*, voilà le plus redoutable ennemi de la province de Québec.

Notre système d'éducation a été remarqué à Rome, cité comme modèle en plein parlement français et a reçu nombre de témoignages flatteurs lors de la récente exposition universelle de Chicago. Et malgré l'excellence de ce système au point de vue organique, tous ceux qui s'occupent sérieusement d'enseignement s'accordent à dire que les enfants, au sortir des écoles, ne connaissent pas suffisamment leur langue maternelle, qu'ils possèdent une instruction religieuse bien superficielle, qu'ils n'ont aucune idée de notre droit constitutionnel et administratif, connaissance indispensable sous un régime de gouvernement responsable, qu'ils n'ont point suffisamment appris la science agricole, base d'une industrie universelle au Canada, qu'ils ne savent, enfin, que d'une manière bien incomplète, le calcul, la comptabilité et l'anglais, trois branches très utiles dans la vie publique chez nous. Nous

le répétons. malgré une organisation scolaire qui pourrait facilement produire de magnifiques résultats, notre jeunesse canadienne-française, si vigoureuse, si intelligente, si généreuse, est abandonnée aux hasards d'un enseignement sans suite et sans but tangible. Comment peut-il en être autrement lorsque les statistiques officielles nous apprennent que dans notre province la moyenne des salaires accordés aux instituteurs est de deux cent vingt piastres, et que le traitement des institutrices est de cent piastres à peine.

Un ouvrier ordinaire gagne ses trois cents piastres, bon an mal an, et une cuisinière tant soit peu habile en reçoit cent cinquante.

Et voilà.

Ce qui arrive, on le sait : les instituteurs compétents abandonnent leur état à la première occasion favorable, et les institutrices, qui composent presque exclusivement le corps enseignant, (1) étant si peu rémunérées, font la classe deux ou trois ans en attendant mieux, puis sont remplacées par d'autres jeunes filles qui font comme elles. Conclusion : le personnel enseignant étant constamment renouvelé, les titulaires des écoles rurales sont presque toujours dépourvus de l'expérience, cette qualité si précieuse chez l'éducateur. De plus, le changement fréquent de maîtres et de maîtresses occasionne ce que j'ai appelé, il y a un instant, le manque de suite dans l'enseignement. Enfin, l'instituteur et l'institutrice, n'exerçant leurs fonctions pédagogiques qu'en passant, ne poursuivent, en accomplissant leur tâche ingrate, aucun but déterminé. Ajoutons à cela des maisons d'écoles mal situées, basses, étroites, dépourvues de tout système de ventilation, et des salles de classe meublées à l'avenant.

Voilà un tableau bien sombre, à la vérité, mais nullement surchargé !

L'école primaire, dans la province de Québec, grâce à une mise en pratique tout-à-fait défectueuse de la loi, n'est donc en aucune façon ce qu'elle devrait être.

Maintenant, j'aborde la partie pratique de mon travail et je tâcherai de répondre à la question que les lecteurs de la *Revue Nationale* ne manqueront pas de se poser : "Que faut-il faire afin de relever le niveau de notre enseignement primaire, sous le plus bref délai ?"

Tant vaut le maître, tant vaut l'école, voilà un aphorisme qui se présente tout naturellement à l'esprit avant de répondre à la question qui précède. Aussi, je n'hésite pas à dire : créer une véritable carrière enseignante, c'est là le plus sûr moyen de faire sortir l'école canadienne du sentier de la routine. Que l'on élève l'état d'instituteur au rang des professions libérales, en rétribuant honorablement les personnes qualifiées qui entrent dans l'enseignement, et, soyons en certains, l'instruction publi-

(1) Le grand total des professeurs laïques dans notre province est de 5,748 et sur ce nombre 5,353 sont des institutrices.

que progressera sûrement et promptement. Pour en arriver là, il ne faudrait qu'un peu de bonne volonté de la part des autorités.

En vertu de la loi, nos écoles sont confessionnelles et séparées ;

L'Etat leur vient en aide de ses deniers et les surveille par ses inspecteurs ;

L'Eglise, par ses évêques qui font partie de droit du Conseil de l'Instruction publique et par ses prêtres qui sont, d'après la loi toujours, visiteurs des écoles de leur paroisse respective et les seuls juges, au point de vue religieux et moral, des livres qui doivent être mis entre les mains des enfants, exerce sur elles une libre et heureuse influence ;

La Famille, par l'entremise des commissions scolaires composées de membres directement élus par les contribuables, gouverne l'école publique dans ses moindres détails.

Cette organisation pédagogique respecte donc les droits de tous et garantit la liberté d'un chacun. Et ce serait dommage qu'un système si bien ordonné fut irrémédiablement condamné à ne donner que de médiocres résultats.

Sans secousse, sans heurt, sans perturbation, l'Etat, se rendant aux demandes qui lui ont été faites par le Conseil de l'Instruction publique, peut faire un bien incalculable :

1° En accordant, tous les ans, une somme raisonnable qui serait distribuée en primes aux instituteurs et aux institutrices qui réussissent le mieux dans l'enseignement. Cet octroi fournirait aussi l'occasion de classer les titulaires des écoles d'après le nombre d'années consacrées à leur profession. La distribution des primes atteindrait donc un double but : 1° récompenser le succès, 2° encourager la persévérance et assurer la stabilité au sein de la famille enseignante

2° En augmentant l'allocation que la Législature accorde au fonds de pensions des instituteurs.

3°. En élevant la subvention des écoles publiques qui est restée la même depuis vingt ans, bien que le nombre des écoles soit bien plus considérable qu'en 1874.

4°. En n'accordant un encouragement qu'aux municipalités qui paient convenablement leurs instituteurs et qui bâtissent en lieu propice, des édifices scolaires conformes à leur destination et entourés d'un terrain qui pourrait servir de ferme-modèle dans la paroisse.

Il resterait encore à qui de droit à reviser judicieusement les livres classiques ; à encourager les auteurs compétents à publier des manuels peu coûteux et rédigés suivant les vrais principes de la pédagogie ; à réformer les bureaux d'examineurs en rendant leurs examens uniformes ; à s'opposer, autant que possible, à ce que des personnes (laïques) non diplômées enseignent ; à instituer le certificat d'études qui couronnerait le cours primaire.

Cette dernière réforme mettrait les autorités en mesure de savoir combien d'élèves sortant des écoles publiques ont étudié avec succès les différentes matières du programme officiel. Un bureau, dont le curé serait président de droit, serait établi dans chaque paroisse et ferait subir, à la fin de l'année scolaire, un examen sérieux à tous les enfants de 13 à 16 ans. Le certificat d'études n'implique pas *l'instruction obligatoire*. Tous les élèves subiraient les épreuves du certificat, et les lauréats recevraient un document attestant leur capacité. Quant aux ignorants, ils quitteraient l'école les mains vides : ce serait leur punition.

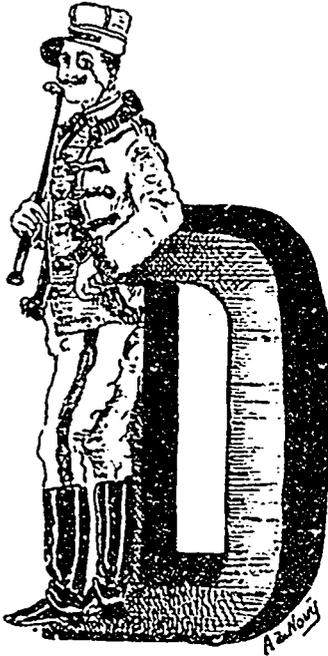
En suivant cette marche rationnelle, on parviendrait à élever rapidement le niveau de nos écoles primaires dont chacune d'elles devrait constituer un véritable foyer de science, de patriotisme et de foi.

Louis Veillot disait un jour : " Si notre pauvre société, accablée de tant de plaies et menacée de tant de catastrophes, se sauve, ce ne sera pas par ses généraux, par ses orateurs, par ses écrivains ; ce sera par le curé et par le maître d'école de village. Voilà les vrais ouvriers du bon Dieu."

Je suis de l'avis du grand journaliste français.

C.-J. MAGNAN.

PAGES OUBLIÉES



LA JOURNÉE DE L'OFFICIER

ANS un petit logement garni.

En entrant, une pièce grande comme la main. A gauche, un canapé défoncé, dont les ressorts percent l'étoffe fatiguée. Au centre, une table ronde, couverte d'un tapis vanné, dont les angles essuient le parquet. Sur la table, un bougeoir rouillé, un képi et une paire de gants de manoeuvre. Au fond de la pièce, un bureau poudreux, encombré de livres, de papiers, d'instruments divers. Par ci, par là, trois chaises où reposent, pêle-mêle, un dolman, une

pèlerine, un sabre, une capote et d'autres nippes.

Plus loin, nous sommes dans le domaine du repos.

Une petite croisée donne un peu d'air et de lumière et beaucoup de poussière de la rue. A droite, une grande armoire à glace, un vieux fauteuil voltaire et une chaise en paille. Par terre, un pantalon écrasé, jeté là dans la précipitation du coucher, et tout près, les gros brodequins d'exercice. Dans un coin le lit, le fameux lit, où l'officier enfouit ses fatigues et ses courbatures.

Il est trois heures du matin.

La porte de la rue a grincé sur ses gonds, de lourds souliers martellent les marches de l'escalier, heurtent en cadence le carrellement du palier et s'arrêtent un instant. La porte s'ouvre avec bruit. C'est l'ordonnance.

—Mon lieutenant, crie-t-il, de cette voix particulière au soldat qui clame sa consigne.

Un grognement, un soupir et un bâillement lui répondent de l'alcôve, puis, plus rien.

Après un court silence :

—Mon lieutenant, répète l'ordonnance, sur un ton à réveiller une momie.

—Et bien, quoi, c'est vous, Durand. Cré matin ! Vous n'avez pas besoin de hurler comme ça ! Quelle heure est-il ?

—3 h., mon lieutenant, répond le troupier, qui, depuis un instant frotte, astique, brosse les effets de l'officier à la lueur d'une bougie.

—Diable. Dépêchez-vous alors. Donnez-moi vite mes affaires.

En cinq minutes, après une toilette sommaire, le lieutenant est armé de pied en cap et descend vivement l'escalier pour se diriger à la hâte vers la caserne.

Les rues sont noires, les maisons, enfouies dans les ténèbres. Pas un bruit, seuls les pas de l'officier réveillent au loin les échos. Les bourgeois dorment dans de bons lits, le repos règne partout, sauf à la caserne, où les compagnies, qui s'assemblent pour aller à la manœuvre, font un vacarme épouvantable, en dégringolant dans les escaliers en pierre des bâtiments. Les rangs formés et l'appel fait à la lumière des lanternes, on commande *par le flanc droit, Marche !* et la colonne, silhouette sombre d'un gigantesque serpent, s'enfonce sous les noires arcades de la porte du quartier, pour disparaître dans les obscures ruelles de la ville.

Pas un mot, pas une sonnerie. Silence parfait, car il ne faut pas troubler le citoyen dans son repos. Seul, le sourd roulement des milliers de talons ferres battant la nuit des pavés de la rue.



On marche ainsi plus d'une heure. Deux lieues ont été parcourues. Enfin, le régiment est sur le terrain. Une pâle lueur à l'orient annonce l'approche du jour. Les bataillons disloqués, chaque compagnie se rend sur son emplacement et manœuvre pendant trois heures. C'est un va-et

vient continuel, des cris, des commandements et une tempête de hurras formidables, quand vient le moment de l'assaut final.

Le clairon sonne le rassemblement. Le bataillon se réunit au rendez-vous et la colonne reprend la marche du retour. Cette fois, tambours



battant, clairons sonnans. Tant pis si le bourgeois dort encore, car il est plus de 8 h. A l'entrée de la ville, la musique attend le régiment qui défile triomphalement dans les rues étroites menant au quartier.

Tous les hommes semblent sortir d'un bain de poussière. Les cils, les sourcils, les cheveux, la barbe disparaissent sous une couche de poudre grisâtre. La gorge, les narines, les poumons en sont saturés.

Une transpiration abondante trace partout des sillons humides. C'est l'apothéose des chemises mouillées, le triomphe de la fatigue, l'orgie de la poussière, le grand concert saisissant des émanations humaines prises sur le vif. Or entre à la caserne, les rangs sont rompus et les hommes, avec six lieues dans les jambes, montent aux chambres pour manger la soupe. Il est plus de 9 h.

Le troupiér est libre pour le reste de la matinée, mais l'officier ne l'est pas encore. Il lui faut aller aux distributions, surveiller certaines corvées, signer des pièces, assister parfois au rapport du colonel, inspecter les cuisines, voir aux pansages, visiter les cours et s'assurer du bon ordre et de la propreté partout. Généralement l'officier est libre vers 10 h. Depuis 3 h. du matin qu'il est sur pied, ça commence à compter.

Rentré chez lui, il prend l'excellent bain froid qui repose, fait une toilette raffinée, puis, allégre et dispos, tout-à-fait ragaillardé, il se dirige vers le cercle où l'attendent l'apéritif et le journal du matin.

Le bon bourgeois, qui souvent vient de sortir de son lit, le rencontre, et, frappé de sa bonne mine et de son air heureux, se dit, en le jaloussant :
— Sont ils assez veinards, ces officiers, jamais rien à faire !

Mais la journée n'est pas finie. A 1 h. les pensions et le cercle se vident et tous se rendent à la caserne. Quatre heures durant, il faudra surveiller les théories dans les chambres, faire des cours aux sous-officiers, assister

aux exercices de boxe, de canne et de bâton, de gymnase et d'escrime et visiter les chambres. Enfin, la soupe du troupier sonne. Il est 5 h. et cette fois la journée est finie. Comme moyenne, l'officier avale dix heures de besogne par jour, avec six lieues dans les jambes.

Le soir, le lieutenant est tout-à-fait *pu r'fin*. Il met un beau dolman, des gants frais, relève ses moustaches, et, avant son diner, il arpente les squares fashionables, faisant manœuvrer son œil d'un air insinuant, tend le jarret, cambre les

reins, laissant coquettement traîner son sabre sur les allées des promenades. Quand il a transpercé tous les coeurs des gentilles demoiselles, conquis toutes les rigides mamans, l'élégant militaire abandonne le champ de bataille pour se ruer à l'assaut du bifeck de la pension. Là, comme partout, l'officier est de première force. Il fait bon



le voir avaler sans sourciller les semelles de botte du menu, les ragoûts à sauces louches, les étranges mêts de la gargote dont les pâtes ont la souplesse et la tenacité de l'éponge.

Il grinche souvent, réclame toujours, discute avec le patron, mais en vain, car les mêmes plats reviennent avec une régularité désespérante. Et puis, après, où est le mal? On est jeune, l'estomac est bon, que peut on demander de plus?

Après le diner, congé jusqu'à minuit. Théâtres, bals, soirées, musique, tout y passe.

Parfois encore la gaité est désagréablement interrompue. On sonne la générale, il faut se rendre à la caserne. On quitte son fauteuil au théâtre, la partie, au cercle, le bras de sa danseuse, au bal, et, vite en tenue de manœuvre. En arrivant au quartier, on apprend qu'il s'agit d'un exercice de nuit quelconque. On en a ainsi souvent jusqu'au jour. Cette fois c'est très sérieux, la journée du lieutenant est bien finie.

—Sont-ils assez veinards, ces officiers, jamais rien à faire!!! . . .

CH. DES ECORRES.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LA FEMME.—SON ÉMANCIPATION.—LA FEMME DEVANT LA SCIENCE.—“*La femme est une malade.*”

Je puis avoir tort : le sujet est si délicat ; mais il a tant d'actualité que je me dis : vogue la galère, et je l'abo. de à mon tour. Il s'agit de la femme, de son entière émancipation. Philosophes masculins et féminins se sont emparés d'elle, et, ne mettant en cause que ses aptitudes intellectuelles, qui semblent éclore sous chaque battement de son cœur, tellement elles sont nombreuses, ils se sont dit : pourquoi y aurait-il deux niveaux différents, entre l'homme et la femme ? pourquoi l'un en haut, et l'autre en bas ? pourquoi l'un au dehors, et l'autre au dedans ? pourquoi l'un, toujours au grand soleil qui éclaire les mondes, et l'autre, toujours reléguée dans la demi obscurité des pièces fermées.

Je ne sais pas qui a jeté le premier cri d'indignation, que les échos de toutes les contrées civilisées s'en vont répétant comme une fanfare triomphale, mais ce que je sais, c'est que la question généralisée comporte un problème social, bien au-dessus de tous les problèmes posés jusqu'ici, résolus ou non résolus.

Un célèbre économiste, dont j'oublie le nom, terminait une étude sur ce sujet important en disant : l'homme et la femme : *c'est l'égalité dans la différence.* Coïncidence curieuse, si nous nous plaçons au point de vue scientifique, si nous faisons ressortir les différences réelles, anatomiques et physiologiques qu'il y a entre Adam et Ève, nous en viendrons à la même conclusion : *égalité dans la différence,*

En effet il faut l'admettre,—les anatomistes nous l'ont dit depuis longtemps,—il y a chez la femme des variantes dans la structure de son organisme et dans son jeu fonctionnel, qui nous font comprendre qu'elle est toute autre que l'homme.

La masse nerveuse plus considérable, la plus grande dimension des trous crâniens, donnant passage aux nerfs qui vont porter la vie partout,

les mouvements plus rapides de la circulation et de son moteur essentiel, le cœur, tout cela nous oblige de comprendre que la modalité vitale doit nécessairement avoir une expression particulière, et que le vitalisme féminin diffère grandement du vitalisme masculin.

Pour être plus clair, disons familièrement que l'élément nerveux, prédominant chez la femme, l'assujettit à une manière d'agir, à un *modus vivendi* bien autre que celui que peut supporter et que doit subir, comme un joug, le sexe fort.

Cette première vérité est tellement incontestable, que si le tableau de la santé est insuffisant pour nous la faire admettre, il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau que nous offre la maladie chez la femme, pour se rendre à son évidence.

La maladie au lieu d'être franche, délimitée dans un organe, dans un coin quelconque comme chez l'homme, se manifeste presque toujours d'une manière bien obscure chez elle ; il y a retentissement partout, de là, confusion ; sympathie organique si générale, que la maladie principale est masquée, et l'œil du plus sage, bien souvent, ne peut détacher le point essentiel des choses secondaires, et mettre en relief la lésion primitive et réelle.

Oui, en santé ou malade, le rouage, le mécanisme de la vie, nous apparaît ici faisant contraste avec le nôtre, et nous force à établir une première disparité qui, avec celles qui vont suivre, va éloigner d'avantage ces deux types—l'homme et la femme—que l'utopiste veut confondre.

Les lignes qui précèdent ne s'appliquent qu'à la créature ordinaire ; pénétrons un peu plus avant dans notre sujet, ou plutôt élevons nos cœurs et contemplons un instant dans le rayonnement de son rôle divin la créature devenant femme.

Les physiologistes nous disent tous que les fonctions spéciales à la femme sont toutes physiologiques et ne constituent pas la maladie. Cette déclaration générale, unanime, devrait nous faire hésiter et nous empêcher d'aller plus loin. elle devrait nous convaincre de la fausseté, où tout au moins, de l'impuissance de notre théorie ; il est trop tard pour reculer, continuons.

Toute la vie de la femme est absorbée par le rôle prépondérant que la nature lui a prescrit, et auquel elle demeure assujettie,—esclave blanche résignée,—depuis les premières impressions fugitives de l'*adolescence* jusqu'à celles ineffaçables, bien souvent, de cet autre âge plus ou moins avancé, où elle cesse d'être elle-même. Il est impossible de déterminer les temps de repos réel, de calme naturel, dans toute cette longue période d'années. Si les premières manifestations qui font entrevoir à la jeune fille tout un monde de choses inconnues et la placent au seuil d'un temple nouveau, si les premières manifestations, dis-je, la débarrassent bien souvent de misères physiques dont elle souffrait

depuis longtemps, combien, plus souvent, ces troubles nouveaux ne sont-ils pas suivis d'accidents graves ; et qui dira, qui pourra affirmer, sans hésitation, quand commencent et quand cessent les effets plus ou moins retentissants de cette opération nouvelle. Les prévoyances de la nature ne doivent pas nous arracher que des exclamations de ravissement et d'admiration, et si ces secousses répétées ne constituent que l'apprentissage, pour ainsi dire, à la longue secousse ininterrompue, si souvent désespérante de la création maternelle, elles n'en sont pas moins un élément de désordre, un élément nouveau, venant briser l'harmonie. Et puis elles cessent pour faire place à cette dernière.

C'est ici que le rôle s'affirme, s'accroît. Si la maternité, comme la fonction qui la précède, est considérée comme la mesure de la santé de la femme, n'est-on pas justifiable de dire que beaucoup de mal aussi lui vient de là.

Ce n'est qu'à une époque déjà loin de nous que l'extase ignorante, se fixant sur les apparences extérieures seulement, s'exclamait devant la carnation plus abondante, et la coloration plus vive ; l'analyste moderne nous avertit que ce n'est pas sans effort que se fait le grand travail de la conception, qu'au contraire, c'est toujours au détriment de la santé et des forces maternelles, puisqu'alors le nombre des globules rouges diminue et celui des globules blancs augmente. Ce qui veut dire que plus que jamais l'harmonie est rompue : or, la santé, c'est l'harmonie. Ce simple coup de pinceau n'est-il pas suffisant. Faut-il plus de peinture ? Non. Arrêtons-nous ici.

Pour le besoin de l'argumentation, il n'est pas, non plus, nécessaire, de chercher à voir ce qui se passe quand tout cesse, et que la femme est redevenue la créature de quinze ans.

Il semble que nous en avons assez dit pour conclure.

L'esclavage organique de la femme l'empêche d'être libre : ce n'est que par exception qu'il peut en être autrement.

Tout ce que l'on a dit d'elle vient de ce que l'on s'est placé à des points de vue de définitions différentes.

La Bible dit : " elle est la chair de ma chair."

Montesquieu : " La nature qui a distingué les hommes par la force et par la raison, n'a mis à leur pouvoir d'autres termes que cette force et cette raison. Elle a donné aux femmes des agréments et a voulu que leur ascendant finit avec ces agréments "

Rousseau : " La femme est faite spécialement pour plaire à l'homme. Si l'homme doit lui plaire, c'est d'une nécessité moins directe ; il plaît par cela seul qu'il est fort."

Napoléon, au conseil d'Etat dans les discussions du code civil : " Il y a une chose qui n'est pas française : c'est qu'une femme puisse faire ce qu'il lui plaît."

Le philosophe de l'ancien régime, M. de Bonald : " L'homme et la femme ne sont pas égaux et ne peuvent jamais le devenir."

Un poète : " la femme est un ange."

Un autre : " la femme est un démon."

Un zème : " la femme est un ange et un démon, tour à tour, etc., etc.

J'aime mieux Bossuet qui dit : " La femme est le complément de l'homme."

Et pour être plus logique, je dois ajouter et terminer en disant : j'aime mieux ma définition : *la femme*, quoiqu'en disent les physiologistes, *est une malade*.

Et puis pour ne rien oublier dans la conclusion :

L'homme, c'est la santé.

La femme, c'est la maladie.

Egalité dans la différence.

Je laisse, aux lecteurs et aux lectrices, le sujet si rapidement ébauché, et le soin de décider si l'émancipation *masculine* de la femme vaut mieux.

SANITAS.

MODES ET MONDE

Je passais l'autre jour, par un froid de loup, devant le square Viger quand je vis venir au-devant de moi deux jeunes filles,—deux étrangères, - avec une coiffure qui me semblait, même à distance, un peu bizarre.

Bizarre n'étant pas le mot, je le laisse à deviner à mes lectrices quand elles sauront qu'au lieu d'un chapeau en feutre ou en velours, ces demoiselles portaient chacune un simple vison posé sur leur tête et noué sous le menton, tout comme on les porte autour du cou ; la petite tête qui ressortait un peu de côté semblait mordre le bout de l'oreille ; les pattes et les griffes s'agitaient dans le vide, et le tout était si comique que j'aurais désiré que vous fussiez toutes là pour vous en amuser avec moi.

Ce qui achevait de mettre le comble au ridicule de cet accoutrement, c'était que sur le sommet de la tête, une petite boucle de ruban, bleu pour l'une, rose pour l'autre, était piquée dans la fourrure à la manière d'un papillon.

La rue était à peu près déserte en ce moment, si j'en excepte deux journaliers occupés à enlever la neige de chaque côté du trottoir.

—Eh ben ! c'est l'bout, exclama l'un d'eux en s'appuyant sur sa pelle, d'un air découragé. A c'te heure, les créatures ne savent pas quoi inventer. ma parole !

Ce n'est pas une semblable innovation que je viens vous recommander aujourd'hui, mesdames et mesdemoiselles, mais il est permis de s'étonner jusques à quelles extrémités on porte la manie de se singulariser et de ne vouloir faire rien comme les autres.

Dans ce cas-ci, cependant, je ne crois pas qu'il faille craindre la contagion de l'exemple.

Je vous poserai plutôt comme modèle une autre toilette plus gentille et de meilleure genre, que j'ai beaucoup admirée au Queen's il y a quelques semaines.

En consultant mes notes sur la mode, je constate que c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau et de plus élégant.

C'était une simple robe d'étoffe noire, garnie de velours violet foncé dont la couleur sombre était égayée par une soutache d'argent.

La forme de cette robe s'appelle *Le Directoire* et ne saurait convenir qu'à une femme grande, de taille mignonne et élancée.

Cerclant la robe, se trouvait une bande à plusieurs plis en velours violet, sur laquelle se détachaient par place de minuscules rosettes en cette sou-tache d'argent dont je vous parlais tout à l'heure.

Quant au corsage, il était rentré sous la ceinture de la jupe, laquelle est montée à plis, sans traîne, mais longue tout autour de manière à toucher terre. C'était extrêmement joli autant qu'original.

Nous voilà de nouveau, paraît-il, lancées à toute volée vers le scintillement du jais. Nulle ne le regrettera, car rien n'est si seyant, ni d'emploi plus facile.

Une robe de drap noir par exemple, sureur à Paris, accompagnée d'un corsage de couleur recouvert de galons de jais cousus l'un à côté de l'autre, devient une toilette habillée.

Les lés du devant de la jupe sont soulignés par une étroite passe-menterie en jais, le bord demeurant généralement uni.

Les manches sont toujours le point culminant du corsage; elles sont aussi extrêmement longues et,—détail à noter,—entr'ouvertes au poignet pour leur permettre d'avancer sur la main.

Tous les tours de cou se font bien encore hauts, mais francés, mouve-mentés, agrémentés de choux, de nœuds, de torsardes, de fleurs.

La dentelle, cette aérienne production de l'industrie humaine, reste encore au premier rang des garnitures, qu'il s'agisse du soir ou de la journée.

Robes de dîner, de bal, matinées, costumes de ville, *tea gowns*, sont parés de ces points délicats, toujours riches, luxueux, de quelque ma-nière dont on les dispose.

Sur les corsages en velours, en crépon ou en soie, sont jetées en quasi-pèlerines de toutes formes et de tous genres des dentelles soit blanches, soit écri ou beurre, qui donnent un cachet spécial fort coquet à ces corsages.

A propos de crépons, on vient d'inventer les crépons *boursouflés*, *vagués*, *minés nacrés*, etc., etc., j'en passe, peut-être des meilleurs.

On signale aussi l'apparition d'un nouveau tissu appelé drap *mousseline*, une merveille du genre, paraît-il.

Au dernier *drawing-room* de la reine on a remarqué que les couleurs dominantes des toilettes étaient le bleu et le rose. Le mauve venait ensuite en troisième lieu.

Je lisais dernièrement sur un journal de modes :

“ On s'amuse énormément à l'heure actuelle de certains noms de cou-leurs : fraise écrasée, bleu électrique, etc.

“ Jadis, c'était bien pis ! Nous sommes tombés, l'autre jour, sur un vieux bouquin dans lequel nous avons pu constater que sous Louis XVI,

on portait des étoffes couleur: veuve réjouie, singe montant, désir amoureux, rire de guenon, trépassé revenu, espagnol malade."

Décidément, nous avons fait du progrès.

* * *

J'ai occasion de voir beaucoup de journaux américains, ce qui m'a permis de suivre de très près je pourrais dire, les faits et gestes de Miss Anna Gould, devenue, depuis le quatre mars dernier, madame la comtesse Boniface de Castellane. (S'appeler Boniface !)

On ne saurait imaginer jusques à quelles extrémités on pousse le reportage dans la grande république.

Ce n'est plus du journalisme, à mon avis, c'est un véritable espionnage. Tous les faits et gestes de Mlle Gould étaient épiés depuis son lever jusqu'à son coucher, j'irai plus loin encore : jusqu'à son réveil, car le lendemain le public était informé de ses insomnies, encore un peu plus, de ses rêves.

On a reproduit les pages de son journal: "levée à telle heure, dîné d'une aile de poulet, été ici, été là," et mille autres insignifiances de ce genre.

J'ai trouvé Miss Gould un peu trop complaisante de se prêter si volontiers aux exigences d'un zèle de journalisme outré.

Ce qui était très cocasse, se sont les photographies que l'on a faites des différentes parties du trousseau, des diamants et de l'héritière elle-même, qu'on a représentée de face, de profil, en buste, en pied, habillée et presque déshabillée. Puis on l'a détaillée: sa main, d'abord, ornée de la fameuse bague à laquelle est attachée une si jolie légende et qui est dans la famille des Castellane depuis deux siècles.

Ensuite, on a photographié un corset dessinant parfaitement les contours de sa taille; le lendemain, c'était le tour du pied chaussé d'un soulier à boucles de diamants, puis dans une autre colonne, sa jambe—oh ! *shocking* !—avec un bas montant très haut et sur lequel était brodée une couronne de comtesse. On s'est arrêté là. Il était temps.

J'ai jeté un coup-d'œil sur le trousseau pour voir jusqu'à quel point on peut pousser l'extravagance de l'argent, et je choisis, parmi une liste interminable, quelques articles qui pourront vous en donner une idée.

La lingerie seule a coûté vingt-cinq mille dollars ! Songez qu'il y avait, entre autres choses, vingt-cinq douzaines de paires de bas de soie, quarante corsets, douze douzaines de chemises, sept douzaines de robes de nuit, cinquante douzaines de mouchoirs, et le reste à l'avenant.

Quant aux robes, il y en avait cent dix. Je ne compte pas les peignoirs.

Voici pour ses chaussures :

Deux douzaines de paires de bottines pour la rue, deux douzaines de paires de souliers de bal, une douzaine de paires de bottines doublées en fourrures pour la voiture, une douzaine de paires de souliers de bain, autant de babouches.

On a compté trente éventails. Impossible d'énumérer le nombre des voilettes ; elles étaient en trop grande quantité.

Impossible aussi de vous décrire tout le reste ; je n'aurais pas assez de toute la *Revue Nationale*.

Parmi les cadeaux de nocés d'une richesse à éclipser les merveilles des Mille et une Nuits, je signalerai une paire de jarretières donnée par une des demoiselles d'honneur, Miss Kittie Cameron, une autre héritière, et qui a coûté la jolie somme de deux mille cinq cents dollars. Les agrafe en or massif au chiffre de la mariée, étaient incrustées de pierres précieuses.

La maison des Gould au matin du mariage, n'était plus qu'un immense bouquet. Il y avait pour quinze mille dollars de fleurs seulement. On avait recouvert des murs entiers de roses superbes venues de Californie pour l'occasion, et d'une espèce tellement rare qu'elles valaient soixante-quinze cents et un dollar chacune.

Le déjeuner a coûté cinq mille dollars. "Quel déjeuner j'ai fait !" auraient pu chanter les convives comme dans *Les Mousquetaires au couvent*.

On en a donné cinq mille autres,—pas des déjeuners mais des dollars, — à l'archevêque Corrigan qui a prononcé le conjugo. Les petits présents entretiennent l'amitié.

Les petites boîtes dans lesquelles on a envoyé des morceaux du gâteau de nocé aux amis et aux connaissances étaient en argent massif.

Tout ce que je vous donne ici n'est qu'un faible aperçu, mais je vous ferai grâce du reste.

On s'est plu à répéter que ce mariage était dicté par l'amour. On a même cité une phrase de la jeune comtesse de Castellane que j'ai beaucoup aimée.

—Je voudrais, s'est-elle écriée à la veille de son mariage, que tout le monde fut aussi heureux que je le suis !

En dira-t-elle autant dans quelques années d'ici ? Je le voudrais mais je crains...

En attendant, les nouveaux époux ont déjà entamé leur lune de miel. Durera-t-elle longtemps et en restera-t-il assez "pour en faire des étoiles" !

* * *

Peu de mondanités, cela va sans dire en carême ; cependant, il y a bien eu ici et là quelques *cathre-parties*, quelques petites réceptions dont

les invitations étaient faites à la sourdine et qui n'en étaient que plus aimables peut-être.

Ces échappées de gaieté étaient appréciées davantage dans un temps de sombres et sévères austérités. Cela fait l'effet de quelques heures de récréation qui viennent reposer les élèves d'un pensionnat où la discipline est trop rigoureuse.

Il y a eu aussi des soirées musicales d'un caractère tout-à-fait intime. Elles sont charmantes ces petites réunions là ; elles laissent dans l'esprit un souvenir fait de mélodie et d'harmonieux accords.

Cela laisse bien loin en arrière les grands bals et les réceptions grandioses du carnaval.

A propos de bal et de réception, j'ai eu l'occasion d'observer, non-seulement cet hiver mais les hivers précédents aussi, que dans ces grandes affaires, personne n'est plus négligé que la maîtresse de maison.

Cela semble absurde au premier abord mais cela est tout de même.

Aux réceptions par exemple, la maîtresse de maison se tient debout près de la porte du salon pour accueillir ses invités ; chacun qui entre fait son salut de rigueur et va joindre ou former quelque groupe dans un coin du salon.

Aussi longtemps que les invités continuent de défiler, l'hôtesse n'a pas besoin d'être distraite par des conversations, mais c'est quand la procession des invités est à peu près épuisée qu'on ne devrait plus la laisser seule, mais l'entourer le plus possible.

Quel rôle ingrat, mon Dieu, que celui de recevoir chez soi !

Les invités ne s'y rendent que pour leur propre plaisir, se souciant fort peu, pour la plupart, de contribuer leur quote-part au succès de la fête. C'est à qui se gênera le moins et s'amusera le mieux sans se donner trop de mal.

Sans compter les remarques désobligeantes qui s'échangent ensuite quand tout n'a pas été à leur gré.

Enfin, c'est le monde, voyez-vous.

J'ai reçu ces jours-ci une lettre d'une fillette qui signe "Mignon" et qui me demande combien de temps doivent durer les visites.

Ma chère petite, je ne sais pourquoi vous vous adressez à moi pour savoir cela quand il ne manque pas de gens qui pourraient répondre tout aussi bien sinon mieux à cette question.

Mais si cela vous fait plaisir, je suis prête à vous communiquer tous les renseignements possibles relativement à ce sujet.

Que de gens sont embarrassés pour faire une visite ! Il n'y a pourtant pas de quoi.

Vous savez comme moi qu'il y a quatre sortes de visites : les visites officielles, de convenance, amicales et de plaisir.

Des visites officielles je n'en parlerai guère, car elles se font dans le monde diplomatique, milieu que nous ne connaissons guère à Montréal.

Quant aux visites d'amies ou de parents, elles n'ont point, Dieu merci, de règles fixes. Là, le cœur seulement nous dicte et toute cérémonie est mise de côté.

Restent donc les visites de convenance dont je dirai deux mots en passant.

Le temps de leur durée dépend du degré d'intimité avec la maîtresse de maison ; mais il est ridicule de s'asseoir pour se relever aussitôt, comme il est inconvenant de s'installer des heures entières. Dix, vingt minutes me semblent une bonne moyenne.

Généralement, le jour de réception des maîtresses de maison, les visites qui se succèdent nous indiquent quand il faut partir.

Pour reconduire son hôte, la maîtresse du logis ne l'accompagne pas quand il y a d'autres personnes dans le salon, mais elle se lève et fait la moitié du chemin de façon à ne pas laisser seule la personne qui s'en va tout en n'abandonnant pas ses visiteurs.

On peut aller en visite avec des parapluies qu'on laisse dans le vestibule.

Mais les dames gardent leurs ombrelles l'été et leurs manchons l'hiver ; les hommes gardent aussi à la main leurs chapeaux et leurs cannes, et la dame de la maison, sous prétexte de les "débarrasser," ne devra pas les leur enlever.

Est-ce bien tout ce que vous vouliez savoir, mademoiselle Mignon ?

* * *

Au printemps, les concerts commencent, avec les hirondelles d'ailleurs.

Nous avons déjà eu le concert du professeur Ducharme où nous avons été saturés de bonne, de délicieuse musique.

J'ai dit : saturés et non pas rassasiés car il en est de la musique comme des écus ; plus on en a plus on veut en avoir.

Ce concert a été un véritable succès. Je suis bien aise pour M. le professeur Ducharme qui le mérite à tous égards.

On annonce encore le concert Prume au mois d'avril, une audition musicale donnée par les élèves de M. le professeur Fortier. Quand on lira ces lignes, ce sera déjà un fait accompli. Je remarquerai en passant qu'une gentille petite chanteuse, Mlle Gabrielle Gérin-Lajoie, doit faire son début à ce concert.

Quelle musique que son chant ! Vous verrez qu'il y a dans ce frais gosier de l'étoffe dont on fait les artistes.

FRANÇOISE.



Le Révérend Père H. MAROIS. O. M. I.

Le Père Hector Marois était un vénérable vieillard, qui s'est éteint à l'Hôtel-Dieu, après avoir consacré quarante-cinq ans de sa vie au ministère religieux.

Né à Valenciennes, en France, il y avait plus de quarante ans qu'il était en Amérique. A son arrivée au Canada, il fut nommé professeur de mathématiques au collège d'Ottawa, où il demeura pendant quatre années.

Il exerça ensuite son ministère à Québec, à Plattsburg, N.-Y. à Maniwaki, dans le diocèse d'Ottawa et enfin à Montréal où il était revenu depuis quelques années.

Le Père Marois était malade depuis très longtemps, et, pendant toute sa vie, il fut un modèle de patience et de piété. Sa longue carrière de souffrance et d'abnégation religieuse s'est enfin terminée par une mort édifiante, qui a profondément ému toutes les personnes qui l'assistaient à ses derniers moments.

X....



M. l'Abbé P. DEGUIRE, P. S. S.

Photographie de Quéry, frères.

M. L'ABBÉ DEGUIRE, P. S. S.

CURÉ DE NOTRE-DAME

C'est une belle et noble figure de prêtre, dont nous avons à enregistrer ici la perte.

M. l'abbé Pierre Deguire, né, en 1833, à St-Laurent, près de Montréal, fit ses études au grand séminaire de Montréal et fut ensuite envoyé à Baltimore, comme professeur de philosophie et de théologie.

Passé en France, il entra dans l'ordre des Sulpiciens, au noviciat d'Issy, où il était ordonné prêtre quelques années après.

A son retour au Canada, M. Deguire fut nommé chapelain de l'Hôtel-Dieu, puis enfin successivement professeur de philosophie et de théologie au grand séminaire, curé à St-Jean-Baptiste et au Mile-End, directeur du collège de Montréal, curé à St-Jacques et enfin à Notre-Dame.

La carrière de M. l'abbé Deguire a été bien remplie et nous voyons que pendant sa vie il a occupé des postes importants dans le clergé et l'enseignement religieux.

Le curé de Notre-Dame était un homme d'une nature douce et affable. Très accueillant, jamais un malheureux ne l'a invoqué en vain. Ses traits et sa personne entière inspiraient la sympathie et quiconque approchait ce prêtre vénéré, se sentait immédiatement pris pour lui d'une amitié et d'une estime profondes.

M. l'abbé Deguire est mort regretté de tous et surtout des pauvres et des malheureux, pour lesquels sa bourse était inépuisable et son grand cœur toujours plein de tendresse et de compassion.

X...

Paroles d'EMILE DESCHAMPS

CINERIES

Musique d'ERNEST LAVIGNE

Allegretto moderato

PIANO.



The piano introduction consists of two staves. The right staff is in treble clef with a key signature of two flats and a 3/4 time signature. It begins with a quarter rest, followed by a series of eighth and sixteenth notes. The left staff is in bass clef and starts with a quarter rest, followed by chords and single notes.

Bil-lets ché - ris, in - ter prè - tes de l'à - me, C'est trop charmer mes regards in - oru -



The first system of the song features a vocal line and piano accompaniment. The vocal line is in treble clef, and the piano accompaniment is in bass clef. The lyrics are: "Bil-lets ché - ris, in - ter prè - tes de l'à - me, C'est trop charmer mes regards in - oru -". The piano part includes a dynamic marking of *p* (piano).

dents. Nés de ses feux, pé - ris - sez dans la flam - me; J'ai peur de vous in - dis - crets con - fi -



The second system continues the vocal and piano accompaniment. The lyrics are: "dents. Nés de ses feux, pé - ris - sez dans la flam - me; J'ai peur de vous in - dis - crets con - fi -". The piano part includes dynamic markings of *rit.* (ritardando) and *rall.* (rallentando).

dents. C'en est donc fait, tous ces é - cris si ten - dres Ne se ront plus, hé - las ! qu'un peu de



The third system concludes the vocal and piano accompaniment. The lyrics are: "dents. C'en est donc fait, tous ces é - cris si ten - dres Ne se ront plus, hé - las ! qu'un peu de". The piano part includes dynamic markings of *a tempo.*, *f.* (forte), and *rall.*

p VALSE. *rit.* *a tempo.*

ceu - dres ! brû - lez, brû - lez, ga - ges d'a - mours,

f *rit.* *a tempo.*

J'au - rai pour vous des pleurs tou - jours ! brû - lez, brû - lez,

rall. *a tempo.*

ga - ges d'a - mours, J'au - rai pour vous des pleurs tou - jours !

II

Je veux encor, palpitante et ravie
 De leur nectar m'enivrer une fois ;
 De sots en sots je remonte ma vie ;
 Dans chacun moi je retrouve sa voix ;
 Billets chéris, mon beau trésor, ma gloire,
 Avant l'adieu, passez dans ma mémoire.

Brûlez, brûlez, gages d'amours,
 Vous serez là gravés toujours !

III

Quand il saura ce dernier sacrifice,
 Pour l'adoucir qu'il en souffre du moins ;
 Billets chéris, que le sort s'accomplisse :
 Disparaissez sans pitié, sans témoins....
 Ah ! les transports du cher absent qui m'aime,
 Qu'ils n'aillent pas s'évanouir de même !

Brûlez, brûlez, gages d'amours,
 Mais dans son cœur vivez toujours !

LIVRES ET REVUES

L'abondance des matières nous force à donner ici une simple liste de quelques-unes des publications que nous avons reçues, et dont nous ferons l'analyse dans un de nos prochains numéros.

LE DROIT CIVIL CANADIEN

Par M. P.-B. MIGNAULT, C. R.

Contenant une introduction doctrinale et historique, le titre préliminaire du code civil et les titres de la jouissance et de la privation des droits civils, des actes de l'Etat civil, du domicile, des absents et du mariage.

GUIDE PRATIQUE DES MAGISTRATS DE POLICE ET DES JUGES DE PAIX

Par M. JAMES CRANKSHAW, B. C. L.

LA REVUE LEGALE

PUBLICATION MENSUELLE

DE DROIT, DE LÉGISLATURE, DE CRITIQUE ET DE JURISPRUDENCE.

CHEZ WHITEFORD & THEORET, EDITEURS

21, 23 et 25 rue St-Jacques

MONTREAL

LA REVUE CANADIENNE

Paraissant le 1er de chaque mois en livraison avec illustrations.

M. A. LECLERC, directeur

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ORGANE DES INSTITUTIONS CATHOLIQUES

DE LA

PROVINCE DE QUEBEC

Paraissant tous les mois

CHEZ C.-O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258 rue St-Paul

MONTREAL

LE ROSAIRE

NOUVELLE REVUE RELIGIEUSE

PUBLIÉE PAR LES

RÈVÈRENDIS PÈRES FRANCISCAINS DE ST-HYACINTHE

Avec illustrations dans le texte.

LA MINERVE

JOURNAL QUOTIDIEN DU MATIN, fondé en 1826, par Auguste Norbert Morin et Ludger Duvernay

Imprimé et publié à Montréal, au No 1610, rue Notre-Dame, coin de la rue St-Gabriel, par

EUSÈBE SENÉCAL

Edition quotidienne, livrée à domicile..... \$6.00
 Edition quotidienne, par la poste..... 5.00
 Edition hebdomadaire de 8 pages..... 1.00
 Les abonnements sont payables d'avance.

Annonces, 10 cents la ligne; 1ère insertion; 5 cents la ligne les insertions subséquentes. Toutes réclamations seront payées 20 cts la ligne. Naissances, mariages et décès, 25 cts pour trois lignes.

Contrats réguliers—Conditions spéciales.

Toutes impressions de livres, brochures, circulaires, cartes, exécutées dans les derniers goûts et à des prix modérés.

Toutes communications doivent être adressées à :

LA MINERVE

Téléphone No 324

MONTRÉAL

"L'ÉVÈNEMENT"

JOURNAL POPULAIRE, PUBLIÉ A TROIS EDITIONS PAR JOUR

CIRCULATION 11,000
 Abonnement : \$3.00 par année

Tarif des Annonces : 10 cts la ligne, première insertion; 5 cts la ligne, insertion subséquent.

"LA JUSTICE" HEBDOMADAIRE

8 pages par numéro, Circulation : 4,500
 L. J. DEMERS & FRÈRE, Propriétaires
 30, RUE DE LA FAHRIQUE

L'OPINION PUBLIQUE

Organe des Canadiens des diocèses de Springfield et Hartford

REMI TREMBLAY, Rédacteur

BELISLE FRÈRES, Ed.-propriétaires
 WORCESTER, MASS.

Les directeurs des maisons d'éducation canadiennes trouveront ce Journal des plus avantageux pour faire connaître parmi nos populations les institutions qu'ils dirigent.

Abonnement : \$2.00 par année

Quéry Frères

Photographes attitrés du Clergé

Pendant 14 ans chez Notman & Fils

Photographies en tous genres et d'après les procédés les plus récents.

LE NATIONAL

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Publié dans les intérêts du Parti Libéral

GONZALVE DESAULNIERS,
 Rédacteur en chef

ABONNEMENT : A la ville . . . \$1.00
 A la campagne . . . 50 cts

No 22 Rue St-Gabriel,

Montréal.

W.-H.-D. YOUNG, L.D.S.D.S.

Chirurgien-Dentiste

1694 Rue Notre-Dame

Téléphone 2515

Procédés nouveaux pour conserver les dents. Travail de première qualité. Dents extraites de plusieurs manières.

Râtelier complet commandé le matin et livré le soir même.

“ L'ÉLECTEUR ”
Journal d'information politique et générale
 QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE)

Tirage certifié - - - - 11,975

Les hommes d'affaires, négociants, industriels, qui désirent se mettre en communication avec le public, ne sauraient mieux faire que de lui parler par l'organe de *L'Électeur*.

DEPARTEMENT TYPOGRAPHIQUE

Ouvrages typographiques de tous genres exécutés avec soin et promptitude: Livres, Factums, Comptabilité, Formules en tous genres, Circulaires de Commerce, Placards, Programmes de Théâtre, Cartes de Visite, etc., etc.

Dr J.-G.-A. GENDREAU



CHIRURGIEN-DENTISTE

20, Rue St-Laurent, Montréal

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais, d'après les procédés les plus nouveaux. Heures de bureau de 9 a. m. à 6 p. m. Tél. 2818.

L'ÉTOILE

Journal Quotidien

PUBLIÉ par LÉPINE & CIE

A LOWELL, MASS.. E.-U.

Abonnements: Un an, \$2.00; Six mois, \$1.50;
Trois mois, 75c.

Toutes Correspondances ou Communications
doivent être adressées à

L'ÉTOILE, 67 rue Market, Lowell, Mass.

LE MONDE

CE Journal est reconnu comme l'organe du **“ Tout Montréal, ”** du public littéraire et des familles où l'on sait apprécier le Beau.

Ce Journal possède une clientèle de choix et s'efforce toujours de mériter le patronage de ceux dont l'opinion a de la valeur.

Morale: LE MONDE est le Journal, où l'on doit annoncer quand on a un article de valeur à offrir.

FONDÉ EN 1880

“ LE MESSAGER ”

Grand Journal Bi-Hebdomadaire

3500 abonnés dans toute la Nouvelle-
Angleterre.

EXCELLENT FOYER D'ANNONCES

Abonnement: 1 an \$1.50
6 mois 75
4 mois 50
3 mois 40

M. COUTURE, Propriétaire
LEWISTON, Maine.

L'INDEPENDANT

Grand Journal Quotidien à
huit pages.

Le Journal le mieux renseigné sur le
mouvement Canadien aux États-Unis.

ABONNEMENTS:

Quotidien, \$1.00 par année
Hebdomadaire, 1.50 par année

SOCIÉTÉ de Pub. de “L'INDEPENDANT”

13 Court Square
FALL-RIVER, Mass.

La Gazette de Montréal

ASPECTS PARTICULIERS

CHAQUE SEMAINE. — Hommes et choses militaires. — Dans le domaine de la femme. — Anciens et modernes. — Le monde du théâtre. — At Dodsley's, &c., &c.

La Gazette est expédiée par les trains du matin. On peut se la procurer chez tous les agents de journaux ou la recevoir par la poste ou par porteur dans n'importe quel point de la ville à

\$6.00 par année ou 50c. par mois

RICHARD WHITE, Directeur-administrateur

Cie d'Imprimerie de la Gazette, Montréal.

LE CANADA,

JOURNAL QUOTIDIEN

Publié par la Compagnie d'Imprimerie
LE CANADA (limitée)

Adresser toutes communications concernant la Rédaction à

RODOLPHE LAFERRIÈRE, Secrétaire de la rédaction.

LE CANADA, † **JOURNAL** † **A 16 PAGES**
HEBDOMADAIRE

Abonnements et Publicité, à l'Administration du CANADA

568 et 570 Rue Sussex. Ottawa.

CIGARES

Crème de la Crème

SONADORA, Etc.

J. M. FORTIER

FABRICANT

RUE ST-MAURICE

MONTREAL

ANNONCEZ-VOUS ?

La circulation du *HERALD* est trois fois plus considérable qu'elle était une année passée. C'est le seul journal du matin de Montréal qui se vend à *Une Cent*. Et le seul journal quotidien du Canada qui publie chaque samedi un numéro à *Une Cent* avec des illustrations en demi-teinte. C'est également le seul journal de Montréal qui publie deux éditions par jour, une le matin, et une le soir. Les annonces paraissent dans les deux éditions pour le même prix.

*Si vous mettez votre annonce dans le "HERALD" de Montréal,
ÇA VOUS PAIERA.*

LA PATRIE Journal Libéral

— { OSER PENSER Questions Politiques,
— { OSER DIRE { Littéraires et
— { OSER FAIRE { Municipales.

77 RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

Abonnement, Edition Quotidienne :

Un An.....\$3.00 | Six Mois\$1.75 | Trois Mois.....\$1.00

Edition Hebdomadaire :

Un An\$1.00

ACHETEZ DIRECTEMENT

DE

SIMPSON, HALL, MILLER & CO.

1794 RUE NOTRE-DAME

FABRICANTS

D'Articles en Argent Massif et en Argent Plaqué,
Poterie Artistique, Riche Verrerie Polie,
Lampes de Salon et de Banquet en grande variété.

CHAMBRE D'ETALAGE

1794 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

A. J. WHIMBEY,

Gérant pour le Canada.

L.-C. DE TONNANCOUR

Marchand-Tailleur

8 COTE ST-LAMBERT

LE MEILLEUR CHOIX DE

Marchandises Anglaises et Françaises

A MONTRÉAL

Spécialité:

COSTUMES et MANTEAUX

POUR DAMES

FUMEZ LES CIGARES

ROSE BUD

ET

RELIANCE

TASSÉ, WOOD & CIE

--- L E S ---

PIANOS PRATTE

sont recommandés par tous les artistes qui les ont examinés.

ALBANI.

Votre piano est excellent sous tous les rapports et m'a donné entière satisfaction. Je vous en félicite.
31 janvier 1892.

EA. ALBANI GYE.

LLOYD.

Votre excellent piano vous fait honneur; le son est riche, plein, et possédant ce "velouté" si apprécié des artistes et la touche est tout ce que le musicien le plus exigeant puisse désirer. Vos pianos sont certainement appelés à un grand succès auprès des artistes et des personnes à la recherche d'un piano de premier ordre.
9 juin 1892.

EDWARD LLOYD.

GUILMANT.

J'ai trouvé votre piano excellent; le mécanisme l'est agréable et la sonorité est belle. Les sons se prolongent avec intensité, ce qui est un rare mérite.
24 septembre 1893.

ALEX. GUILMANT,
Organiste de la Trinité, Paris.

REMIENYI.

Le son riche et le mécanisme splendide du Piano "Pratte" m'ont plu immensément.
28 octobre 1892.

ED. REMENYI.

PELLETIER.

Les pianos droits de votre fabrique—si j'en juge par celui dont j'ai fait l'acquisition—réunissent toutes les qualités artistiques.
28 novembre 1893.

R. OCT. PELLETIER,
Organiste de la Cathédrale.

COUTURE.

Votre piano est l'instrument le plus satisfaisant et le plus parfait qu'on puisse désirer.
15 décembre 1893.

G. COUTURE,
Maître de Chapelle à la Cathédrale et directeur de la Société Philharmonique

DUCHARME.

C'est un vrai piano d'artiste qui vous fait honneur à vous et au pays. Celui dont j'ai fait l'acquisition est vraiment un petit bijou, aussi remarquable par la puissance, l'ampleur et la beauté du son que par les qualités de ses vibrations douces et veloutées.

Vos instruments méritent aussi une attention toute spéciale pour la perfection de leur mécanisme. Toucher facile et absolument agréable sous les doigts.
17 janvier 1894.

DOMINIQUE DUCHARME,
Organiste au Gén.

PRUME.

Vos pianos se distinguent autant par la délicatesse du toucher qui permet de produire les nuances les plus variées, que par la qualité sympathique et la pureté du son. L'égalité et la précision du mécanisme sont admirables. Je me ferai un plaisir de les recommander à tous ceux qui désireront entrer en possession d'un instrument parfait sous tous les rapports.
19 mars 1894.

E. JÉHIN-PRUME,
Violoniste de sa majesté le Roi des Belges.

MARTEAU.

Je ne puis partir sans vous exprimer mon admiration d'un si beau piano. J'ai été enchanté de son magnifique et de la touche si délicate qui font le charme de tout artiste.
7 avril 1894.

HENRI MARTEAU.

Les Pianos Pratte sont fabriqués et à vendre seulement par

L.-E.-N. PRATTE
Manufacture et Magasins, No 1876 rue Notre-Dame
MONTREAL.